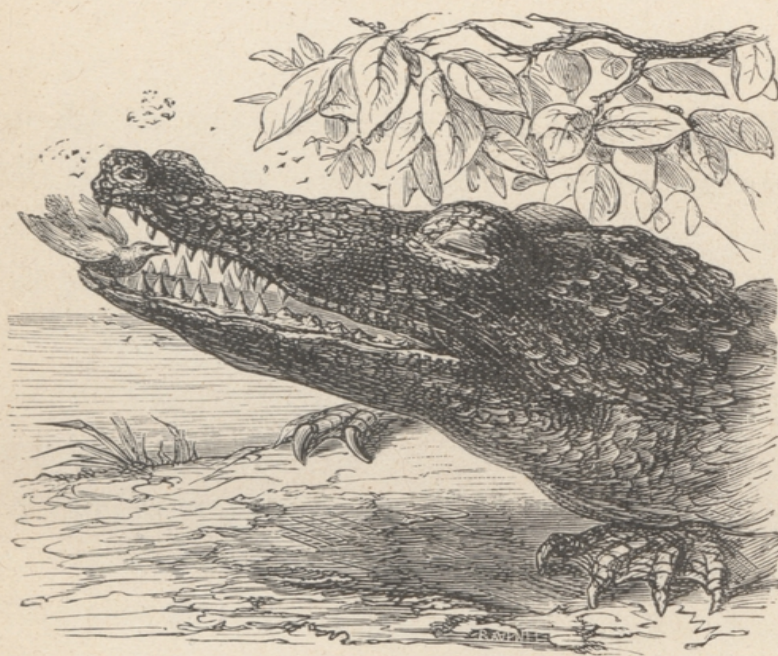


HISTOIRE
D'UNE
MÉNAGERIE

PAR
H. DE LA BLANCHÈRE

ILLUSTRATIONS DE MORIN



PARIS
LIBRAIRIE DE THÉODORE LEFÈVRE ET C^{ie}
ÉMILE GUÉRIN, ÉDITEUR
2, RUE DES POITEVINS



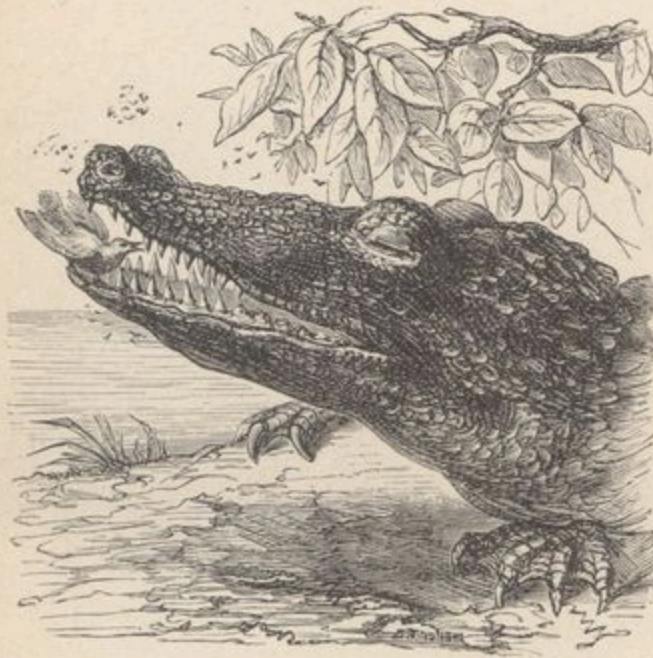
LE TRANSPORT D'UNE MÉNAGERIE.



HISTOIRE
D'UNE
MÉNAGERIE

PAR
H. DE LA BLANCHÈRE

ILLUSTRATIONS DE MORIN



PARIS
LIBRAIRIE DE THÉODORE LEFÈVRE ET C^{ie}
ÉMILE GUÉRIN, ÉDITEUR
2, RUE DES POITEVINS

CHAPITRE PREMIER

FLEUR-DE-MAI

— La ménagerie !..... ohé ! la ménagerie !..... criait une bande de gamins courant en avant de trois grandes et longues voitures, aux panneaux bleus passés, qui cahotaient lentement et péniblement le long de la grand'rue dans la petite ville que j'habite. Vers les dernières maisons, les véhicules firent halte.

— La ménagerie !...

Et, sur l'air des lampions, voilà les joyeux gamins parcourant la ville et faisant des mains, des pieds, des joues, un bruyant simulacre des instruments de la troupe encore inconnue.

Pendant ce temps-là, les trois voitures avaient pris position sur le côté d'un triangle de gazon ras, entouré de hauts peupliers frissonnants, auquel on donne pompeusement, dans le pays, le nom de Champ de foire, parce qu'une fois par an il s'y rassemble six échoppes de savetiers de campagne et autant de boutiques de merciers ambulants. Bientôt les chevaux, dételés et abandonnés à eux-mêmes sur la pelouse, se mirent à tondre avec résignation l'herbe pelée qui s'étendait autour d'eux. Maigre souper, maigre pitance, hélas ! aussi maigres convives !...

Quatre personnes étaient sorties des voitures et vaquaient aux diverses occupations d'un véritable campement du soir.

Il est absolument indispensable que nous les présentions au lecteur.

Cet homme de haute taille, à l'énorme barbe noire tombant sur une poitrine d'athlète, aux bras nus, qui roule des yeux féroces autour de lui, c'est le seigneur Scipion l'Africain, dit le Farouche, ou l'Hercule de la Réole. Ne vous y trompez pas ! c'est le maître de céans. Ancien tambour-major des zouaves, vingt-cinq ans d'Afrique, plusieurs combats mémorables, cinq blessures, une citation à l'ordre du jour de l'armée... Bref, un brave et digne homme, un mouton sous la peau d'un lion.

Auprès de l'ex-zouave, se meut une grande et longue figure blême, blonde, aux yeux demi fermés, éraillés, au teint de papier mâché, aux joues et aux lèvres sans barbe. Cet être, le premier et l'unique aide de camp du

seigneur Scipion l'Africain, répond au nom charmant de Fadasse. En fouillant dans son passé, nous avons découvert qu'il avait été, pendant de longues années, garçon boulanger, et que l'amour de la farine seule lui avait fait embrasser la profession de pitre ou paillasse, la seule, avec son ancienne, dans laquelle il fût permis d'en faire, pour sa toilette, une ample consommation.

Scipion l'Africain.



Sauf un goût assez prononcé pour les liqueurs fortes, le Fadasse paisible est un excellent et placide garçon, incapable de donner une chiquenaude à une mouche, et que ses bêtes aiment autant qu'une bête féroce peut aimer un homme... sans en manger.

Fadasse.



Au premier plan du bivouac, voici qu'apparaît, dans son rôle important, la maîtresse de céans, madame Scipion l'Africaine, autrement la Perle de la Dordogne... pour vous servir. Brune, petite, haute en couleur, toujours en mouvement, la main et le pied lestes, la langue jamais en retard, un accent du cru... et sentant l'ail à vingt pas : voilà madame Scipion ! Bonne femme au fond et, pour son plus beau titre de gloire, la mère de Fleur-de-mai.

Fleur-de-mai joue déjà sur le gazon avec Boule-de-neige, son chat favori, un angora blanc aux yeux rouges, aux lèvres roses, ressemblant à un gros mouton à longue queue. Blonde autant que Boule-de-neige est blanc, rose des lèvres et des joues comme lui, ses beaux cheveux épars en bandes rutilantes sur ses petites épaules à peine cachées par les bretelles d'un sarreau bleu, les bras et les jambes nus, ses yeux interrogateurs tournés vers les curieux, son chat entre les bras : Fleur-de-mai est charmante.

La Perle de la Dordogne.



Je fus saisi, attiré, charmé par cette adorable enfant, car je me trouvais — vous vous en doutez bien, lecteur — au nombre des curieux de la petite ville que l'arrivée de la ménagerie avait attirés sur la place.

M'approcher de Fleur-de-mai et caresser Boule-de-neige fut l'affaire d'un moment. La nature m'a doué, à ce qu'il paraît, d'une honnête et sympathique figure, car la fillette et son chat ne firent pas trop de résistance : c'est à peine si, à la première caresse que je hasardai, M. Boule-de-neige, s'étirant, me montra, par mesure de précaution sans doute, qu'il possédait une collection de griffes d'un ou deux centimètres de longueur. Satisfait de cette exhibition comminatoire, il se roula en boule sur les genoux de sa petite maîtresse et ronfla tout à son aise sous la pression de ma main qui le caressait.

Fleur-de-mai ne me montra aucune griffe : la chère enfant me regarda dans les yeux de ce regard limpide, profond, tranquille, de certaines organisations qui semblent voir dans notre âme ; puis, secouant sa tête mutine, elle répondit à mes questions.

Il faut avouer que j'employai toutes les roueries possibles pour devenir l'ami de Fleur-de-mai. Le premier jour, je demeurai dans les généralités ; mais, dès le lendemain matin, je retrouvai la fillette sur la pelouse, et, cette fois, j'avais mes poches bourrées de friandises et de joujoux...

Fleur-de-mai.



Je perdis mon temps...

Fleur-de-mai n'était point gourmande. A peine goûta-t-elle, pour me faire plaisir, à quelques bonbons : elle m'avoua qu'elle acceptait ce que je lui apportais plus pour ses chers animaux que pour elle.

Quant aux joujoux, elle ne savait point s'en servir... Fleur-de-mai ne jouait pas !...

Lorsqu'elle n'était pas de représentation, elle demeurait songeuse, la tête dans sa petite main, les yeux levés vers le ciel, regardant les hirondelles tracer leurs grands ronds au milieu des arbres, suivant le martin-pêcheur rouge et bleu qui passe comme un trait le long de la rivière, ou écoutant ce que les oiseaux chantaient dans les haies touffues.

Perdue dans cette contemplation vague de la nature, la fillette comprenait l'harmonie des êtres sauvages qui l'entouraient et les voix mystérieuses de la création.

Le domaine qu'affectionnait surtout cette petite fée blondinette, c'était la ménagerie elle-même. Là, elle était reine, souveraine absolue !... Tous les animaux non seulement la connaissaient, mais l'aimaient et, par conséquent, la respectaient. Pas un n'aurait osé lui faire le moindre mal. Il est vrai qu'elle savait trouver pour eux de si douces paroles ; qu'elle leur faisait de si charmants petits yeux fascinateurs en coulisser ; qu'elle les grondait si gentiment ; qu'elle les gâtait de si bon cœur, en leur apportant tout ce qui devait flatter leur gourmandise, qu'on ne pouvait douter un seul

instant qu'il n'existât entre elle et eux un langage parfaitement clair et compréhensible, inconnu au reste des humains.

Si son père — car le papa La Réole était fier de sa fille, et qui ne l'eût pas été ? — si son père lui disait en riant :

— Holà ! Fleur-de-mai, parle donc un peu au tigre... va voir aussi au lion... et dis-leur de se tenir plus tranquilles !

Fleur-de-mai y allait toute souriante, toute dorée de ses longs cheveux blonds qui ruisselaient autour d'elle. Elle leur tendait la main et leur parlait en son petit langage, leur faisant de grands reproches auxquels les grosses bêtes répondaient en bruissant, en miaulant, chacun dans sa manière, et caressaient, en se couchant, la main de la mignonne fée.

Les mauvaises langues prétendaient que la lourde cravache de l'hercule n'était point étrangère à l'amour forcé de ses bêtes pour Fleur-de-mai : on parlait même de choses horribles... on ajoutait que, dans les grands conflits, le maître se servait de la barre rougie au feu !...

N'en croyez rien.

Fleur-de-mai possédait des talismans plus sûrs et plus puissants que ces barbares instruments. Elle avait sa douceur, sa gentillesse, son innocence et ce je ne sais quoi d'inexprimable qu'on pourrait appeler le don de la fascination d'en haut.

Si vous parliez de ces choses-là à Fadasse, comme je le fis plus tard, jamais vous ne parveniez à le faire varier de thème :

— Mademoiselle Fleur-de-mai, Monsieur, elle comprend ce que disent tous les animaux...

— Vous plaisantez, Fadasse.

— Non, non, Monsieur ; je parle sérieusement. Cette enfant-là, voyez-vous, ce n'est pas une créature naturelle. Oh ! non. C'est un ange descendu du ciel !... Et puis, voyez-vous, elle comprend tout...

— Vous en êtes sûr ?

— Pardi ! Monsieur. Voyez-la quand elle s'approche seulement d'une des bêtes en fureur, — car ces bêtes-là, c'est si bête que ça se met en colère on ne sait pas pourquoi !... — eh bien ! Fleur-de-mai s'approche, son petit œil brille... et l'animal se couche, rampe à ses pieds, la lèche et la caresse de toutes ses forces !

Est-ce donc vrai ?

— Si c'est vrai.... !

Enfin la bonté est contagieuse. Je ne suis pas méchant, et bientôt je devins l'ami de Fleur-de-mai, peu de temps après celui de toute la famille, y compris le blême Fadasse.

Ce qui demanda le plus de temps, ce fut de faire connaissance avec les héros du logis. Je conquies cependant leurs bonnes grâces ; pour la plupart, j'employai le bifteck redoublé, en vertu de ce principe à mon usage, que la partie la plus sensible de tout être vivant est le palais, et le viscère le plus reconnaissant, non le cœur, mais l'estomac.

On a prétendu qu'il existait à cette loi une exception en faveur de l'homme... moi, je vous l'avoue, je n'en crois rien.

Ne me désabusez pas !

Ce fut ainsi, en devenant de plus en plus familier dans l'honnête intérieur de l'Hercule de la Réole, que j'acquis la certitude de l'admirable don que possédait ma chère petite amie — car je l'aimai bientôt autant que l'aimaient ses bêtes... — et que je pensai à écrire les merveilleuses aventures qu'elle me racontait volontiers avec sa grâce enfantine et sa naïveté charmante.

Nous avons une place de prédilection. Assis côte à côte au bord de la rivière murmurant parmi les cailloux, moi, je regardais l'eau faire ses petits remous cotonneux : elle, les yeux au ciel, semblait quitter la terre.

Voici ce que j'appris :

Née dans la ménagerie, ayant grandi au milieu des animaux que son père promenait de foire en foire, Fleur-de-mai s'était si bien familiarisée, si bien identifiée avec eux, que non seulement elle n'en éprouvait aucune frayeur, mais, pour elle, leur langage, leurs rugissements, leurs grognements, leurs glapissements qui amusaient ou effrayaient les badauds des environs, avaient un sens parfaitement intelligible. Insensiblement elle en était venue à aimer ces compagnons singuliers et à vivre familièrement avec eux, caressant le tigre, tirant la moustache du lion ou la queue des singes. C'était un touchant échange de caresses. Jamais ces singuliers amis ne se fâchaient. Hâtons-nous d'ajouter que la fillette partageait fraternellement avec eux tout ce qu'elle possédait, donnant aux uns une partie de la viande de ses repas, du pain à l'ours, des fruits aux singes et aux perroquets ! Depuis l'âge d'or, on n'avait vu rien de semblable !

Un jour que la troupe était campée comme nous l'avons dit, Scipion le Farouche était allé à la mairie remplir les formalités nécessaires pour la représentation du lendemain. La Perle de la Dordogne et le blond Fadasse

partirent de leur côté en quête de provisions, laissant à Fleur-de-mai et à Boule-de-neige la garde de la ménagerie.

Fleur-de-mai s'installa sur un méchant escabeau boiteux en face de la cage du lion, et, pour ne pas perdre son temps, elle se mit à pratiquer de savantes reprises aux accrocs des habits divers de grande représentation ; rattachant ici un bouton récalcitrant, recousant là des paillettes fripées dont le lustre terni attestait les longs et loyaux services.

Le jour tirait à sa fin. Déjà le soleil disparaissait à demi sous l'horizon enflammé, et ses rayons obliques, glissant à travers les grands peupliers du champ de foire, doraient d'une lueur affaiblie les toits de la ménagerie roulante et les aspérités sableuses qui marquetaient la maigre pelouse.

A l'intérieur de la ménagerie, dans la cour que formaient les trois voitures placées en équerre, régnait déjà une demi-obscurité, fondant en un ton gris les contours des objets. Aussi Fleur-de-mai, malgré ses yeux aussi clairvoyants que jolis, fut-elle obligée d'abandonner son ouvrage, se promettant de le reprendre lorsque sa mère, de retour, aurait allumé la lampe pour le souper.

La jeune fillette croisa ses mains sur ses genoux, inclina sa tête sur l'épaule et, sans doute, se serait endormie si une subite agitation dans les cages des animaux, en rompant le silence, n'était venue la tirer de sa torpeur...

A cette heure, en effet, chacune des bêtes féroces semble se réveiller et naître à une vie nouvelle, comme si le départ du roi du jour leur donnait une liberté attendue. Sachant qu'elles allaient bavarder et échanger leurs impressions, la fillette se disposa, selon son habitude, à écouter leur conversation.

— Broum ! fit le vieux lion en ouvrant un œil. Broum ! Voici l'heure où, dans nos belles montagnes de l'Atlas, nous nous levons pour aller nous désaltérer à la source où viennent boire les gazelles !... O Malheur !... ô destinée !... moi, le roi du désert, réduit à tourner en rond dans une cage étroite !... Par ma barbe ! que je m'ennuie !... ajouta-t-il dans un large bâillement qui montra le développement de ses canines formidables.

Hallo ! ricana un jeune singe pendu par la queue, la tête en bas, aux barreaux de sa cage ; voilà le vieux Dur-à-cuire qui commence à se plaindre. Hé ! là-bas, papa la Moustache, elle était donc bien belle la source aux Gazelles ?

— Si elle était belle !... et bonne ! fit le lion après un soupir qui ressemblait fort au bruit d'un soufflet de forge.

— Moi, si je regrette quelque chose, ce n'est pas l'eau, reprit Simius. Pour ma part, je trouve que c'est la seule chose que nous ayons en abondance ici... avec les coups de cravache.

— O ma source sous les palmiers !

— Hallo ! compagnon ; est-ce bien l'eau que vous regrettez dans votre source ?... Ne serait-ce point les gazelles qui s'y désaltèrent ?...

— Hélas !

— Et que vous étrangliez bel et bien pour assaisonner le liquide.

— Broum ! fit le lion d'un air béat, en passant à plusieurs reprises sa langue rugueuse sur ses babines.

— Le sage a dit : Méfiez-vous des buveurs d'eau ! Papa la Moustache, le sage a dit encore : Que les honnêtes gens mangent et boivent au grand jour, et que, la nuit venue, ils se couchent. C'est ainsi que nous agissons, nous, et à cette heure-ci, our rien au monde, je ne serais descendu du cocotier où ma mère avait jadis établi son domicile. Il eût été imprudent de se trouver nez à nez avec quelqu'un des vôtres... ou de vos cousins !

— Pauvre être pusillanime !... Bourgeois, va !... Un roi, par la barbe de mon père ! ignore la peur.

— Et de quel pays étiez-vous roi ?

— Du désert ! répondit le lion se soulevant majestueusement sur une patte.

— Fameuse royauté, vraiment !... Moi aussi je serais roi dans le désert !... Tout le monde, jusqu'au crapaud qui chante sous sa pierre, ou au caméléon qui rêve sur sa branche, est roi dans le désert !... Dans un endroit où il n'y a personne, ce serait bien du guignon si on n'était pas roi tout seul.

— Jeune écervelé, apprenez que ce qu'on appelle le désert est très peuplé.

— Je le crois ; mais je pense aussi que tous les habitants que vous pouviez y rencontrer étaient beaucoup moins forts que vous. C'étaient des gazelles, des chèvres, des bœufs égarés, des chevaux dévoyés ; et encore, vous surpreniez tout cela à l'improviste !... Parbleu ! si dans mon pays j'eusse été sûr de ne rencontrer que des souris et des écureuils, je n'aurais pas eu peur de me promener au clair de lune. Mais il rôde par là-bas certains jaguars et d'aimables serpents qui me conseillaient de ne pas

bouger de dessus ma branche... Les honnêtes gens, vous dis-je, sont ceux qui dorment la nuit.

— Paix là ! sot animal ! fit, en changeant de patte, le hibou Bel-Œil qui venait de s'éveiller : depuis quand la nuit est-elle faite pour dormir ? N'est-ce pas plutôt le jour, avec son soleil aveuglant, sa chaleur brutale, qui vous engage à demeurer à l'abri et tranquille dans un coin ? Ignorant ! ne parlez donc point de ce que vous ne savez pas ; c'est le propre des hommes... Quel bonheur ! maintenant que les ombres s'étendent autour de nous, la douce lumière de la nuit se répand harmonieusement sur tous les objets et permet d'en distinguer les contours... C'est alors que les honnêtes gens s'éveillent et s'en vont à leurs affaires. Certes, mon ami, l'on a raison de boire pendant la nuit.

— Qui se ressemble s'assemble ! glapit d'une voix aigre Gros-Pierre, un magnifique cacatoès qui se balançait à l'anneau de sa cage. Les brigands se soutiennent entre eux.

Maître hibou lança, de ses gros yeux flamboyants, un regard de travers à son blanc compagnon.

— Moi, brigand ! ô ciel !

— Couah ! couah !... oui, brigand ! Vous ne valez pas mieux que les autres. Adressez-vous aux mulots et aux souris des bois que vous croquez sans pitié, nous verrons si ces pauvres bêtes diront que vous êtes le modèle de toutes les vertus.

— Hallo ! mon ami et compatriote Gros-Pierre a raison, cria le singe. Hallo ! vieux hibou, tant pis pour vous, vous faites partie de la grande bande des brigands ; vous vivez de meurtres et de rapines... Osez soutenir que vous n'êtes pas, pour les mulots et les souris, ce que le lion, le tigre, le jaguar, le loup — ici présents — sont pour les bœufs, les chevaux, les moutons et autres mangeurs d'herbe !

— Seigneurs, murmura doucement Patte de velours, un grand tigre du Bengale, en étirant surnoisement ses griffes, permettez-moi de vous faire observer que cette sottise dispute menace de s'envenimer et que vous faites beaucoup trop de tapage, ce qui peut effrayer notre chère petite Fleur-de-mai, seule avec nous en ce moment. Veuillez donc être assez aimables pour abandonner cette discussion oiseuse et m'accorder la permission de vous soumettre une idée que je crois préférable.

— Couah, couah !... glapit le cacatoès.

— Hallo ! allez-y ! vieux surnois, fit le singe.

— Nous écoutons, dit le lion.

— Nous aussi, murmurèrent les autres.

— Mes chers amis et malheureux frères en captivité, il n'est personne parmi vous, même le plus insouciant et le moins perspicace, qui n'ait été à même d'apprécier toute l'étendue des biens que nous avons perdus ! Nous qui, naguère, ne dépendant que de notre volonté, possédions l'espace pour domaine et la liberté pour richesse, hélas ! nous sommes tombés au pouvoir d'un maître cruel et sans cœur qui nous mesure parcimonieusement l'air, l'espace, la lumière, et... surtout la nourriture ; qui n'est prodigue, comme le faisait remarquer mon cher ami le singe, que d'eau claire et de coups de cravache...

Depuis l'arche de Noé, de glorieuse mémoire, je ne crois pas qu'il se soit trouvé au monde une collection d'animaux plus disparates, mais plus malheureux que nous. O les jungles de mon pays ! merveilleux fourrés où je dormais si bien pendant les ardeurs du jour, qu'êtes-vous devenus ? Où êtes-vous, rocher moussu qui me serviez d'abri et d'embuscade ? Et vous, ruisseau limpide et murmurant qui couriez à travers les hautes herbes, courbant les roseaux et mêlant votre concert touchant à l'hymne de la terre pendant les nuits splendides d'un éternel été ?... Je vous ai perdus... perdus, hélas ! et sans retour... Mais, au milieu de ma misère, pour calmer ma souffrance et adoucir mes tristesses, le ciel clément m'a du moins laissé votre souvenir. Je pense aux joies perdues, et, fermant les yeux, je me revois jeune, errant en liberté sous des ombrages ignorés de l'homme. Hélas ! hélas ! puisque le réveil est si pénible, que ne durez-vous toujours, ô songes du temps passé !...

Un bruit sec, comme celui d'un sac de noix que l'on caresse, interrompit l'orateur. C'était un des plus vieux crocodiles de la bande qui, trop vivement ému, passait la main sur ses yeux pour essuyer une larme.

— Hallo ! père sournois, je pleure comme votre ruisseau, fit le singe en se mouchant bruyamment.

— Au fait ! bougonna le lion.

— J'y arrive, mon frère. O mes amis ! ô mes compagnons ! gardons-nous d'aggraver nous-mêmes l'horreur de notre position par des disputes continuelles... Unissons-nous, aimons-nous, consolons-nous les uns les autres. Soyons frères !

— Ta, ta, ta ! ! murmura le cacatoès.

— Cela demande réflexion, dit à part lui maître Simius en se grattant le front.

— En vérité, je vous le dis, ô mes amis, continua l'orateur, mal partagé est à moitié passé !

— Hom, hom, grogna Martin l'ours, chaque jour amène du nouveau. Combien la captivité adoucit les caractères ! Voilà un tigre, un vrai tigre, qui prêche la fraternité et la concorde !... Au profit de qui ? C'est ce qu'il faudra voir.

— Soyons amis, soyons frères, continua le tigre. Que personne ici ne s'imagine qu'un de nous tirera profit de cette ligue du bien contre le mal. Honni soit qui mal y pense !...

— Merci, fit l'ours.

— Le temps est long, remplissons-le. Nous ne nous connaissons pas les uns les autres, apprenons à nous connaître. Que chacun raconte à la ronde, qui il est, d'où il vient, ce qu'il faisait, la manière dont il a été pris et conduit ici... Courage et véracité, ce sera notre devise !

— Fie-z'y-toi ! murmura Cacatoès.

— Hallo ! c'est charmant !

— Est-ce convenu, ô mes amis !

— Hou ! hou ! hou ! dit le chat-huant en secouant ses plumes.

— Oui ! firent toutes les voix.

— Eh bien ! je propose que M. Simius, qui aime tant à parler, commence ; nous l'écoutons.

— Hallo ! seigneur ; vous vous trompez. Moi... un bourgeois !... Non, non, s'il vous plaît ! A tout seigneur, tout honneur !... Le vieux papa la Moustache, qui nous a déclaré qu'il était le roi de son désert, va vous raconter son histoire. Ce doit être attendrissant.



CHAPITRE II

DUR-A-CUIRE

— Mes enfants...

— Ah ! mais non ! glapit le singe.

— Taisez-vous, fit l'ours.

— Paix là ! cria le cacatoès.

— Mes enfants, reprit le lion en posant sa grosse tête sur ses pattes étendues devant lui, taisez-vous d'abord, si vous voulez que je parle, et laissez-moi vous dire que je pourrais, pour donner plus d'intérêt à mon récit, me faire prier longtemps, ainsi que cela se pratique quelquefois ; mais ma loyauté bien connue ignore ces moyens mesquins de captiver une attention à laquelle j'ai droit... Contre le droit pas de résistance ! Or donc, écoutez-moi sans bouger. Chers compagnons d'infortune, j'ai ouï dire que

mes ancêtres ont toujours habité sur la limite du grand désert africain qu'on appelle le Sahara. Je ne vous dépeindrai point les splendeurs de ma patrie, ni la tendresse de ma mère en mon jeune âge. Tous, nous avons passé par là, et je ne me refuse pas à croire que les mères des simples citoyens aiment autant leurs enfants que les mères des rois chérissent l'espoir de leur race.

Tout au plus vous décrirai-je mon berceau. Figurez-vous un amas de roches géantes et crevassées, enguirlandées et couronnées de broussailles tellement épaisses, que le soleil était impuissant à les traverser. Le lion seul s'en trouvait capable ! Par suite de l'admirable position que mon honorée mère avait su choisir, notre demeure était à portée en même temps de la nature sauvage et des bienfaits de la civilisation.

Quand mes yeux se tournaient vers le midi je voyais le désert vaste, immense, s'étendant à mes pieds comme une mer sans limite, avec ses vagues de sable roulant devant le simoun. Au loin ondulaient les palmiers de quelques fraîches oasis, îlots de verdure semés sur ce sol calciné, tandis qu'aux alentours passaient, avec précaution, des troupes de gazelles, quelques girafes, des autruches et, de temps en temps, passaient de longues caravanes ondulant comme d'interminables serpents noirs au soleil. J'avais sous les yeux le désert, notre royaume à nous, lions. Là, nous commandons et nous régnons sans partage, car l'homme, notre ennemi et quelquefois notre maître, ne saurait vivre sur le sol aride, brûlé, infertile, où, même quand il se réunit en grand nombre, il ne peut passer qu'en courant.

Si je regardais vers le nord, au contraire, devant moi s'étendaient les terres habitées par l'homme. Je dominais des plaines et des collines verdoyantes où les tribus arabes campaient et laissaient paître leurs troupeaux.

Puisqu'il faut vous parler net, mes chers compagnons, je n'ai nul souvenir des premiers temps de ma vie ; mais tout me fait croire qu'ils furent heureux. J'avais une sœur jumelle et nous demeurions constamment sous l'œil vigilant de notre mère, qui passait une partie de la journée à nous lécher avec amour. Vous me permettrez, mes amis, d'attribuer à ces soins constants la beauté de mon manteau ; tout le monde l'admire.

— Vantard ! dit tout bas le tigre en jetant un regard sur ses flancs fauves rayés de noir... Peuh !... Encore si tu parlais du mien !

— Le premier incident dont j'aie conservé la mémoire n'est point vulgaire et montre bien la vaillance du sang dont nous sommes issus. Mon noble père, désireux de partager les soins et les fatigues de la reine notre

mère, avait, depuis notre tendre enfance, abandonné ses courses lointaines et s'était fait le pourvoyeur attentif de la famille. Infatigable, il partait chaque jour pour la chasse, seul, armé de son courage...

— Et de ses dents ! sifflota Simius en gambadant.

— Chaque soir il rapportait une pièce choisie : antilope, mouton ou bœuf, qu'il déposait gravement aux pieds de ma mère pour notre souper commun.

Un jour cependant, obligé de nous quitter quelque temps afin de pousser une reconnaissance au fond du pays ennemi, mon père fut absent beaucoup plus que d'habitude, de sorte que la reine ma mère dut se déranger et pourvoir elle-même à notre subsistance commune, car nous mangions déjà la chair. La noble créature nous abandonnait donc chaque soir pendant quelques heures, confiante en l'obscurité et en l'isolement de son logis.

Une nuit, elle tardait à revenir ; ma sœur et moi commencions à sentir les atteintes de la faim. Tout à coup un léger bruit s'élève au milieu des broussailles qui masquaient notre demeure.

— Mère, c'est vous ? m'écriai-je en me levant joyeusement pour courir au-devant d'elle. Mais à peine eus-je fait quelques pas que je m'arrêtai pétrifié...

Ce n'était pas ma mère ; c'était un animal presque aussi grand qu'elle, à la robe fauve couverte de taches noires, aux yeux brillants comme les nôtres, mais se glissant comme un serpent entre les lianes et me montrant des dents effroyables... Seigneurs, je l'ai appris, nous nous trouvions, ma sœur et moi, jeunes, isolés et sans armes, au pouvoir d'une panthère, notre plus mortel ennemi.

Sans comprendre la lâcheté qu'elle commettait en attaquant des innocents sans défense...

— Ah ! joli ! charmant ! hurla Simius en se tordant au bout de sa corde.

— Paix là-haut ! cria Gros-Pierre.

— Taisez-vous donc, gronda Martin l'ours, ou je monte...

— Montez, ô mon ami, répondit Simius ; les chemins sont ouverts !

— Je reprends, continua le lion ; sans défense...

— Hallo ! papa la Moustache, et les agneaux que votre père apportait, où étaient leurs dents et leurs griffes ?

— Ce n'est pas la même chose, pauvre ignorant. Les agneaux sont faits pour être mangés et les lions...

— Pour les manger !... Hallo ! Tout est bien.

— Je condescends à ne pas vous répondre et à continuer. Le monstre me saisit par le cou ; je sentis son étreinte mortelle et fermai les yeux, poussant un miaulement plaintif... 0 bonheur ! un rugissement épouvantable répond à quelques pas, puis un autre plus près encore. C'est mon père qui revient au logis.

A la vue de notre défenseur, la panthère me laisse tomber de sa gueule et s'aplatit sur le sol, les yeux inquiets, fixés sur mon père qui se dressait devant elle comme le symbole du Châtiment. Toute fuite était impossible : il fallait combattre !... Je me relevai et me glissai aussi loin du danger que mes meurtrissures me le permettaient.

Après quelques secondes d'attente, les adversaires bondirent en même temps, et le choc fut si violent qu'ils roulèrent tous deux parmi les broussailles ; mais alors commença le duel le plus terrible qu'on ait jamais vu. Étroitement enlacés l'un à l'autre, mon noble père et la panthère ne formaient qu'un groupe informe qui se tordait et roulait comme un tourbillon... Des rugissements formidables, semblables à des roulements de tonnerre, ébranlaient la montagne et nous glaçaient d'épouvante. Retirés au fond de notre gîte, nous attendions, tremblants comme la feuille, la fin de cette lutte gigantesque. Mais la panthère pouvait-elle résister au lion, au roi des animaux ? Deux minutes plus tard, mon père se relevait vainqueur, mais couvert de blessures nombreuses... La panthère gisait à ses pieds, étranglée, la tête écrasée et le ventre tout grand ouvert par les griffes terribles de son ennemi.

Ma mère, qui avait entendu de loin le tumulte du combat, arrivait au grand galop et vint féliciter mon noble père de sa victoire en l'aidant à lécher ses plaies ; puis, pour que la vengeance fût complète, nous mangeâmes en commun le corps de l'ennemi qui avait manqué me faire subir le même sort.

— Touchante réciprocité !... soupira Simius.

— Déjà toutes nos dents étaient poussées et nous accomplissions de longues marches à travers les gorges des montagnes.

— Mes enfants, nous dit un jour ma mère, vous voilà grands ; il est temps de songer à votre éducation. A partir de cette nuit, vous m'accompagnerez à la chasse et votre père vous instruira.

Vous comprenez notre joie ! Nous allions donc apprendre quel coup de dent étrangle le bœuf, quel coup de griffe arrête le cheval au galop !

Combien la journée nous parut longue !

A la nuit noire, le corps léger, le cœur content, nous partions guidés par mon noble père, qui se dirigeait au nord vers un campement d'Arabes, à quatre ou cinq lieues de notre demeure. Cet espace fut rapidement franchi. Vers minuit nous arrivions en vue des barrières élevées qui entouraient le douar.

— Écoutez-moi, mes enfants, dit à voix basse le lion ; à cette heure, les gens et les troupeaux dorment en toute confiance ; donc rien à craindre de ce côté ; mais les chiens veillent... Ils vont nous sentir tout à l'heure, et je vois déjà, à une certaine agitation dans l'enclos, qu'ils ont connaissance de notre présence. Hâtons-nous donc avant qu'ils puissent donner l'alarme ; non pas que je craigne leurs maîtres ; mais ma leçon serait incomplète pour vous.

— Comment faire ? m'écriai-je.

— Je vais prendre les devants et me porter près de la barrière pour attirer l'attention des chiens. Pendant que ceux-ci perdront leur temps à aboyer après moi, vous franchirez la clôture du côté opposé, sous la conduite de votre mère, et vous ferez ce qu'elle vous montrera... Prudence et décision ! allez !

Ce qui était dit fut fait. Pendant que mon père attirait les chiens d'un côté, nous arrivions de l'autre au pied de la barrière, qui pouvait bien avoir deux mètres et demi de hauteur.

— Attention, nous dit ma mère d'une voix douce ; voici un premier obstacle qu'il faut franchir. Ce n'est pas difficile. Regardez !... On se ramasse sur soi-même... bien ! on roidit ses jarrets, très bien !... puis, comme des ressorts brusquement détendus, ils vous lanceront de l'autre côté. Une fois dans la place, chacun de vous se jettera sur un animal à sa portée, lui posera une patte sur le dos, l'autre sur la tête, en appuyant de manière à bien dégager le cou... Vous saisissez alors la gorge dans votre gueule et vous étranglez la proie d'un coup de dent !... C'est fait ! Nous sortirons alors de la même manière que nous sommes entrés. Il n'est pas défendu à celui qui s'en sentira capable de rapporter la proie qu'il aura tuée. Cependant, si vous n'êtes pas encore assez forts, ne vous entêtez pas. Je saurai bien, moi, rapporter de quoi souper... En avant et du courage !

Joignant l'exemple à la théorie, ma mère franchit la barrière d'un seul bond comme en se jouant. Ma sœur la suivit sans balancer. Mais quand vint mon tour, l'émotion inséparable d'un premier début paralysant une partie de

mes moyens, je heurtai du pied le haut de la clôture et retombai lourdement sur le sol.

Au moment où je me relevais, étourdi plus encore par la honte que par la commotion de la chute, je sentis la patte de ma mère s'appesantir sur ma joue, en même temps que sa voix murmurait : « Maladroit ! » Le regard qui accompagna cette exclamation me fit comprendre que, si elle en avait eu le loisir, ma mère m'aurait administré une de ces corrections qui gravent les conseils dans l'esprit et sur la peau. Mais le temps pressait ; les troupeaux, effrayés de notre présence, commençaient à se débander ; il fallait agir.

Ma mère, songeant au souper prochain, s'élança sur un gros bœuf et l'étrangla d'un coup de dent. Ma sœur choisit, je crois, un mouton sur lequel elle bondit ; mais elle sauta trop loin, passa pardessus la bête, et celle-ci échappa... Quant à moi, furieux de ma première maladresse, je résolus de faire un coup de maître. M'aplatissant le mieux possible, sur le sol, je calculai ma distance, et au moment où un jeune veau passait en fuyant, je tombai sur lui comme la foudre et l'étranglai d'un seul coup !

MA MÈRE FRANCHIT LA BARRIÈRE D'UN SEUL COUP.



— En retraite !... dit alors ma mère, les Arabes approchent le fusil au poing ; vous n'êtes pas encore assez forts pour résister ! Sautez les premiers !

Ma sœur passa ; j'en fis autant, mais en tenant toujours mon veau entre les dents, et fus assez heureux pour franchir l'obstacle sans lâcher ma proie.

— C'est bien, petit ! me dit ma mère. Tu rapportes notre souper à tous ! Je suis contente de toi !

Mon père nous rejoignit et nous soupâmes tous avec bon appétit. Après quoi, le cœur content et la conscience nette, je m'endormis du sommeil du juste qui a bien employé son temps.

Le lendemain nous recommençâmes, et de même les jours suivants, tantôt dans les douars des environs, tantôt au désert, où mes parents nous apprirent à nous embusquer près des sources et à bondir, à l'improviste, sur les gazelles qui venaient y boire. Temps heureux de ma jeunesse, qu'êtes-vous devenus ?

Depuis quelques semaines chacun de nous chassait de son côté, afin de nous mieux dissimuler aux regards de l'homme ; mais nous nous retrouvions toujours au logis. Un jour que mon père rôdait dans les montagnes voisines, il entendit tout à coup, non loin de lui, des voix. C'étaient, comme je l'ai su depuis, des soldats français servant d'éclaireurs à une cinquantaine d'hommes envoyés par là pour rétablir l'ordre dans une tribu arabe qui menaçait de se soulever.

— Corne de gazelle ! se dit mon père ; mes enfants ont chassé et mangé à peu près toutes les espèces de gibier qu'on rencontre dans ce pays... Si je leur faisais goûter de l'homme ? Essayons !

Tout en causant, les soldats se rapprochaient et mon père entendait déjà distinctement les paroles qu'ils prononçaient.

— Eh bien ! fusilier Coquil...liard, disait l'un d'eux en émaillant ses paroles des cuirs les plus chers aux gens de guerre, quoi que vous dites du payllis ?

— Je n'en dis rien, chargent, nonobstant qu'il est-z-un peu abandonné-z-au rapport des routes, comme dit le capitaine.

— Il est de fait que ça ne peut pas subsidiairement se comparer-z-aux chemins vicinaux de la Champagne. Mais, quoi que vous voulez, fusilier Coquilliard, on est chez les sauvages, ou on n'y est pas...

— Faites excuse, chargent Beautreillis, que je vous disais que je ne disais rien, mais que je pensais tout de même à quelque chose... Tel que vous me voyez, je réfléchis, comme dit le capitaine.

— Pas possible ! et à quoi donc que vous réfléchissez, fusilier Coquilliard ?

— Chargent, je pense que si ces pierrailles et ces ronces qui nous font vis-à-vis ne sont pas très commodes pour voyager-z-à pied, elles sont-z-excellentes pour servir de cachettes aux Arabes... qui ne nous veulent pas du bien, comme dit le capitaine.

— Que vous n'avez pas substantivement raison, fusilier Coquilliard ; comme dit le sieur Dumanet, l'Arabe, il n'attaque jamais le troupier français ! Rien qu'en voyant l'ombre de son pompon-z-il tourne le dos... Fusilier Coquilliard, est-ce que vous auriez peur ?... subsidiairement et conséquemment...

— Peur, chargent ! La peur est un sentiment-z-inconnu au soldat français natif de la Champagne... comme dit le capitaine... Oh ! la, la, la !... Saint Crépin, mon patron, au secours !

Tout en causant ainsi, les deux soldats étaient demeurés un peu en arrière ; et c'était la présence imprévue de mon père, sortant de sa cachette, qui avait arraché ces exclamations au brave Coquilliard.

Abasourdis par la rencontre d'un lion en cet endroit, les deux soldats firent machinalement le salut militaire, comme des conscrits devant un supérieur. Mon noble père les regarda fixement pendant quelques secondes ; puis, Coquilliard lui paraissant le plus gras, il s'élança sur lui, le terrassa, mais sans le tuer, car il tenait à nous apporter un homme vivant ; puis, le saisissant par la cuisse et le rejetant sur son épaule, il revint à grands pas vers nous...

Le premier moment de stupeur passé, Beautreillis reprit un peu de sang-froid. Il mit un genou à terre, épaula son fusil et, au risque de tuer son ami Coquilliard, il fit feu... Heureusement la balle n'atteignit mon père que dans l'arrière-train, lui faisant une blessure sans gravité, mais qui gênait beaucoup ses mouvements.

Cependant Coquilliard, la cuisse à moitié broyée par les canines de mon père, s'était évanoui de douleur : d'autant mieux que mon père, blessé, serrait plus fort... Mais le grand air, le mouvement, les chocs qu'il recevait contre les arbres et les pierres le rappelèrent à lui-même et lui permirent de se rendre compte de sa position...

Ah ! l'affreux piou-piou champenois !

Il faut le dire à sa louange, il était brave !

Au lieu de se résigner, il chercha dans sa cervelle le moyen d'échapper à mon noble père. Il se souvint qu'il portait une paire de pistolets chargés à sa ceinture ; il en saisit un, et, après des efforts inouïs, il parvint à l'appuyer contre l'oreille de mon père, et paff !... Puis il s'évanouit de nouveau.

Hélas ! mes chers amis, cette fois mon père était mortellement blessé ; la balle lui avait traversé la tête ! Le héros fit encore deux ou trois pas et tomba sans lâcher son ennemi...

Tout cela se passait non loin de nous. En deux bonds, nous fûmes auprès du roi du désert — ma mère, ma sœur et moi.

— Enfants, eut-il la force de nous dire en nous voyant, je le sens, je vais mourir...

Et il nous raconta ce qui venait de lui arriver.

— Vengeance !... m'écriai-je en me précipitant vers Coquilliard.

— Arrête, enfant ! dit mon père. Garde-toi d'agir avec précipitation. Laisse cet affreux soldat revenir à la vie ; il ne peut vous échapper, et votre vengeance sera plus complète et plus douce... Maintenant, adieu, mes enfants !... Souvenez-vous des leçons de votre père, ne dérogez pas à vos ancêtres, et puisse le ciel vous protéger !... Adieu !...

Une dernière convulsion roidit ses membres : il était mort.

Ma mère, ma sœur et moi nous nous assîmes en cercle autour de l'affreux Coquilliard toujours étendu le nez contre terre, épiant le moment où il reprendrait ses sens pour le déchirer à notre aise.

Il y avait bien dix minutes que nous étions dans cette position, lorsque tout à coup nous entendîmes un certain cliquetis parmi les rochers qui nous entouraient.

Ma mère se leva d'un bond, aspirant l'air, et monta sur un rocher pour reconnaître la cause de ces bruits inquiétants.

— Mes enfants, dit-elle, voilà l'ennemi ; apprêtez-vous à combattre !

C'était en effet la patrouille française qui, rappelée par Beautreillis, avait suivi la piste de mon père et revenait vers nous pour venger la mort du Coquilliard endiablé.

— Écoutez mes instructions, nous dit rapidement ma mère. Bien des fois déjà, j'ai été attaquée par des troupes d'Arabes plus nombreuses que celle-ci, et toujours je m'en suis tirée. Ne vous laissez donc pas effrayer par le nombre, et souvenez-vous qu'un homme seul bien armé et déterminé est

plus terrible pour nous que vingt individus indisciplinés et capables de perdre la tête... Rasons-nous sur le sol, prêts à bondir, et aussitôt que vous verrez ces soldats épauler leurs armes, élanchez-vous ; pas un n'osera vous faire face !... Montrez que vous deviendrez un jour les rois du désert ! !...

Ces paroles nous électrisèrent, et nous nous rasâmes sur la terre tout frémissants d'impatience...

Hélas ! mes chers amis, nous devons apprendre à nos dépens que les Français ne sont pas des Arabes, et que, s'il est facile d'échapper à ceux-ci, les premiers ont une bien meilleure tactique.

La troupe, par une manœuvre habile du capitaine, nous avait cernés et attendait, l'arme au pied. les ordres des deux officiers qui la commandaient.

— Camarades ! s'écria l'un d'eux après s'être consulté quelques instants avec son collègue, il ne sera pas dit que des Français se seront mis cinquante pour combattre trois ennemis, ces ennemis fussent-ils des lions !... Aussi, M. Lambert et moi allons les attaquer seuls... Soldats ! restez fermes à vos postes et n'arrivez qu'à notre ordre !...

A ces mots, les deux officiers sortirent des rangs, le fusil à l'épaule. Ils étaient suivis des sergents Dumanet et Beautreillis, portant chacun un fusil de rechange.

— Monsieur Lambert, dit l'officier qui avait déjà parlé, vous tirez mieux que moi ; chargez-vous de la mère.

Le capitaine Lambert répondit par un signe de tête, puis les deux officiers, coude à coude, marchèrent... graves, impassibles, l'œil grand ouvert sur le fusil, le doigt sur la détente. On sentait des hommes qui n'ont pas peur.

Arrivés à dix pas du groupe que nous formions, il y eut comme un éclair d'hésitation de part et d'autre... Nous nous élançâmes, comme un seul lion, pour les écraser ; mais une double détonation fit retentir les échos de la montagne...

LES DEUX OFFICIERS SORTIRENT DES RANGS LE FUSIL A L'ÉPAULE
ET FIRENT FEU.



Ma sœur retomba sur moi, roide morte...

Quant à ma mère, la balle du capitaine lui était entrée dans l'œil... Elle bondit néanmoins ; mais, à mi-chemin, une seconde balle, l'atteignant au défaut de l'épaule, lui traversa le cœur et la laissa sans vie sur le sol...

Je n'avais pas été touché !...

Comprenant qu'avec des adversaires semblables la lutte était impossible, et qu'une seconde de retard pouvait me perdre, je pris la fuite, bousculant un soldat qui voulait s'opposer à mon élan. Malheureusement, pour prix du coup de griffe que je lui adressai au passage, il me rendit un coup de baïonnette au beau milieu du ventre...

Je passai néanmoins et, cinq minutes plus tard, j'étais sauvé, seul survivant au massacre de ma famille.

A partir de ce moment, le malheur sembla s'attacher à mes pas. Poursuivi par les Français, traqué comme un loup mourant de faim parce que les douars arabes faisaient très bonne garde et que ma blessure m'empêchait de poursuivre les animaux sauvages, je finis par tomber dans un piège.

Un jour que la faim me tiraillait plus que d'habitude, j'oubliai toute prudence et m'élançai sur une chèvre trouvée en mon chemin... Hélas ! cette chèvre était un leurre !... A peine l'eus-je touchée, que je tombai dans une fosse perfide.

Malheur ! trois fois malheur !

On me prit, on me musela, on me guérit, et on m'envoya en France, où je fus acheté par l'Hercule de la Réole...

Voilà, mes chers amis, comment, pour avoir voulu goûter de la chair française, trois nobles lions trouvèrent la mort et un quatrième perdit sa liberté ! Puisse mon malheur servir d'exemple à tous nos parents du désert. Si les Français en laissent échapper quelques-uns !

CHAPITRE III

L'AMI LONG-NEZ.

— A vous, ami Long-Nez, dit Simius.

— Oui ! oui ! l'histoire du crocodile, s'écrièrent en chœur tous les animaux de la ménagerie.

— Soit, fit Long-Nez. Je suis vieux, bien vieux, si je me compare à vous qui m'écoutez ; et cependant, au milieu des frères de ma race, c'est à peine si j'arrive à la force de l'âge. Nous autres crocodiles vivons un siècle au moins, ce qui vous explique comment nous sommes si nombreux dans les contrées bénies et tranquilles où l'homme — cet être qui ne peut se passer de détruire — ne nous a point déclaré la guerre. Tel que vous me voyez, je suis Égyptien, compatriote des sphinx en granit rose et des obélisques en granit bleu.

Les souvenirs de mon enfance sont fort confus. Je naquis sous un monticule de sable brûlant, à quelques pas du Nil. Était-ce vers sa source ou près de son embouchure ? Je ne l'ai jamais su.

— Papa et maman à petit crocodile étaient donc morts ?... demanda Simius.

— Papa et maman ! 0 simplicité, ô ignorance des races vulgaires !

— Vulgaire vous-même, avec votre nez en pincettes, glapit Simius.

— En suis-je donc réduit à vous apprendre que la race divine des crocodiles ne possède d'autre père et d'autre mère que le soleil ?

— Farceur, va !

— J'en jure par mon père, nous sommes tous fils du soleil !

— Va pour fils du soleil ! Mais je consens à perdre ma queue et à ressembler à maître Martin assis là-bas, si je comprends un traître mot à ce que vous dites.

— Paix ! paix ! fit la femme du cacatoès, mademoiselle Marianne.

— Écoutons ! gronda le vieux lion Dur-à-cuire.

— Parlez, fils du soleil ; mais hâtez-vous, mon ami, vous sentez le musc à tuer un tigre à dix pas.

— Parler, je le veux bien, mais... alors taisez-vous !

— Hou ! hou !... il a raison ! fit Bel-Œil le Hibou.

— Nous autres crocodiles, animaux mystérieux et divins, nous naissons enfermés dans un œuf.

— Connu, mon vieux ! cria Gros-Pierre, l'aimable mari de mademoiselle marianne.

— C'est le seul point de commun que nous ayons avec vous, chétifs oiseaux !... Et encore, lorsque votre mère a pondu ses œufs, elle est obligée de les couvrir, afin que la chaleur de son corps développe et fasse éclore le germe renfermé dans la coquille. Puis ce sont des soins, des tracasseries, que sais-je !... jusqu'à ce que ces embryons d'êtres soient devenus capables de se suffire.

Nous, au contraire, nous naissons forts, et, dans notre race d'élite,

La valeur n'attend pas le nombre des années.

A peine sortis de l'œuf, nous savons marcher, courir, nager, plonger, manger, vivre, en un mot ! Puis nos mères, ayant comme nous le sang froid, ne sauraient nous réchauffer à l'instar des oiseaux : elles chargent de ce soin le soleil. Elles creusent simplement un trou dans le sable, y déposent leurs œufs, rejettent un peu de boue par-dessus... et retournent à leurs affaires. Le soleil fera le reste et nous donnera la vie sous la chaleur de ses paternels rayons. Est-ce assez habile ?

— Grand Dieu ! fit mademoiselle Marianne, quel égoïsme ! Une mère qui ne soigne pas ses enfants, qui les abandonne sans même les connaître !

— Mademoiselle Marianne, dit le tigre, je vous aime, rien que pour ce que vous venez de dire !

— Seigneur, répondit la malicieuse bête, ne craignez pas que j'en abuse ; je me tiens à la respectueuse distance que mon faible mérite m'impose...

— Qu'en dites-vous, maître Martin ?

— Moi !... Je suis de votre avis.

— Quoi ?

— Oui, toujours !...

Et l'ours continua à se lécher les pattes avec ardeur.

— Paix ! paix ! paix !... claqueta Gros-Pierre.

— Un jour donc, je sortis de mon œuf et me trouvai au milieu de quatre-vingt-deux petits frères ou petites sœurs. Tout cela grouillait sur le sable chaud comme une fourmilière. Moi, qui ne me sentais pas fort, je restai quelques instants couché dans le trou, au milieu des débris de coquilles et, de là, je fus témoin d'un spectacle qui me donna singulièrement à réfléchir. Rangée au bord de l'eau, une troupe de vieux individus de notre race attrapaient au passage mes jeunes frères et sœurs, empressés de se plonger dans l'onde bienfaisante, et les croquaient comme des radis.

— Quel aimable peuple que le vôtre, ami Long-Nez ! dit Simius.

— Ce n'est pas tout. Rangés, debout, autour des roseaux et parmi les lotus aux fleurs bleues, de grands oiseaux munis d'un bec énorme se tenaient immobiles, attendant l'aubaine qui leur arrivait et, chaque fois qu'ils baissaient la tête, c'était pour happer un malheureux nouveau-né et le faire disparaître comme une lettre à la poste. Cet oiseau — que j'ai su depuis s'appeler le Balæniceps-roi — était surtout effrayant à voir !...

O mes amis, je suis brave, mais je devinai la prudence, et me tins caché jusqu'au soir. Ce ne fut qu'à la faveur de la nuit que je me hasardai à gagner le fleuve et j'y parvins sans accident.

Une fois là j'étais sauvé !...

Je grandis ainsi, tout doucement, supportant des fortunes diverses, happant par-ci par-là un enfant, quelques oiseaux, des gazelles quand elles venaient boire aux rives du fleuve, mais plus souvent affamé que repu...

Cependant, en 1797, notre destinée changea et des jours d'abondance commencèrent à couler pour les crocodiles. Le général Bonaparte était arrivé en Égypte avec ses troupes. Dès lors, la scène changea. Chaque jour de nombreux individus descendaient le fleuve. Ce sont de braves gens les Français, un peu fades et cependant plus durs que nos compatriotes les Égyptiens...

Nous faisons donc grande chère, surtout les jours de bataille. On entendait alors des grondements affreux, un tapage infernal ; puis l'eau se couvrait de cadavres encore chauds... Il n'y avait qu'à choisir ! Beaucoup plus de noirs et de cuivrés que de blancs ; mais nous n'en étions pas fâchés, car les premiers sont tout prêts à être mangés, tandis qu'il faut écosser les seconds comme des fèves. Ils sont revêtus d'une enveloppe plus ou moins dure, munie d'appendices dont je n'ai, pour ma part, jamais pu comprendre l'utilité... Enfin, on les prenait comme ils venaient, et l'on suivait, de loin, la marche victorieuse du Sultan de feu, ainsi qu'on le nommait dans le pays.

Un jour — je m'en souviens comme si j'y étais encore — le canon tonne, la fusillade pétille... je m'éveille au milieu des joncs où je digérais paisiblement un mameluk absorbé la veille et, poussé par la curiosité plus que par l'appétit, je monte sur la crête d'un banc de sable dominant le fleuve. Nous étions alors auprès du village d'Embabeh et, de mon observatoire, je distinguais toutes les péripéties de la bataille, appelée depuis par les historiens bataille des Pyramides.

Le Sultan de feu ayant, dans plusieurs rencontres précédentes, apprécié à leur juste valeur la bravoure, mais aussi le peu de discipline des Mameluks, avait inventé une tactique nouvelle pour briser à coup sûr l'élan des hordes de son ennemi Mourad-Bey. Par ses ordres, son armée s'était partagée en cinq divisions, dont chacune formait un carré sur six rangs de profondeur, avec les bagages au centre et l'artillerie aux angles. Les généraux Desaix et Reynier commandaient les deux carrés de droite, vers le désert ; Dugua, celui du centre, dans lequel se tenait Bonaparte ; enfin Menou et Bon avaient sous leurs ordres les divisions de gauche, le long du Nil. De son côté, Mourad-Bey n'était pas resté inactif. Le village d'Embabeh, fortifié par lui, avait pris l'aspect d'un véritable camp retranché renfermant une multitude innombrable de mameluks, de fellahs et de janissaires.

Bonaparte s'étant assuré, à l'aide d'une lunette de campagne, de l'état du camp d'Embabeh, donna le signal de l'attaque, et la division de Desaix se mit en marche. Mourad-Bey, profitant de ce mouvement, envoie en toute hâte contre elle un corps de deux mille Mameluks, qui s'élancent de toute la vitesse de leurs chevaux. Mais ils viennent se briser contre des murailles vivantes hérissées de baïonnettes et qui les accueillent par une grêle de balles et de boulets. En vain, quelques Mameluks des plus braves, enlevant leurs chevaux, parvinrent à sauter dans le carré où ils trouvèrent une mort glorieuse, la troupe fut obligée de fuir et de se tourner vers la division Reynier. Repoussés de nouveau, ils tombèrent alors sous le feu du carré Dugua et leur déroute fut complète. Une partie s'échappa du côté des pyramides de Giseh, qu'on apercevait dans le lointain, tandis que des autres se précipitèrent dans Embabeh, où ils portèrent le désordre.

D'après les ordres du Sultan de feu, les carrés le Bon et de Menou se dédoublèrent alors, et une partie se formant en colonne d'attaque s'avança vers le camp de Mourad-Bey. Celui-ci voulut de nouveau profiter de ce mouvement et lança contre les Français toutes les forces dont il pouvait disposer. Mais la colonne d'attaque, s'arrêtant brusquement et se reformant

en carré, les repoussa vivement, s'empara d'Embabeh et les jeta dans le Nil...

POUR SAUVER LES MALHEUREUX FUYARDS, NOUS LES REÇÜMES
DANS NOTRE GUEULE.



Alors, dame ! vous comprenez, je plongeai aussi ! — Une vingtaine de crocodiles qui, comme moi, se tenaient aux aguets, suivirent mon exemple et, pour sauver les malheureux fuyards des balles françaises, nous les reçûmes dans notre gueule et les entraînâmes dans le fleuve. O jour de liesse et de prospérité !... Par les rayons de mon père, notre garde-manger était garni pour huit jours au moins !

Hélas ! cette abondance n'eut qu'un temps.

Desaix, qu'on appelait le Sultan juste, remonta le fleuve jusque dans la haute Égypte. Je le suivis ; mais à chaque étape diminuaient les aubaines. Enfin, elles cessèrent tout à fait ; les Français redescendirent et quittèrent le fleuve pour passer en Syrie.

Je dus rester dans mes eaux ; mais tantôt nageant, tantôt marchant sur le bord, ou sur les immenses bancs de sable et de vase qui encombrent le lit du

Nil, je résolus de monter jusqu'à sa source. Je pus repaître ainsi mes yeux et mon esprit des spectacles divers qui se déroulaient devant moi.

Je vis le Nil Bleu, réfléchissant dans son sein la coupole azurée du firmament ; je vis les grandes plaines de sable qui rongent l'Égypte et finiront un jour par l'engloutir.

Malheureusement, plus j'allais et plus la nourriture devenait rare, tandis qu'au contraire mes ennemis se montraient de plus en plus nombreux et acharnés.

Quels ennemis, me direz-vous, osent affronter une cuirasse comme la nôtre, et cette rangée de dents que vous pouvez admirer sans lunettes ?

Hélas ! ce n'était point à ma cuirasse qu'en voulaient ces ennemis impitoyables... Chaque jour je quittais, pendant quelques heures, les eaux du fleuve pour m'étendre sur la rive, sous les rayons bienfaisants du soleil. Cette sieste, qui favorise notre digestion, nous est positivement indispensable.

Comme tous les endroits chauds et humides en même temps, les bords du Nil sont infestés de cousins, de moustiques et de toutes les races d'insectes piquants, suçants et rongeurs de la création. Or ces parasites affamés osaient se glisser entre mes mâchoires et s'abattre sur ma langue et sur mon palais. Vainement j'essayais de clore ma gueule aussi exactement que possible ; vains efforts ! ces pigmées acharnés trouvaient moyen de passer entre les interstices des dents et des lèvres, et couraient enfoncer leur trompe dans l'épiderme de mon palais. Une fois là, mon supplice commençait, car notre langue, immobile, collée à notre mâchoire inférieure, nous met dans l'impossibilité de nous débarrasser de ces affreux vampires qui nous dévorent vivants.

— Hé ! là-bas, père Long-Nez, est-ce que vous faisiez cuire les gazelles que vous pinciez par la patte entre les roseaux ?... ricana Simius.

— Ce n'est pas la même chose... La douleur devenait si insupportable que, dans une sorte de délire furieux, je poussais des cris stridents, je me roulais dans la vase et m'élançais comme un fou dans le fleuve, dont je troublais les ondes en faisant jaillir des colonnes d'écume sous les coups redoublés de ma queue.

— Pas fort, le crocodile ! hurla Simius.

— Tais-toi, espèce d'homme manqué ! cria Bel-Œil le Hibou.

— Hé bien, maître railleur, qu'aurais-tu fait ? soupira doucement Patte-de-velours, le tigre du Bengale, en ouvrant un œil à demi.

— Au lieu de m'étendre comme une bûche sur le rivage, j'aurais dormi dans l'eau. Les moustiques et les cousins ne seraient pas venus m'y chercher.

— Pauvre niais ! reprit Long-Nez, vous n'avez pas plus de cervelle qu'une oie et encore moins de jugement ! Ne vous ai-je pas dit tout à l'heure que la sieste au soleil était indispensable à notre vie ?...

Un jour, la chaleur était, je crois, plus intense que jamais. Mes tourmenteurs, pendant mon sommeil, s'introduisirent, bien entendu, dans ma gueule en si grand nombre, que ma langue et mon palais disparaissaient littéralement sous leurs rangs pressés. Ce que je souffrais ne peut se dire. Le gosier en feu, j'essayai d'ouvrir la gueule toute grande, espérant un peu de soulagement : ceux qui étaient repus s'en iraient peut-être plus aisément... Qui sait ?

J'attendais ainsi depuis un certain temps, et la curée ne cessait point, au contraire. La troupe acharnée voltigeait si nombreuse autour de mes narines, qu'elle me coupait la respiration. Tout à coup :

— Zic-zac, zic-zac... fit une petite voix claire à côté de moi.

J'entr'ouvre un œil mourant et, le dirigeant dans la direction de la voix, j'aperçois à quelques pas de moi un petit oiseau assez gentil, allant, venant, trottant, faisant trois pas en avant, Puis quatre en arrière, mais me regardant fixement.

Qu'est-ce que cela ? c'est bien petit pour un coup de dent.

Ainsi je raisonnais, quand mon voisin ouvre les ailes et, se précipitant vers moi, entre dans ma gueule, y saisit une certaine quantité d'insectes et s'enfuit sans me laisser le temps de me reconnaître. Ce fut l'affaire d'un clin d'œil.

— Quel toupet ! pensai-je.

Mais cela m'avait fait du bien ; je ne bougeai pas...

Pendant ce temps, mon voisin reprenait haleine et avalait sa bouchée.

Un instant après nouvelle invasion dans mes domaines, nouvelle provision de moucherons, un saut en arrière et dégustation à mon nez.

Zic-Zac et le crocodile.



Je compris... L'intelligente petite bête savait qu'elle me rendait service et, bien plus, se fiant à ma reconnaissance, ne craignait pas de venir chercher jusque sous mes dents les ennemis dont elle faisait sa nourriture.

Je me gardai bien de montrer aucune disposition hostile à l'égard de l'oiseau. Il s'installa sans façon sur ma mâchoire inférieure, et de là, travaillant du bec dans l'intérieur de ma gueule, l'eut bientôt débarrassée. O bonheur ! ô soulagement ineffable !... Seulement j'étais fatigué d'avoir tenu la bouche si longtemps ouverte ; je voulus la refermer et j'avertis la bestiole en faisant claquer les os de ma mâchoire. Elle comprit et se retira.

Nous devînmes inséparables. Toutes les fois que je dormais à terre, mon ami accourait à tire-d'aile remplir ses fonctions.

— Les oiseaux sont les meilleurs de tous les animaux, dit avec conviction Gros-Pierre en caressant mademoiselle Marianne.

— Je n'y contredis pas, soupira Boule-de-Neige entre les bras de sa petite maîtresse.

— Maître Long-Nez, comment appelles-tu ce noble spécimen de notre race ?

— Parbleu ! le Curedent des crocodiles, dit Simius en faisant une grimace.

— Les Égyptiens le nomment zic-zac à cause de son cri ; en France, on dit que c'est un pluvier.

— Je ne le connais pas, mais je l'estime, dit mademoiselle Marianne en lissant ses plumes.

— Ah ! mademoiselle, reprit le vieux crocodile, vous avez bien raison !... Je ne puis énumérer tous les services que cette aimable bestiole m'a rendus. Zic-Zac m'avertissait par ses cris et par ses coups d'aile sur la tête, de la présence d'un animal quelconque dans le voisinage. Enfin, que vous dirai-je ? Cet aveu ne coûte rien à ma reconnaissance, je lui dois la vie.

— C'est trop fort ! fit Simius en croisant ses jambes de l'air d'un juge qui réfléchit.

— Un jour, Zic-Zac avait rempli ses fonctions ordinaires et, perché sur ma tête, lissait coquettement ses plumes, lorsqu'il s'interrompit par un cri strident. Tournant la tête, j'aperçus, solidement porté sur ses pattes crispées, entre le fleuve et moi, un animal que je ne connaissais pas encore... C'était un de vos pareils, papa la Moustache, un jeune lion n'ayant pas encore toute sa crinière. Je ne songeais pas à mal et, croyant que c'était une aubaine qui m'arrivait, je marchai droit au roi du désert, pensant que la peur le ferait reculer et qu'il tomberait naturellement à l'eau...

— Mes pareils n'ont jamais peur ! grommela le lion.

— C'est vrai, père la Moustache ; je le reconnus trop vite. Loin de reculer, le jeune lion se rasa sur le sol et, me jugeant assez rapproché, d'un bond formidable, il s'élança sur moi, m'assénant un si furieux coup de patte, que, sans l'épaisseur de mes écailles, je n'aurais pas le plaisir de vous raconter aujourd'hui mon histoire.

— Oh ! oh ! pensai-je justement effrayé, ceci devient sérieux !... Contre la force, pas de résistance !... A l'eau ! et plus vite que cela ! Au lieu de manger ce quidam, hum ! je pourrais bien être mangé par lui !

Et, par une tactique habile, j'essayai de tourner mon adversaire ; mais je ne connaissais pas son agilité !... J'avais beau courir, tourner à droite, à gauche. Je le retrouvais toujours en face de moi, la crinière hérissée, les babines retroussées laissant voir des dents aussi pointues que les miennes, et les redoutables pattes prêtes à s'abattre sur moi.

La position me semblait critique, d'autant plus que le féroce animal, s'apercevant que ses griffes s'émoussaient et glissaient sur mes écailles sans y pénétrer, faisait maintenant tous ses efforts pour me crever les yeux.

Le combat dura ainsi quelques minutes, sans autre résultat pour moi que de me rapprocher du fleuve. Mais le lion, comprenant ma tactique, s'élança sur mon dos, et, cherchant vers la naissance de la queue le défaut de ma cuirasse, il y plongea ses griffes tranchantes.

Je me sentis perdu... lorsque mon brave ami Zic-Zac, sur lequel je ne comptais pas, vint à mon secours. S'élançant avec fureur vers mon adversaire, lui frapper des coups redoublés sur la tête, l'aveugler sous ses plumes, fut l'affaire d'un moment, si bien que le lion lâcha prise une seconde pour se débarrasser de ce nouvel assaillant.

Je profitai de l'instant et plongeai...

Blotti au fond de mon trou, j'étais sauvé ; mais dans quel état, Seigneur ! Ma queue, presque séparée du tronc, pendait inerte derrière moi, me refusant tout service... Incapable de nager et de chasser, je crus que j'allais mourir. C'est alors que je reconnus la bonté inépuisable de la nature pour les crocodiles. Pendant deux mois dura ma maladie et pendant deux mois je restai dans mon trou ! loin de l'air, de la lumière, sans bouger et sans manger, tout autre animal serait mort d'inanition ; non seulement je ne mourus point, mais je supportai sans trop souffrir ce jeûne prolongé.

— C'est ce jeûne qui vous a sauvé, grogna Martin l'Ours ; au dire des médecins, la diète est un baume universel.

— Quoi qu'il en soit, lorsque ma queue fut complètement recollée et que je me décidai à sortir pour essayer mes forces, je me sentis pris, je l'avoue, d'un appétit furieux. Ma première pensée fut d'appeler Zic-Zac, auquel je devais la vie. Peines perdues ! ma voix resta sans écho. Mon sauveur m'avait cru mort et s'était enfui vers une autre patrie, à la recherche d'un nouveau crocodile auquel il pût rendre les services auxquels il m'avait habitué.

Inconsolable de la perte de mon ami et de plus en plus affamé, je remontai le cours du fleuve, cherchant quelque chose à me mettre sous la dent. La fatalité s'acharnait sur moi ! J'avais beau écarquiller les yeux, surveiller les rives et le lit du Nil, tous les animaux fuyaient à mon approche ; pas un retardataire ne me permettait de lui dire deux mots en passant. Ce supplice de Tantale dura huit jours, huit grands jours, pendant lesquels je supportais les tortures de la faim.

— Pauvre crocodile, comme je le plains ! fit Simius.

— Et moi donc ! soupira la sensible mademoiselle Marianne.

— Enfin, mes amis, je n'étais plus que l'ombre de moi-même : maigre comme un paratonnerre, les membres flottants dans ma cuirasse devenue trop grande ; j'étais si faible, que je pouvais à peine me traîner.

Encore quelques jours de ce régime peu substantiel, me disais-je, et je suis un crocodile mort et prêt à empailler !...

Toujours marchant, toujours remontant à la poursuite d'une proie que je n'atteignais jamais, je finis par sortir du désert et par arriver dans une contrée plus accidentée, dont les collines boisées et les plaines verdoyantes attestaient la présence, sinon continuelle, du moins passagère, de l'homme. Je compris que le ciel avait exaucé ma prière et qu'il m'avait conduit dans un pays où ma misère pouvait finir.

Deux nègres d'une tribu voisine causaient, tandis que la fille de l'un d'eux puisait de l'eau à la rivière.

La négresse se penchait sur l'eau pour remplir sa cruche, lorsqu'une subite rafale de vent enleva et fit tomber dans la rivière le mouchoir bariolé de jaune et de rouge qui lui couvrait la tête. La jeune fille pousse un cri et, ne voulant pas perdre le mouchoir, elle se jette bravement à l'eau...

C'était ce que j'attendais ! Je la laisse s'éloigner de quelques brasses et, avec une rapidité doublée par la faim qui me torturait, je m'élance et, sans lui laisser le temps de se reconnaître, je la saisis par le milieu du corps et... nous disparaissions tous les deux !

J'achevais à peine ce délicieux repas — car il faut vous dire que rien n'est plus fin et plus délicat qu'une Égyptienne jeune et à point — lorsqu'une grande clameur fit vibrer l'air et l'onde autour de moi... C'étaient tous les membres de la tribu, dont j'apercevais au loin les huttes et les tentes, qui, avertis par les deux nègres, accouraient vers le fleuve, conduits par un grand vieillard habillé de blanc.

— Diable ! diable ! pensais-je, ces gens-là auraient-ils l'intention de me forcer à restituer l'Égyptienne ? Tenons-nous coi !... Ceci ne me dit rien qui vaille !

Arrivée à quelque distance du fleuve, la troupe s'arrêta, à l'exception du grand vieillard, qui continua son chemin jusqu'à ce que ses pieds plongeassent dans l'eau du Nil.

J'étais fort intrigué et assez peu rassuré sur ses intentions. Je me voyais déjà forcé de livrer bataille à plusieurs centaines d'hommes et de femmes qui n'auraient pas manqué de me mettre en pièces. Résolu à vendre chèrement ma vie, j'attendis, me tenant prêt à tout événement.

Le vieillard, après avoir regardé fixement le fleuve pour en sonder la profondeur, se baissa lentement, prit un peu d'eau dans le creux de sa main et, la lançant en l'air, la fit retomber en pluie sur sa tête. Trois fois il renouvela ce manège en s'agenouillant tourné vers l'Orient, puis il fit un signe de la main à la troupe restée en arrière. A ce signal, l'orchestre de la tribu, frappant à coups redoublés sur des tam-tams, espèces de chaudrons en cuivre, soufflant dans des tubes de roseau, ou raclant des morceaux de bois avec des archets garnis de fils de fer, entonna les plus jolis morceaux de son répertoire.

Amateur passionné de musique et de plus en plus intrigué, j'écoutai de toutes mes oreilles.

Quel est le but de cette aubade ? me disais-je, je ne comprends pas. Est ce que ces gens-là chanteraient d'avance la victoire qu'ils croient remporter sur moi ?... Patience, il ne faut pas vendre la peau... du crocodile avant de l'avoir tué.

— De l'ours, grogna Martin.

— L'orchestre défila tout son répertoire, puis s'arrêta... Alors le vieillard, faisant un pas en avant, se recueillit pendant quelques instants ; puis, élevant les bras, chanta ainsi :

« O toi, fils aîné de l'Être qui permets au simoun de mugir, au sable de tourbillonner et à l'homme de marcher ;

« Toi, dont les vertes écailles brillent parmi les roseaux, comme des émeraudes dans les cheveux des sultanes ;

« Toi devant qui je m'incline comme un esclave soumis aux pieds de son maître ;

« Céleste crocodile !...

« Écoute ma prière. Sois-nous propice ; reste parmi nous comme une preuve vivante de l'amour de Celui qui est ;

« Nous t'offrirons en abondance les poules délicates que j'engraisse, avec mes prières... et du riz. Nous te donnerons une garde d'honneur, composée de dix jeunes hommes de notre tribu, afin qu'ils te soignent, écartent de toi les ennemis et chassent les douces antilopes à ton intention.

« Reste, reste avec nous ! »

Comme il achevait ces mots, un jeune homme s'avança portant un panier rempli de poules. Le vieillard en prit une, fit une invocation et la lança dans le fleuve.

Je ne pouvais pas refuser une offrande aussi aimable... Je pris la poule et l'envoyai rejoindre l'Égyptienne !

Le vieillard poussa alors un grand cri : l'orchestre se fit entendre de nouveau, et toutes les femmes de la tribu, se tenant par la main, se dirigèrent vers la rive, qu'elles couronnèrent de leurs groupes dansants. Pendant ce temps, le vieillard continuait à me lancer des poules, que j'avalais avec bonheur, et la fête dura sans interruption jusqu'au coucher du soleil.

Après la cérémonie c'en était fait : j'étais devenu le dieu tutélaire de ces braves gens, le protecteur de la tribu, jouissant de toutes les prérogatives attachées à ce titre. Le grand prêtre s'était constitué mon père nourricier. Il prélevait, au renouvellement de la lune, dix poules sur chaque habitant de la tribu, en gardait trois pour lui et me donnait les sept autres. Comme il me l'avait promis, une garde d'honneur était attachée à ma personne et veillait sur mon sommeil, quand je dormais étendu sur la rive. De temps en temps, ces jeunes gens chassaient pour moi, et le dernier jour de chaque semaine, en présence de toute la tribu, le vieillard me servait en grande pompe une antilope, ce qui était le signal de danses et de réjouissances qui se prolongeaient jusqu'au soir.

JE PRIS LA POULE ET L'ENVOYAI REJOINDRE L'ÉGYPTIENNE.



Ceci ne m'empêchait pas — remarquez-le bien — de happer encore de temps en temps quelques-uns de mes adorateurs lorsque, pour se rafraîchir, ils se plongeaient dans le fleuve. Personne, du reste, ne m'en voulait de cela ; au contraire, on trouvait leur sort digne d'envie ; et en effet, il n'est pas donné à tout le monde d'avoir pour tombeau le corps d'un crocodile.

Je suis reconnaissant, je l'avoue... Je m'attachai au grand prêtre... Je venais à sa voix, je le suivais, je le laissais même me caresser...

— Dame ! fit Simius, il avait de si bonnes poules !

— On m'orna les pattes avec des anneaux d'or ; on me mit au cou un collier du même métal portant une corde, à l'aide de laquelle mon vieil ami me conduisait en laisse, à peu près comme les vieilles femmes conduisent leurs roquets dans ce pays-ci. C'était réellement une vie charmante : on se serait cru à l'âge d'or.

Mes forces et mon embonpoint revinrent ; mais un beau jour la tribu plia ses tentes, ramassa ses bagages et quitta le pays... Le grand prêtre désira emmener son dieu tutélaire avec lui, et m'appela en m'offrant les poules les plus délicates...

Ce fut en vain. La tribu allait marcher tournant le dos au Nil. Aussi, pareil au chien de Jean de Nivelle, je fis comme lui quand on l'appelle ; si bien qu'au bout d'un quart d'heure j'avais mis une bonne lieue de distance entre le grand prêtre et moi...

J'étais seul de nouveau et ne tardai pas à ressentir les cruels effets de cet abandon. Un jour, flânant sur la rive, plongé dans des réflexions qui n'étaient pas couleur de rose, je me trouvai brusquement en présence d'un homme qui, à ma vue, s'enfuit, en poussant des cris de terreur.

Aiguillonné par la faim, ce spectacle me mit en rage et je me lançai à la poursuite de ce quidam, à peu près sûr de le rejoindre, car il courait en ligne droite, sans se douter que la meilleure manière de nous échapper, c'est de courir en zigzag ou en rond.

Malédiction !.. Si j'avais su quel devait être le résultat de cette poursuite !... Que voulez-vous ? c'était écrit ! Nul ne peut fuir sa destinée.

L'Égyptien que je poursuivais était l'éclaireur d'une caravane commandée par un voyageur français, qui descendait le cours du Nil, après avoir vainement essayé d'en découvrir les sources.

A la vue de son éclaireur revenant à toutes jambes, le voyageur se précipita à sa rencontre.

— Crocodile !... crocodile ! fit l'Égyptien d'une voix entrecoupée.

— Ah ! ah ! tant mieux !... Il y a longtemps que je voulais me trouver en présence d'un de ces reptiles... Est-il grand ?

— Grand ? oui, maître ; long comme un bœuf.

— Bon ! laissez-moi faire. Ne bougez plus ; je me charge du reste.

— Ah ! ah ! pensai-je, cette face couleur de crème se charge du reste... Eh bien ! qu'il approche, et je lui montrerai si on brave impunément un crocodile de ma sorte, ex-divinité d'une tribu entière,

A la vue de ces hommes je m'étais arrêté pour faire mes réflexions. Le voyageur s'avancait vers moi, portant une corde dans une main et un bâton dans l'autre.

— Pauvre niais ! me dis-je ; c'est avec ces armes-là qu'il prétend me combattre !... Nous allons rire... Pas de quartier !

Le Français était arrivé à un mètre de moi. Il lève son bâton et fait mine de m'en frapper. Aussitôt, ne voulant pas subir l'affront d'une bastonnade, je m'élance vers lui, la gueule ouverte, bien sûr de le mettre hors de combat d'un coup de dent... Ah ! le scélérat ! D'un bond de côté il esquive mon attaque, et, prenant son élan, il saute sur mon dos ; oui, sur mon dos !...

comprenez-vous cela ?... sur mon dos, où il s'établit à califourchon, comme il eût fait sur un cheval.

Furieux, je fais deux tours sur moi-même, espérant désarçonner cet enragé... Bah ! il ne bouge pas plus que s'il était attaché !...

Ah ! le brigand !... Je renverse la tête en arrière, espérant le saisir entre mes dents...

Ah ! le traître !... C'est là où ce démon à figure de papier mâché m'attendait...

Par un mouvement aussi prompt qu'habile, il m'introduit verticalement dans la gueule le bâton qu'il tenait à la main ; puis, pendant que j'essaye de me débarrasser de ce cure-dent incommode, il m'emprisonne les mâchoires avec le nœud coulant qu'il tient de l'autre main et sur lequel il tire de toutes ses forces.

Malédiction !... Il donne un coup de poing sur le bâton, le fait tomber, et je reste la bouche fermée, ficelée, incapable de me défendre.

Je demeurai abasourdi.

Alors mon impitoyable ennemi exécute une volte sur mon dos, demande une autre corde, et malgré mes efforts, me l'attachant autour de la queue, il la fait enrouler autour d'un palmier voisin.

J'étais vaincu !...

Incapable de me servir de ma queue ni de ma gueule, je fus bientôt roulé, ficelé et placé comme un paquet sur le fourgon des bagages.

Que vous dirai-je ? J'étais prisonnier pour le reste de mes jours.

Mon vainqueur quitta l'Égypte, rentra en France et m'offrit en présent au Muséum d'histoire naturelle de Paris. J'y languis quelques mois, miné par la tristesse, le froid et attendant que la mort voulût bien venir à mon aide, lorsque Scipion l'Africain me vit, m'acheta et me plaça dans votre honorable compagnie.

Avouez que pour un crocodile qui a vu le Nil, les sphinx, les Pyramides, qui a été dieu, il est bien triste, à mon âge, de servir de risée aux militaires et aux bonnes d'enfants de cet affreux pays ! Fasse le ciel que la vieillesse vienne bientôt mettre un terme à mes souffrances et à mes regrets.

Oh ! si je pouvais manger une de ces faces de crème qui m'ont vaincu !..

CHAPITRE IV

MONSIEUR MARTIN.

Le silence s'établit : chacun songeait à cette similitude des destinées aboutissant fatalement derrière les mêmes barreaux de cage, et ces pensées n'étaient point gaies !

Maître Long-Nez se tut.

Un frémissement d'indignation contenue courut dans l'auditoire, et la triste victime se recoucha mélancoliquement au bord de son eau chaude, roulant des yeux qu'elle s'efforçait de rendre attendris ; mais on sait ce que sont... les larmes de crocodile !

Ce fut l'intraitable Simius qui, avec sa pétulance et son insouciance ordinaires, rompit le premier le malaise pesant sur ses compagnons. Il allongea sournoisement sa main vers l'ours et, lui appliquant une énorme taloche sur la tête :

— Martin, dit-il, dormez-vous tout à fait ?

— Hum ! grommela le pacifique personnage sans se retourner, qui vous a chargé de tuer les mouches sur mon nez ?

— J'aime à rendre service à mes amis.

— Laissez-moi tranquille ! j'ai encore un pied à lécher pour ce soir.

— Il s'agit bien de cela : nous attendons votre histoire.

— Hum ! je n'en ai point.

— Alors, faites-en une : c'est à votre tour.

— Simius a raison, murmura Boule-de-Neige ; pour une fois, ce n'est pas coutume !

— Paix ! paix ! paix !... caqueta mademoiselle Marianne ; ils sont insupportables, n'est-ce pas, Gros-Pierre ?...

— Ouah ! ouah ! fit le cacatoès en relevant sa huppe d'un air approbateur.

— Hum ! vous me rompez la tête. Eh bien, puisque vous voulez une histoire, dites au crocodile, mon voisin, de vous raconter la sienne.

Tout le monde partit d'un immense éclat de rire.

— C'est fait ! hulula Bel-Œil.

— Vraiment ?... mon vieil ami la Chouette ! foi d'ours, je n'ai rien entendu ; sans doute je pensais à autre chose.

— Comme tous les imbéciles ! murmura Long-Nez, furieux du peu d'attention que Martin lui avait prêté.

— Assez ! L'histoire !

— L'histoire ! l'histoire ! firent en chœur tous les hôtes de la ménagerie.

— Compagnons, dit enfin Martin assis contre les barreaux de sa cage et roulant sa tête à droite et à gauche, il serait ridicule à moi de me faire prier plus longtemps. Mon histoire n'en vaut pas la peine.

— Allez toujours ! trop de modestie gâte le talent ! dit Simius.

— Je commence donc. Je suis bien jeune pour oser parler devant une aussi auguste compagnie, et de là vient mon embarras...

A ce moment, on entendit comme un profond soupir poussé dans l'obscurité d'une cage un peu en arrière des autres ; à la suite de ce grincement lugubre, un corps gris se leva, se frotta contre les barreaux et demeura en vue sans que personne, parmi l'aimable société, semblât prendre garde à lui.

— Ah ! ah ! mademoiselle la Grinche qui s'éveille, dit tout bas Simius.

— La scène se passe dans les gorges pittoresques des montagnes qui séparent le territoire de Santander de celui des Asturies, en Espagne. Il y a de cela une quinzaine d'années, les rares habitants de ces sauvages solitudes étaient tenus en émoi par les allées et venues continuelles d'un ours de grande taille, paraissant dans toute la force de l'âge. A chaque instant on le voyait montant ou descendant les pentes abruptes, suivant les sentiers à pas comptés, ici, là, flairant les rochers, les buissons, sans se presser, comme un être qui a pris possession du pays et se sent chez lui.

— Que cherche donc maître Martin ? se disaient les paysans.

Mais sans se préoccuper d'eux ni des interrogations auxquelles il donnait occasion, notre animal, imitateur assez fidèle du Juif errant, continuait à chercher le trésor précieux qu'il espérait trouver sur ces pentes stériles et poursuivait ses investigations, malgré le froid intense — on était en décembre — et la bise glaciale qui faisait tourbillonner les flocons de neige couvrant la montagne comme un manteau d'argent.

Cet ours, chers compagnons, était ma mère.

Ces courses incessantes à travers les défilés des montagnes n'avaient d'autre but que la recherche d'un abri sûr et commode pour servir de berceau à ses enfants.

Elle fit, dans ce choix, preuve d'une prudence et d'une sollicitude admirables. A force de chercher elle découvrit une grotte large, spacieuse, profonde, aux parois bizarrement contournées et ornées de colonnades de stalactites descendant des hauteurs énormes du plafond. Cette grotte, percée dans le flanc escarpé d'une montagne inaccessible et à mi-chemin de la montée, avait une ouverture étroite, presque masquée par une roche énorme que le temps avait, sans doute, fait rouler du sommet et que le hasard avait arrêtée là tout exprès.

Au-dessus, la montagne à pic, s'élevant polie et verticale comme une immense muraille de granit. Au dessous, un précipice de cinq cents pieds au moins, avec ses roches hérissées et ses sapins centenaires qui semblaient des brins de mousse attachés au flanc du gouffre. A droite, un torrent furieux, blanc d'écume et grossi par la fonte des neiges, roulant comme une avalanche, entraînant dans son cours des quartiers de roche violemment arrachés à la montagne et sautant brusquement dans l'abîme avec un mugissement formidable.

Une corniche, d'un demi-mètre à peine de largeur, donnait seule accès dans notre demeure, contournait la roche d'entrée et allait, en serpentant, aboutir à un petit cirque de rochers s'avancant comme un cap au-dessus du précipice. Enfin, dans le lointain, tout au pied du défilé, s'éparpillait un hameau d'une vingtaine de maisons étalant coquettement leurs tuiles rouges parmi les chênes et les châtaigniers.

La température de ces régions est un peu dure, mais on s'habitue à la neige et nous sommes vêtus de manière à ne pas la craindre. Dès notre plus tendre enfance, nous nous délectons à un froid d'une quinzaine de degrés au-dessous de zéro.

— Brrroû ! !... fit Dur-à-cuire.

— Brrroû ! ! soupirèrent Patte-de-velours et Boule-de-neige.

— Brrr ! !... dirent mademoiselle Marianne et Gros-Pierre en secouant leurs plumes et en claquant du bec.

— Taisez-vous donc ! Martin-Bête, vous nous donnez la chair de poule, fit Simius.

— Vous ne savez pas ce qui est bon, vous, là-haut, avorton ridicule. Laissez-moi continuer et dire ce que fut, pour mes deux frères et pour moi, ma mère... Mais non ; cela est inutile. Que chacun de vous — à l'exception du crocodile peut-être — reporte ses regards en arrière, qu'il songe aux

soins dont fut entourée son enfance, et sa mémoire lui retracera des tableaux qu'aucune parole ne saurait rendre et qui font monter des larmes aux yeux.

— C'est ma foi vrai ! soupira le crocodile en levant ses regards au ciel.

— Chaque jour, continua maître Martin sans se douter du colloque, ajoutait à notre bonne mine une grâce nouvelle. Notre fourrure, à force d'être léchée, devenait aussi fine que la soie, aussi lisse que le velours. Déjà nous savions marcher et courir comme de vrais démons dans l'intérieur de la grotte ; nous nous essayions à grimper le long des colonnes descendant de la voûte. Hélas ! que peuvent les meilleures combinaisons et la prudence la plus consommée contre la fatalité ?

Dans le hameau échelonné au pied de la montagne, vivait à cette époque un pauvre paysan nommé Cristoval, beau garçon de vingt-cinq ans environ, aimant Dieu, craignant le diable et honoré de tous ses voisins. Un jour que, assis sur le seuil un peu délabré de sa maison, il fumait l'éternelle cigarette que l'Espagnol n'abandonne qu'à la mort, il se sentit brusquement frappé sur l'épaule.

— Que tal ! Andrès ? dit-il en détournant la tête ; qu'es-tu devenu ces jours derniers ? ton père m'a dit que tu étais allé dans la montagne...

— Mon père ne t'a pas trompé : j'en viens et t'apporte une bonne nouvelle...

— Voyons ?

— Cristoval, que dirais-tu si je t'indiquais un moyen de gagner quinze ou seize douros ¹, là, tout d'un coup ?

— Virgen santissima ! seize douros !... C'est une fortune, cela ! mon cher Andrès.

— Hé aqui ! dit Andrès en se penchant à l'oreille de Cristoval, j'ai découvert un ours.

— Vaya ?

— Oui... et une maîtresse ourse qui a élu domicile dans une grotte de la pente des Maures !

— Andrès, conduis-moi là-bas. Je tuerai l'ourse et je partagerai avec toi le produit de sa peau. Huit douros, mon ami, mais cela me suffira pour entrer en ménage.

— Marché conclu ! répondit Andrès.

— En route, alors : j'ai ma navaja, ma peau de mouton... Et... que Dios nos garde !

Les deux hommes se dirigèrent à grands pas vers notre montagne.

Arrivés à l'entrée de la corniche qui devait les conduire chez nous, ils firent halte quelques instants pour reprendre haleine.

— Laisse-moi passer le premier, dit Cristoval ; une fois engagés dans ce chemin de chèvres, nous ne pourrons plus nous retourner. Reste donc un peu en arrière, nous ferons moins de bruit... D'ailleurs, je connais un peu ces parages et, de loin, ta voix suffira pour me guider.

— Soit ! répondit Andrès. Fais attention où tu poseras les pieds et souviens-toi que le moindre faux pas, la moindre hésitation te fera faire un saut de cinq cents pieds de haut sur un lit de roches tranchantes comme des haches d'acier.

— N'aie pas peur ! Puisque l'ours y passe, j'y passerai bien !

— Ce n'est pas une raison.

— Caramba ! je ne suis pas de la montagne pour rien !

A ces mots Cristoval s'engagea résolûment dans le passage périlleux...

Les deux hommes marchèrent ainsi pendant plus de trois quarts d'heure, l'œil au guet, se cramponnant souvent des deux mains aux parois verticales de la montagne et ne faisant un pas qu'après s'être soigneusement assurés que le terrain ne se déroberait pas sous leurs pieds. Il n'y avait pas de danger, ma mère avait parfaitement tracé le sentier !...

Lorsqu'ils ne furent plus qu'à une cinquantaine de pas de notre demeure, Cristoval, jugeant la place bonne — la corniche s'élargissait un peu en cet endroit, — s'arrêta et poussa un grand cri.

Ma mère, déjà inquiète depuis quelques instants des vagues bruits qu'elle percevait dans l'espace, bondit de sa couche, nous repoussa, et, pressentant un danger, sortit de la grotte...

Andrès arrivait à pas lents, ma mère se trouva en présence des deux hommes !

Cristoval poussa un nouveau cri de défi et, pour que ma mère n'eût plus de doutes sur ses intentions, il saisit une pierre, la lui lança à la tête et faillit nous atteindre ; car, tous les trois, nous avions mis le nez à la porte, tremblants de peur...

A cette agression menaçante l'ourse répondit par un grognement de fureur et, se dressant sur ses pattes de derrière, elle marcha bravement à la rencontre de son ennemi.

Le montagnard l'attendit de pied ferme, puis, au moment où l'animal allait l'atteindre, il se précipita vers lui, l'étreignit à bras-le-corps, et par un

mouvement rapide comme la pensée, appuya fortement sa tête sous la mâchoire de ma mère, beaucoup plus haute que lui.

Cristoval et l'Ourse.



C'en était fait ! Les deux adversaires étaient aux prises et la lutte ne pouvait finir que par la mort de l'un d'eux...

Ma mère essaya d'abord de dévorer la tête du paysan ; mais, vains efforts, Cristoval, le front toujours appuyé contre le cou de son ennemie, ne pouvait être atteint. Elle voulut alors l'étouffer dans ses bras ou lui briser la colonne vertébrale ; mais elle échoua encore. Ses bras, gênés par la position du paysan, ne pouvaient serrer et ses griffes, glissant le long du dos, ne pouvaient enlever que quelques touffes de poils à la peau de mouton dont son ennemi était revêtu.

Comprenant que ses efforts demeureraient stériles, ma brave mère changea de tactique : n'hésitant pas à sacrifier sa vie pour sauver celle de

ses enfants, elle résolut de se précipiter dans l'abîme, entraînant Cristoval dans sa chute...

Mais le montagnard devina son intention. Solidement campé sur ses jarrets nerveux, il maintenait ma mère d'une main, tandis que de l'autre il cherchait à saisir le couteau pendu à sa ceinture. Il était brave aussi l'homme !...

Hélas ! mes chers amis, c'est vraiment terrible de penser qu'un homme bravait de sang-froid la puissance d'une mère en furie défendant ses enfants, l'attaquait sur une corniche étroite d'où le moindre faux mouvement pouvait le précipiter dans l'abîme, et contemplait d'un œil indifférent la mort, qui, menaçante et implacable, semblait surgir de partout autour de lui !

Cependant la lutte ne pouvait se continuer longtemps ainsi... Cristoval, ayant réussi à saisir sa navaja, frappa ma mère par derrière et, d'un seul coup, lui perça le cœur...

La pauvre ourse blessée, poussant un hurlement de douleur et de désespoir, fit un suprême effort pour se dégager ; mais Cristoval, avec une vigueur surhumaine, la maîtrisa et, lui faisant faire un demi-tour, l'appuya contre la paroi verticale de la montagne afin qu'elle expirât debout et ne l'entraînât pas dans l'abîme en tombant.

Deux minutes après, tout était fini...

Ma mère était morte, et le paysan, penché sur elle, la dépouillait de sa peau, seul objet de sa convoitise. La besogne terminée, il pénétra dans la grotte et, nous ayant trouvés blottis derrière une colonne, il se mit en devoir de nous massacrer. Déjà mes deux frères avaient rejoint notre mère morte sur le sentier ; j'allais subir le même sort lorsque, aux grognements plaintifs que je poussais, Andrès entra, lui aussi, dans la caverne.

— Que fais-tu, Cristoval, s'écria-t-il, à quoi bon ces meurtres inutiles ? cela ne rapporte rien.

— Rien ?... regarde-moi un peu ces jeunes oursins ! ça fera de superbes bonnets de grenadier. Ah ! les scélérats ! ils sont trop heureux d'augmenter la dot d'Azuzena.

— Cristoval, donne-moi ce petit-là, au lieu de le tuer. Nous serons quittes des huit douros qui me reviennent sur la mère... Veux-tu ?

— J'accepte ! s'écria Cristoval radieux. Que diable vas-tu faire d'un oursin ?

— Ma foi ! je n'en sais rien. Je me sens pris de pitié pour cet innocent dont tu viens de tuer la mère...

El disant ces mots, Andrès me saisit par la peau du cou, me roula dans sa veste et, me jetant sous son bras sans autre cérémonie, suivit Cristoval qui, chargé des dépouilles de ses victimes, regagnait joyeusement le village. Hélas ! chers compagnons, c'est ainsi que le bonheur des uns fait le malheur des autres !

J'étais si jeune alors, que je ne comprenais pas l'horreur de ce qui venait de se passer devant mes yeux. Le souvenir même de cette scène a complètement disparu de ma mémoire, et si j'ai pu vous en donner les détails, c'est que je les ai maintes fois entendu raconter par Andrès, mon sauveur.

— Bonjour ! Carmen, dit celui-ci lorsqu'il eut atteint le village.

— Enfin te voilà ! s'écria sa femme en se jetant à son cou, tu es resté bien longtemps dans la montagne, il me semble... Je craignais qu'il ne te fût arrivé malheur !

— Grâce à Dieu et à mon patron, il ne m'est rien arrivé de fâcheux.

— Qu'apportes-tu sous ton bras ?

— Vois, dit Andrès en déroulant sa veste.

— Sainte Vierge ! un petit ours !... Que veux-tu en faire ?

Écoute, femme, m'est avis que Dieu n'est pas content quand il nous voit faire du mal, même aux animaux. Il y a deux heures, ce petit ourson-là vivait heureux et tranquille dans la grotte des Maures, entre sa mère et ses deux frères. Cristoval a tué la mère en brave, c'est bien : puis il a tué deux petits pour en vendre la fourrure... Mais pendant qu'il accomplissait cette triste besogne, je pensais à notre petit Thomas, qui n'a que trois ans, et je me disais comme ça : Si pourtant un de ces accidents qu'on ne saurait prévoir nous ôtait la vie, à ma femme et à moi, que deviendrait notre enfant ? Alors j'ai été pris de pitié pour ce pauvre ourson abandonné qui allait mourir : Je me suis promis de l'élever et de le soigner pour réparer le mal que je lui avais causé... car c'est moi qui ai guidé Cristoval vers la grotte des Maures.

— Dame ! mon homme, tu as peut-être raison ! Dieu fait bien ce qu'il fait, et si cette idée-là t'est venue, c'est par son ordre.

— D'ailleurs, ce n'est pas le premier de la vallée ; et tu sais bien que les ours, surtout quand on les prend jeunes et qu'on ne les habitue pas à manger de la chair, ne sont pas méchants... Je compte le dresser comme un chien, et

l'habituer à garder la maison. Si, pourtant, il manifestait de mauvaises dispositions.

— Sois tranquille, j'y mettrais bon ordre.

— Tu n'en auras donc pas peur ?

— Peur d'un ours ? moi ? tu rêves !... J'étais encore petite fille lorsqu'un jour j'en ai poursuivi un à coups de bâton, parce qu'il était entré chez nous et s'était emparé d'un petit cochon de lait couché sous la table. L'ours a bien été obligé de me rendre mon cochon !...

— Bien ! alors, chose convenue, je l'adopte.

C'est ainsi que ces braves gens m'adoptèrent dans toute la force du terme. Nourri d'abord de lait, puis de châtaignes, de carottes, de fruits, de glands doux, j'étais traité sur le pied de la plus fraternelle égalité avec le petit Thomas. Ce dernier, d'abord un peu effrayé à ma vue, se familiarisa bientôt tellement, que nous passions nos journées à jouer, à nous poursuivre et nous rouler sur l'herbe devant la porte, sans que jamais un nuage soit venu assombrir notre amitié. Aussi je faisais bien attention à mes mouvements et ne touchais mon petit camarade que comme on prend un œuf.

Andrès et sa femme, satisfaits de ma gentillesse et de mon bon caractère, s'applaudissaient chaque jour de m'avoir arraché à la mort. Pour ajouter à mon esprit naturel, tous les soirs maître Andrès me donnait une leçon. J'appris ainsi à marcher sur les jambes de derrière, à faire la révérence, à m'asseoir à table et à danser en mesure au son de la musette.

Bien traité, je devins beau et fort comme père et mère ; mais, comprenant que je devais être un animal utile, je m'ingéniai à rendre à mes bienfaiteurs tous les services qui étaient en mon pouvoir. Ainsi, j'accompagnais Andrès dans ses excursions sur la montagne, passant devant lui pour m'assurer de la stabilité du chemin et lui prêtant l'appui de mon dos dans les passages périlleux : le soir, je faisais sentinelle à la porte de la maison, et on n'avait peur ni des loups ni des voleurs ! Quand ma maîtresse allait au lavoir, je portais ses paquets de linge sur ma tête pour lui épargner la fatigue : à l'automne, c'est moi qui faisais la cueillette des fruits, montant sur les pommiers, les châtaigniers, les noyers et en secouant les branches dans le tablier de Carmen. Lorsque je passais dans le village, tous les enfants me suivaient, me tirant les oreilles et grimpant sur mon dos ; c'était charmant !...

Puis, le dimanche, après la sortie de l'église, je me rendais avec Andrès au jeu de boule, et là, gravement assis sur mon séant, j'approuvais les coups et faisais même quelquefois ma partie avec une adresse que bien des joueurs enviaient. Et pendant ce temps, je trouvais encore moyen de ne pas perdre un instant de vue mon petit Thomas et de veiller à ce qu'il ne lui arrivât aucun accident. Enfin, ma bonne conduite et ma douceur me concilièrent l'amitié de tout le village, même des chiens, qui s'étaient d'abord montrés hostiles ; mais j'en corrigeai deux ou trois et ils n'y revinrent plus.

Il paraît même que ma conduite était si convenable, qu'un Anglais, après en avoir été témoin, ne craignit pas d'envoyer à la Société protectrice des animaux de Londres un long mémoire dans lequel il affirmait qu'au fond des Asturies, en Espagne, un petit village du nom de Ciarès avait conservé intactes les mœurs de l'âge d'or, et qu'on y voyait les hommes et les bêtes féroces vivre dans la plus parfaite intimité ! Une vraie histoire de savant, quoi !...

Sept ans s'écoulèrent ainsi.

Le petit Thomas grandissait aussi, lui ; il venait d'atteindre sa dixième année, lorsqu'un soir, après dîner, Andrès dit à sa femme :

— Carmen, je me suis entendu avec le maître d'école de Somio, à une lieue d'ici. Dès demain, Thomas suivra le cours, car je ne veux pas que ce mioche soit un âne comme son père. Dans le temps où nous vivons, tout individu qui ne sait pas au moins lire et écrire ne mérite pas le nom d'homme.

— Comme tu voudras ! dit Carmen en baissant la tête et pouvant à peine retenir ses larmes à l'idée de se séparer de son fils.

— Ne te chagrine pas, fit Andrès, l'enfant ne nous quittera que quelques heures par jour. Il partira le matin à sept heures, et il sera de retour à cinq heures le soir. Il a bon pied, et deux lieues par jour ne lui font pas peur.

Cette nouvelle me jeta dans une tristesse profonde : les âmes sensibles me comprendront !... L'idée de me séparer de mon frère d'adoption m'empêcha de fermer l'œil de la nuit. Aussi le lendemain, lorsque l'heure du départ sonna, je saisis Thomas dans mes bras comme pour le protéger.

— Vois donc notre ours, dit Andrès à sa femme ; ne jurerait-on pas qu'il a conscience que le petit va le quitter ?... Allons, Martin, à bas les pattes ! Si j'éloigne Thomas de la maison, c'est pour son bonheur à venir.

Je poussai un grognement lugubre, mais sans lâcher mon ami.

Andrès, ému, nous contempla pendant quelques instants ; puis, se frappant le front :

— Oui ! c'est cela !... s'écria-t-il, tout peut s'arranger. Martin, viens avec nous !

Le voyage fut triste et silencieux. Chacun de nous était trop absorbé dans ses réflexions pour s'enquérir de celle des autres. Enfin, après une heure de marche, nous atteignîmes le village de Somio et nous nous dirigeâmes vers la demeure du maître d'école.

— Martin, me dit mon maître, reste là à la porte et n'en bouge pas sans mon ordre.

J'obéis, et Andrès, suivi de son fils, entra chez l'instituteur.

— Monsieur, dit-il après les salutations d'usage, voici l'enfant dont je vous ai parlé.

— Monsieur, c'est parfait !

— Ce n'est pas un phénix... il ne sait rien !...

— C'est parfait !

— Il a pour lui d'être docile et intelligent... Ainsi...

— C'est parfait !... répondait magistralement du nez le maître d'école, en aspirant une énorme prise de tabac, je m'en charge ! Avant deux ans, il saura lire dans le livre de messe de sa mère... C'est parfait !

— Hum ! ce sera peut-être difficile, vu que sa mère... hum !... ne sachant pas lire... hum ! hum !... faisait le bon Andrès, n'a pas de livre de messe... Enfin, n'importe...

— C'est parfait !

— Quant aux conditions, nous sommes convenus, je crois, de quatre réaux ² par mois.

— C'est parfait ! Plus un demi-sac de pommes de terre et deux mesures de maïs à la fin de l'année.

— A merveille !... Seulement, monsieur l'instituteur, dit Andrès en se grattant la tête, j'ai réfléchi depuis hier, et...

— C'est parfait !

— Eh bien ! au lieu d'un écolier, je vous en amène deux.

— C'est parfait !

— Seulement, pour le second je ne serai pas trop difficile, et je n'exigerai même pas que vous lui appreniez à lire.

— Ah !... Alors, pourquoi l'amener ici ?

— Voilà, monsieur l’instituteur. C’est que, élevé avec mon petit Thomas, il serait trop malheureux d’en être séparé.

— C’est parfait ! Comment l’appellez-vous ce futur docteur que vous mettez chez moi pour qu’il n’apprenne même pas à lire ?

— Martin.

— C’est parfait ! ma foi, c’est parfait !... Mon brave ! je consens à me charger de Martin, moyennant un réal de supplément par mois... Si cela vous convient, vous pouvez me l’envoyer dès demain.

— Non ! pour rien !...

— Impossible ! Mes principes... les autres élèves... mon temps...

— C’est comme cela, monsieur le maître !

— Au moins... doublez les pommes de terre !

— Quant à cela... je ne dis pas non.

— C’est parfait !... Qu’il vienne alors !

— Il est ici !

— Vraiment ? C’est parfait !... Où cela ?...

— A la porte.

— Faites-le entrer.

— Martin ?... cria son maître.

Moi, qui avais écouté toute la conversation et qui désirais que l’instituteur voulût bien me permettre d’accompagner mon Thomas, je me dressai sur mes jambes de derrière et entrai dans le modeste salon... Andrès vint à moi, me prit par la patte et faisant une révérence :



— Voici ! dit-il avec son plus gracieux sourire.

— C'est parf...

Malgré la goutte dont il souffrait quelquefois, le digne magister fit un bond formidable sur sa chaise, d'un coup de poing envoya ses lunettes au plafond, me regarda la bouche béante ; puis, s'aplatissant sur le sol, disparut comme un serpent sous son lit.

Delà, se croyant à l'abri de tout danger :

— C'est pa...a...rfaît !... Otez votre ours ! monsieur, s'écria-t-il ; c'est un guet-apens, c'est une détestable plaisanterie !... Chassez cet animal sanguinaire, ou je vous fais arrêter comme assassin.

L'accent du maître d'école exprimait si bien la terreur, et sa voix caverneuse, résonnant sous le lit comme au fond d'un puits, produisait un effet si comique, qu'Andrès partit d'abord d'un grand éclat de rire ; puis il eut beaucoup de peine à persuader au tremblant instituteur que je n'étais pas

un ours comme les autres ; que, loin de me montrer sauvage, j'avais au contraire le plus doux caractère. Malgré tout ce qu'on put dire, le brave homme ne voulut jamais hasarder que la moitié de son nez au dehors du lit et refusa catégoriquement de se charger de mon éducation.

— Tu vois ! mon pauvre Martin, me dit tristement Andrès, j'ai fait ce que j'ai pu !

Je baissai la tête, embrassai de tout cœur mon petit ami et repris tristement le chemin de la maison. A mesure que je sortais, le nez du magister reparaissait, puis la tête, puis le corps, puis les jambes.

Au moment où je franchissais le seuil j'entendis :

— C'est parfait !

Et la porte se referme brusquement... J'étais seul.

Quoi qu'il en soit, chaque matin j'amenaï mon frère à l'école, et j'allais le chercher le soir ; quand l'enfant se montrait fatigué par la longueur de la route, je le faisais monter sur mon dos. Le reste de la journée, je le passais à la maison, vaquant à mes occupations ordinaires, mais toujours triste du départ de mon cher Thomas.

Peu à peu cependant je me fis d'autres amis, et, de temps en temps, j'allais rendre visite au curé du hameau, chez lequel je trouvais bon accueil. Sa vieille gouvernante avait toujours dans quelque coin du miel de première qualité dont elle me donnait des tartines, et je l'aimais beaucoup...

— Le miel, ou la bonne femme ! glapit Simius.

— Tous les deux, mauvaise langue !

Or, mon vieux curé demeurait dans un vieux château presque en ruine, transformé en presbytère. Un jour, n'y trouvant personne, je m'avisai de faire le tour de la maison et d'entrer dans le jardin, que je n'avais pas encore vu. Tout alla bien d'abord ; mais dans la cour, pleine de décombres, tandis que je marchais debout pour voir de plus loin, je me heurtai si violemment contre un pavé, que je perdis l'équilibre et m'engouffrai dans un énorme soupirail s'ouvrant béant dans le mur, presque au niveau du sol... Étourdi par la commotion de ma chute, j'ouvre les yeux, cherchant à me reconnaître, et je ne vois que ténèbres autour de moi. J'étais tombé dans la cave...

Tout penaud de mon aventure, je cherche la porte à tâtons et essaye de l'ouvrir : peines perdues ! la porte était fermée à clef ! j'étais bel et bien prisonnier ! Quant à sortir par le chemin que j'avais suivi pour entrer, il n'y fallait pas songer, le soupirail était trop haut.

Je m'assis derrière un tonneau, réfléchissant que la fin de la classe allait sonner, et que pour la première fois mon frère Thomas ne me trouverait pas à mon poste. Cette perspective était fort triste.

Tout à coup j'entends un certain bruit, comme une clef qu'on eût discrètement introduite dans la serrure. Puis la porte s'ouvre et je vois entrer, qui ? le sacristain de la paroisse, un bougeoir dans une main et un verre dans l'autre...

Sa présence, et surtout son air embarrassé, me frappèrent ; je voulus connaître ses intentions ; je retins mon souffle et attendis.

Le sacristain, après avoir refermé la porte avec soin, vint droit au tonneau derrière lequel j'étais, s'accroupit sur ses talons et, à l'aide d'une vrille, perça un petit trou dans lequel il introduisit le tube d'une plume d'oie ; puis, plaçant son verre contre le tube, il laissa couler le liquide.

Le verre rempli, il le pose à terre et se met en devoir de boucher, avec un morceau de cire, le trou qu'il avait foré.

Je saisis le verre sans bruit, l'avale d'un trait, et le repose à sa place...

— Tiens !... dit le sacristain quand il voulut boire à son tour, il est vide !... Je croyais pourtant l'avoir rempli ; recommençons !

Il recommença, je recommençai... et le verre se trouva vide de nouveau...

— Voyons ! voyons ! s'écria l'ivrogne au comble de l'étonnement, je n'ai pourtant rien bu !... Ai-je la berlue ? ou bien ce vin est-il ensorcelé ?

En disant ces mots, il roulait des yeux inquiets autour de lui.

Il recommença une troisième fois, mais sans lâcher son verre, et il avait déjà commencé à en déguster le contenu lorsque, sortant de ma cachette, et m'avançant derrière lui, je lui posai la patte sur l'épaule.

Martin et le sacristain



Le pauvre diable, surpris en flagrant délit, eut un soubresaut terrible ; et, sans lâcher le verre, tourna la tête.

Jugez de sa stupéfaction, lorsqu'au lieu de la figure de son curé il aperçut le museau menaçant d'un ours le regardant d'un œil sévère, comme pour lui reprocher sa mauvaise action.

Éperdu, l'œil fixe, la bouche ouverte, le malheureux sacristain tomba à genoux, et, ne sachant que dire :

— Heu ! heu !... A votre santé !... balbutia-t-il en élevant le verre à la hauteur de ses yeux.

Le vin étant du xérès du meilleur cru, je saisis le verre et l'avalai comme les deux précédents...

Après avoir passé à plusieurs reprises ma langue sur mon museau pour ne rien perdre du précieux liquide, je fis comprendre par un signe impérieux au sacristain éperdu qu'il eût à ouvrir la porte.

Il obéit en tremblant ; mais à peine me vit-il dehors, que l'émotion et la frayeur lui firent perdre le sentiment.

Je le laissai ; Thomas m'attendait, et je partis au galop.

Quand le bonhomme eut repris ses sens et put réfléchir à cette aventure, tout lui sembla prouver que ce n'était point à un ours qu'il avait eu affaire, mais bien au diable en personne. Alors éperdu, de terreur, il courut chez le curé, tomba à genoux, lui fit l'aveu de sa faute et implora son pardon...

Le curé, brave et digne homme, passa l'éponge sur le passé, non toutefois sans faire un long sermon sur la tempérance et le respect du bien d'autrui.

L'aventure se termina ainsi à la satisfaction générale ; mais, à partir de ce jour, toutes les fois que le sacristain m'apercevait, il fuyait comme s'il eût eu le diable à ses trousses.

Cinq années s'écoulèrent encore.

Thomas était devenu un beau garçon de quinze ans, grand, bien taillé, avec des poignets et des jarrets d'acier.

Il avait quitté l'école, l'instituteur lui ayant enseigné depuis longtemps tout ce qu'il savait lui-même, lorsque son père prit la résolution de l'envoyer en Amérique, à la Havane, pour y utiliser l'instruction qu'il avait reçue.

Carmen s'était d'abord opposée de toutes ses forces à ce projet ; mais Andrès avait levé toutes ses scrupules en lui montrant que Thomas restant au pays ne pourrait jamais que végéter, tandis qu'à la Havane, avec du travail et de la bonne conduite, il parviendrait à amasser une petite fortune et pourrait un jour revenir au pays, et, qui sait ? acheter peut-être le château de Somio.

Carmen finit par céder ; mais, ne voulant pas se séparer de son fils, elle prit la ferme résolution de partir avec lui.

Je ne vous décrirai pas les adieux déchirants de la séparation.

Hélas ! Andrès eût répandu des larmes encore plus abondantes, s'il eût pu deviner qu'il ne reverrait ni sa femme ni son fils !

En effet, quelques mois après leur départ, mon pauvre maître, au retour d'une excursion sur la montagne, où il était resté plusieurs heures enseveli dans la neige jusqu'à la ceinture, et où — sans modestie — je l'avais sauvé, fut pris d'une fièvre terrible et bientôt se sentit à toute extrémité.

Son frère, qui demeurait à une vingtaine de lieues de là, accourut en toute hâte, mais ne put que recueillir son dernier soupir.

Pauvre Andrès ! Au moment de la mort, il ne m'avait pas oublié et me légua, par testament, à son frère avec charge de me conserver en mémoire de lui.

Le frère obéit aux dernières volontés du mourant, et m'emmena dans la bourgade qu'il habitait ; mais mon arrivée fut saluée par un toile général, et les autorités du pays vinrent signifier à mon nouveau maître qu'il eût à se débarrasser de moi dans les quarante-huit heures.

Le frère d'Andrès, forcé de se soumettre aux lois, s'aboucha avec un Hercule de la Réole quelconque auquel il me vendit. Je parcourus ainsi l'Espagne, allant de ville en ville, passant de main en main, maltraité et mal nourri, souvent par des maîtres barbares, lorsque ma bonne étoile me fit faire la rencontre de Scipion l'Africain.

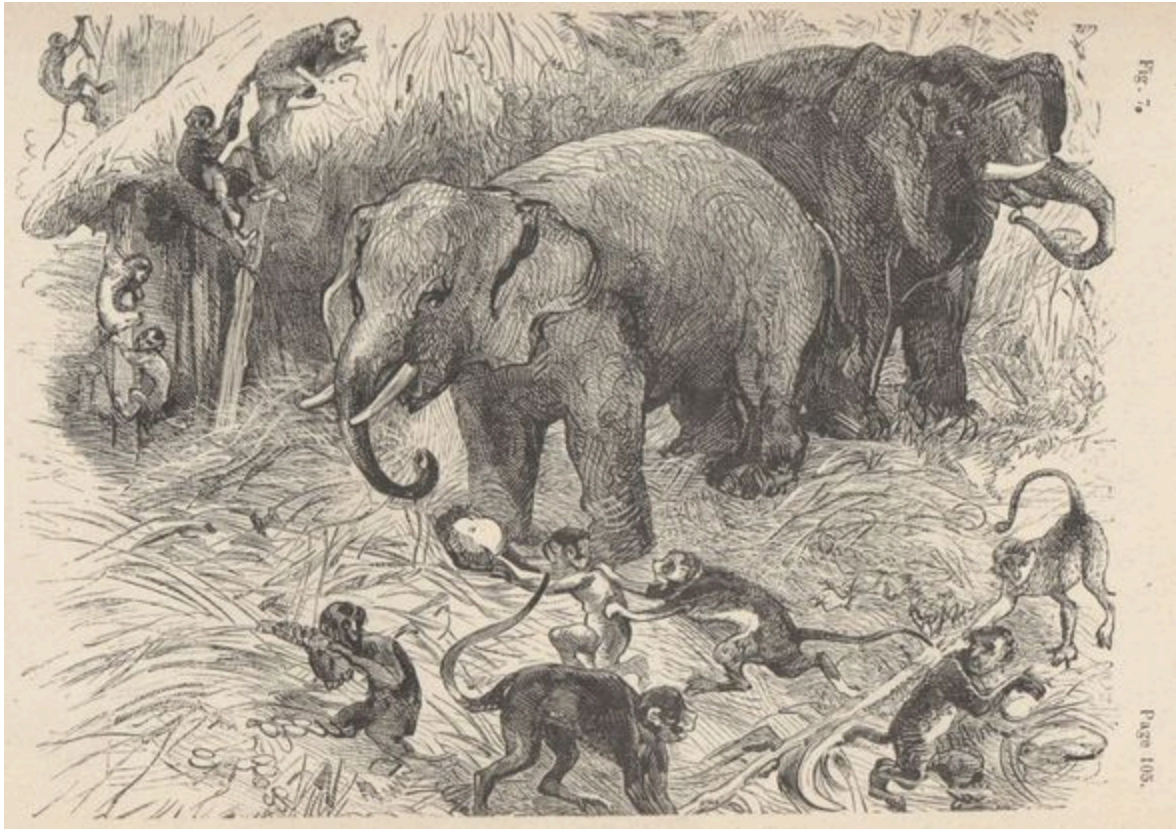
Le véritable Hercule de la Réole fut tellement charmé de mes talents et de ma douceur, qu'il m'acheta sans marchander...

Et je n'aurais qu'à me louer de sa conduite, s'il me laissait la liberté à laquelle j'ai toute ma vie été habitué et dont je n'ai jamais abusé.

— Compte là-dessus ! glapit l'intraitable Simius en grimaçant.

— Qui sait ? riposta tranquillement maître Martin ; l'avenir est à Dieu !

ROSSIGNOLET ET COMMANDANT.



CHAPITRE V

ROSSIGNOLET-MIGNON ET COMMANDANT.

— Houm ! Hoû... oû... m !!

Et un long ronflement se fit entendre dans le fond d'une grande cabine dans laquelle deux éléphants des Indes, répondant l'un au nom de Rossignolet-Mignon, et l'autre à celui de Commandant, étaient couchés. — Paix ! mes amis, dit Simius, écoutez, je vous prie, la sagesse de Monsieur Rossignolet-Mignon : il a quelquefois de bonnes idées. Que voulez-vous ?

— Houm ! moi pas grand'chose. Je me suis réveillé parce que j'ai entendu notre cher Patte-de-Velours prêcher la concorde et la patience. Et, quoique ce ne soit pas toujours la note du brave compagnon, je m'associe de grand cœur à ses idées. Son projet de nous faire remplir le temps par nos

histoires est bon et honnête. Une fois n'est pas coutume ! Il n'a pas faim et oublie qu'il est carnassier ; profitons-en, il ne reviendra que trop tôt à sa nature première.

Comme dit mon cher Martin l'ours, voilà un tigre, un vrai tigre de mon pays, qui prêche la fraternité entre camarades ! C'est si beau qu'il faut voir la fin.

— Bravo ! Rossignolet. Qui vous empêche de nous donner l'exemple ?

— Allons ! camarades, écoutons.

— C'est vrai, ma petite amie Fleur-de-Mai ! Ton papa Rossignolet va te conter son histoire ; le veux-tu ?

— Oh ! oui, mon brave petit éléphant, je le veux bien, car je t'aime bien, va !

— Ah ! ah ! eh bien viens t'asseoir sur mon cou ; tu entendras mieux !

— Soit, répondit la charmante petite fille, en riant.

Et Rossignolet, passant sa grosse trompe par dessus la grille entourait la fillette, l'enleva comme une plume et l'assit entre ses deux oreilles.

— Écoutez tous, maintenant je vais parler.

— Oui, oui ! !

— Mes chers amis, je suis né dans les immenses forêts du Travancore, pays de l'Inde, situé sur la côte ouest de l'Indoustan, en face du territoire de Mahé, une pauvre petite colonie française. Quand je dis les immenses forêts de mon pays, c'est presque une manière de parler, car il y a dans la forêt proprement dite des terrains et des espaces de toute nature ; à côté de terrains peuplés d'arbres immenses on trouve, outre le territoire des villes, des fermes spacieuses, leurs champs et leurs cultures. C'est vous dire que nous autres éléphants y vivons en liberté dans l'abondance et en beaucoup plus grand nombre que vous ne le supposeriez volontiers. C'est pourquoi je ne vous étonnerai pas en vous apprenant que le gouvernement anglais nous fait faire une chasse continuelle, profitant en cela de notre nombre. On trouve dans ce pays de nombreuses tribus d'hommes qui n'ont d'autre métier que de chasser des éléphants toute leur vie.

— Tu n'es pas gros, c'est vrai, mon ami l'Éléphant, dit Simius, mais encore, comment vient-on à bout de vous facilement ?

— Ah ! en tirant parti, contre nous de notre force et de notre masse ; tu le verras tout à l'heure, mon brave Simius !

— Au surplus, tu as raison de dire que je ne suis ni grand ni gros, mais remarque que je ne suis pas vieux.

— J'écoute !...

En notre qualité d'animaux intelligents, nous ne faisons autant que possible rien d'inutile ; et, alors que nous avons reconnu un chemin convenable pour aller à un endroit quelconque, nous n'en prenons pas d'autre, c'est du temps économisé et de la peine. Les chasseurs ont bientôt reconnu ce fait et distingué soigneusement les sentiers que nous suivons. Ils creusent donc au milieu du sentier une fosse en terre : cette fosse est masquée par un léger plancher de branches recouvertes d'herbes, de feuilles et de gazon. La terre est soigneusement dissimulée et portée au loin, semée même dans la forêt. Les matières qui composent le plancher ne sont pas touchées par l'homme afin que notre odorat ne nous avertisse d'aucune embûche.

— Oh ! je connais cela, fit Dur-à-Cuire, les Arabes font joliment bien cela !

— Qu'il vous suffise alors de savoir, qu'un matin je courais en jouant, à quelques pas en avant de ma mère, quand je sentis le sol s'écrouler sous moi, et me trouvai enfermé au fond du trou. Nous formions une troupe d'une quinzaine d'individus. Tous, et ma mère surtout se dévouèrent pour venir à mon secours et m'aider à sortir du piège. La jeunesse est présomptueuse et j'entraî dans une colère horrible.....

Ici Rossignolet s'arrêta. Fleur-de-Mai lui donna un grand coup de pied dans l'oreille pour réveiller son attention. Le brave éléphant secoua la tête comme pour chasser une mouche importune, et, au bout d'un instant il entendit Commandant qui lui disait :

— Enfant, finis donc ton récit, pour tous nos compagnons.

— Volontiers ! Touton.

— Il est utile que tous ces nigauds sachent, au vrai, ce que peut un de nous.

— Soit Touton, je ne peux pas prendre un meilleur exemple que vous, et il est probable que vous vous rappelez alors que vous étiez éléphant du gouvernement, dans le canton d'Achincola, vous étiez choisi comme dresseur de nos pareils, sauvages, fonctions qui exigent, chez celui qui en est chargé, la réunion d'une force irrésistible avec une intelligence des plus remarquables.

— Va toujours, petit.

— Hélas ! il ne vous reste que votre taille magnifique, de près de quatre mètres, et votre force prodigieuse. Ce n'était pas une petite besogne, en

effet, que de traîner allégrement, dans les forêts immenses, les poutres de charpente que l'on y exploitait, puis de descendre dans la rivière et de hâler les bateaux sur la rive : ces bateaux étaient lourds et la berge élevée et glissante. L'opération n'était pas toujours facile, et je vous ai vu un jour où la besogne vous paraissait terminée, et où vous déposiez le bateau en sûreté sur le bord, celui-ci échappant à votre étreinte et descendant dans la rivière plus vite que vous. En un instant il était emporté au loin par la rapidité du courant et j'entendais votre mahoue se désoler.

— Malheureux, tu vas me ruiner, tu vas perdre mon bateau.

Et toi, qui le comprenais à merveille, tu plongeas dans la rivière, et traînant ce lourd fardeau comme un flocon d'écume, tu l'arrêtas galamment contre la poitrine, puis, le retournant vivement, je te vis emportant ce bateau sur tes défenses, le soutenant avec la trompe, et par un effort énorme tu parvins à le mettre à terre en sûreté.

— Bravo, mon fils : qu'Allah t'aide et te soutienne, viens que je t'embrasse. Alors des officiers qui étaient là applaudirent comme ton mahoue, le Cingalais, je crois ?

— Non ! le Malayalais !.....

— C'est vrai !....

— Bravo ! le joyeux farceur, c'est un brave ! traitons-le en conséquence, et les officiers t'apportèrent une belle bouteille d'arrack. Tu tressaillais de plaisir, car, Touton, tu ne détestes point cette friandise ; malheureusement ton mahoue l'interceptant au passage et lui donnant une forte accolade, en vida la moitié ; heureusement, il te donna le reste.

— Oh ! un brave homme, mais qui aimait trop l'arrack.

— Oui, Touton, et toi qui ne le déteste pas.....

— Il était ivre un quart d'heure après, et bientôt roulant sur mon cou, comme un ballot mal attaché, il se laissait tomber le long du chemin.

— Oui, messieurs, et ce brave oncle, qui n'avait eu que la moitié de sa ration, ramassait avec sa trompe son maître étendu par terre, il le portait en sûreté jusqu'à sa hutte, et là, trompétant avec talent, il attendait, avec une patience angélique, que la femme du Malayalais ou quelques voisins vinssent le débarrasser de son fardeau, afin qu'il prenne à la maison sa vraie place de gardien.

— Assez, enfant, tout cela est bien naturel.

— C'est bon, mon oncle, laissez-moi dire vos défauts. Vous aimez beaucoup le dessert, avouez-le, vous savez bien que la noix de coco est pour

vous une friandise, et que de temps à autre il vous arrivait d'abattre le cocotier, pour en prendre la récolte ; heureusement, vous la partagiez avec votre mahoue ; j'ai toujours regretté pour vous que Conyur, votre résidence, fût trop loin dans les terres pour que les cocotiers pussent y prospérer à votre discrétion.....

C'est le soir même de ce jour que je tombais dans la trappe maudite. T'en souviens-tu ?

— Oui, grommela Commandant.

— Un énorme concours de naturels fut immédiatement rassemblé autour de nous, préparait des chaînes et des cordes de la plus forte dimension. On attachait la chaîne à ta trompe, car tu étais chargé de notre capture et on la roula autour de toi. Pendant ce temps j'avoue que je faisais un bruit de trompette imposant, à assourdir les spectateurs : jamais je ne fus plus en colère ; je sentais bien qu'il y allait de la vie, je frappais la terre du pied, de la trompe comme un forcené. Les naturels, très habitués à ces opérations, versaient dans mon trou une quantité de pierres mêlées de débris de toutes espèces qui tombaient sous mes pieds. Je montais ainsi de plus en plus haut jusqu'à ce que mon trou fût comblé au niveau du sol. Un nœud coulant, fait de l'écorce d'un arbre très flexible, et d'une grande solidité, portant une boule à chaque bout, fut passé autour de mon cou, et un pareil en même temps passé autour de ma jambe de derrière..... Ah ! les scélérats ! il faut qu'ils soient bien adroits pour faire cela ! ils sont obligés d'avouer cependant que notre trompe les gêne beaucoup, car elle s'agile au loin dans toutes les directions, et nous défend aussi bien qu'un bras d'homme peut le garantir du danger. Ce fut un Schikari que l'on chargea de cette opération ; il s'avança, un énorme couteau de chasse à la ceinture ; il allait lancer son lasso en l'air et le faire tomber sur ma tête, avec une incroyable justesse, je le reconnais, lorsque le sol perfide du bord sur lequel il était obligé de s'avancer s'écroula, et l'homme fut précipité à mes pieds dans la fosse.

Ce fut un moment d'anxiété terrible, et chaque visage, autour de moi, devint pâle à la pensée du sort réservé au pauvre diable qui semblait absolument incapable de m'échapper, car le trou était à peine assez grand pour me contenir dans mes mouvements.

Au moment où il touchait la terre, le Schikari se mit instantanément sur ses pieds, je fis un demi-pas, pour le mettre en morceaux, la trompe haute..... lui, fixant ses yeux paisiblement sur les miens, se recula, s'adossant à l'extrémité du trou, il se tint raide contre la paroi et tira son

couteau de sa ceinture..... Je ne sais vraiment pas pourquoi ce regard humain me gênait. Devant ses yeux fixes, je restai en repos, et cessai de trompeter avec fureur.

Ni lui, ni moi, nous n'étions à notre aise évidemment. Mais il ne sourcillait pas. Il était sûr que je le mettrais facilement en pièces ; mais son courage ne faiblit pas, son œil demeura fixe, et son visage pâle comme la mort portait une résolution implacable..... Ses camarades lui portèrent rapidement quelques secours. De mon côté, je réfléchissais que j'étais bien mal placé, pour entourer à coup sûr, de ma trompe, cet homme collé au mur.....

J'entendis proposer de me tuer avant tout, c'était radical, mais les Schikaris assurèrent que ce moyen serait fatal à leur camarade, car en tombant je l'écraserais infailliblement. Le moment était solennel. Qui, de lui ou de moi, allait mourir ?.... La seule chose à faire, dirent-ils, était de descendre une corde dans la fosse ; ce qu'ils se hâtèrent de faire. Alors, le Schikari, avec une dextérité étonnante, dégagea une main et un pied, puis, sans cesser un instant de fixer ses yeux sur les miens, il passa la corde autour de sa taille, et donna le signal à ses amis de l'enlever.....

Tous se pendirent sur la corde pour le retirer le plus vite possible. Quand l'homme fut à ma hauteur, je poussai un rugissement sourd, et lançai ma trompe autour du corps du pauvre homme, qui, en un clin d'œil, ne fut plus qu'un cadavre écrasé.....

Le mouvement avait été si instantané que le Schikari n'eut pas le temps de me porter à la trompe un coup de couteau que je craignais. Je respirai un instant, mais l'attaque recommença..... Je vis bien qu'il fallait succomber ! Un autre homme s'avança et, se tenant plus loin, lança son lasso, mais j'échappai encore par un mouvement furieux de ma trompe. Les forestiers se concertèrent devant cette résistance désespérée : l'un d'eux s'approcha, portant à la main une canne de bambou pleine d'eau et put la verser de loin sur ma tête, de manière que cette eau coula doucement à terre.....

Je mourais de soif.... mais je résistai quelques minutes à la tentation ; enfin, n'y tenant plus, je baissai ma trompe pour recueillir quelques gouttes d'eau. A ce moment, je m'y attendais, le lasso fut lancé et, cette fois, avec succès. Une chaîne me fut passée à la jambe de derrière, et l'on fit tomber dans la fosse une quantité de décombres, qui m'amènèrent au niveau du sol.

Je sortis étourdi et étonné : c'est alors, mon cher Touton, que ton rôle commença ; t'arrêtant majestueusement devant moi et saisissant la chaîne

qui terminait le nœud coulant, tu me traînas vers la maison. C'est alors que ton frère se plaça de l'autre côté de moi ; et que, serré entre vous deux, je dominaï ma frayeur et mon étonnement et ne fis aucune résistance.....

J'entrai ainsi de fort mauvaise humeur à la maison de dressage du village de Congur. Je ne vous décrirai pas ce lieu de supplice. C'était une immense cage bâtie d'énormes pièces de charpente. J'étais assourdi par le fracas des tams tams de villageois, qui m'accompagnaient, en me prodiguant les marques de la plus grande considération, car ils nous reconnaissent comme les rois de la forêt.

Une fois dans la prison et la porte soigneusement fermée, on me laissa seul, en proie à la faim..... Que vous dirai-je ? le soir même, j'acceptais de la main de mon mahoue une botte de plantain qu'il venait m'offrir.

— C'est bien, enfant, la vérité parle par ta bouche.

CHAPITRE VI

MARIANNE ET GROS-PIERRE.

L'éléphant avait achevé son récit. Le silence régna quelques minutes. Chacun admirait et même enviait, à part soi, sa douce philosophie.

— A qui le tour ? s'écria tout à coup Simius peu partisan des longues méditations.

— A vous parbleu ! riposta le tigre. Tandis que vous parlerez, vous n'interromprez peut-être plus personne.

— A moi ?... vous n'y pensez pas, monsieur Cafard ; apprenez que chez les races supérieures dont nous, singes, faisons partie, la galanterie et le respect envers les dames sont des vertus qui... que... Charmante Marianne ! je suis votre humble serviteur et vous prie de réjouir nos oreilles par les sons de votre voix délicieuse...

— Vous m'avez appelée, monsieur Simius ? demanda Marianne, qui, lissant les plumes de Gros-Pierre et, tout absorbée par ce détail de toilette, ne prêtait qu'une médiocre attention aux paroles prononcées au-dessous d'elle.

— Oui, j'ai prononcé votre nom, ô la plus belle des belles !...

— Ah ! monsieur Simius... en vérité... je suis confuse...

— Confuse... et de quoi, ô charme de mes yeux !... Dieu ! la belle chose que la modestie, quand elle s'allie à un mérite véritable !

— Monsieur Simius, de grâce, ménagez-moi... Si vous continuez sur ce ton, bientôt je ne saurai plus dans quel refuge me cacher pour éviter vos regards...

Or mademoiselle Marianne, très flattée, malgré ses dénégations, des compliments de Simius, se balançait gracieusement sur son perchoir, dressant les plumes de sa huppe et tournant la tête à droite et à gauche d'un air langoureux.

— Vilaine coquette ! grommela le lion.

— Laissez donc Marianne tranquille, glapit Gros-Pierre, qui, très jaloux de son naturel, ne voyait pas cette scène d'un bon œil.

— Interprète des vœux de la société, répéta Simius sans se désarçonner, je prie madame votre épouse de nous raconter les aventures de sa vie.

— Hélas ! chers amis, ce récit ne vous intéresserait guère. Je suis si jeune encore.

— Mais si charmante !

— Monsieur Simius, ne recommencez pas... Songez, amis, que j'ai à peine quarante-cinq ans...

— Hein ! fit le tigre en bondissant, quarante-cinq ans ! Sambleu, mademoiselle, vous gaussez-vous !

— Hue ! le malhonnête ! s'écria Simius. Hue !... Depuis quand parle-t-on ainsi aux dames ?...

— C'est bien ! c'est bon, fit Patte de velours en jetant au singe un regard de travers. Mêlez-vous de ce qui vous regarde, monsieur Jacasse. Je voudrais bien savoir qui tiendrait sa patience à des déclarations pareilles... Jeune à quarante-cinq ans ! Deux vies de tigre !

— J'avoue, dit le singe, que cet âge me paraît une jeunesse... respectable.

— Si vous aviez un peu plus de cervelle, tous tant que vous êtes, cria Gros-Pierre, votre étonnement cesserait à l'instant.

— C'est juste, dit le crocodile ; chez nous, un individu à quarante-cinq ans n'a pas même atteint la jeunesse : il est encore dans l'enfance.

— Permettez, riposta Simius ; je comprends cela pour vous autres crocodiles, qui vivez plus de cent cinquante ans.

— Mais, nous aussi ! cria Gros-Pierre.

— Pas possible !

— Mais très vrai.

— C'est pourquoi, mes amis, reprit doucement la blanche Marianne, je ne sais vraiment que vous raconter d'intéressant. Les aventures d'un âge si tendre...

— Du courage, belle Marianne, parlez. En quarante-cinq ans on a déjà eu le temps de voir quelque chose.

— Puisque vous le voulez, je ne me ferai pas prier. Je m'exécute de bonne grâce, en réclamant votre indulgence. Ma vie n'est qu'un tissu d'événements bien ordinaires et très peu émouvants. Pauvre oiseau, où prendrais-je l'intérêt nécessaire pour vous captiver.

Avant tout, je dois rectifier une erreur qui a pu se glisser dans vos esprits à la suite de quelques paroles prononcées par notre ami Simius. Bien souvent, en effet, s'adressant à Gros-Pierre et à moi, il nous a fait l'honneur

de nous appeler ses compatriotes. Certes un tel titre est flatteur, et je voudrais pour beaucoup le mériter. Mais je déclare que, selon toutes probabilités, Simius se trompe.

— Serait-il possible ?... Non, le même pays fut notre commun berceau ; croyez-le, madame.

— Je ne le crois pas, monsieur Simius. D'ailleurs, tous les doutes seront dissipés si vous voulez bien répondre à la simple question que je vais vous adresser : Dans quel pays êtes-vous né ?

— En Amérique, dans ce pays sans pareil qu'on appelle le Brésil, patrie des forêts vierges, des singes, des perroquets et des diamants.

— Eh bien, Gros-Pierre et moi avons reçu le iour dans l'île de Panay, l'une des Philippines. Ce qui me fait penser que nous ne sommes pas précisément compatriotes.

— Oh ! un détail. Six mille lieues.

— Il y aura donc quarante-cinq ans, mes amis, que je vins au monde, au milieu d'une immense forêt aux frais ombrages, au fond d'un trou creusé dans le tronc immense d'un tapang. C'est un arbre à écorce blanche et laiteuse ; une espèce de figuier qui domine de sa tête tous les arbres de la forêt et monte à quarante mètres sans branches.

Mon berceau ne brillait ni par la mollesse ni par la commodité : une poignée de sciure de bois ; Doukki garnissait le sol, et c'était tout. Vous semblez prêts à accuser ma mère d'insouciance et de mauvais cœur... ne vous hâtez pas trop de juger sur les apparences.

Nous sommes destinés, nous autres cacatoès, à passer de longues années sur la terre. Pendant un nombre de jours si considérable, mille tribulations viennent nous assaillir. Je vous le demande : quelle contenance tiendrions-nous alors si nous n'avions été habitués, dès notre plus tendre enfance, à savoir tout supporter ?

Que les petits oiseaux, ceux dont vous entendiez tout à l'heure les derniers chants au milieu des arbres voisins, soient emmitouflés dans leur premier nid par leurs parents, rien de plus naturel et de plus juste. Destinés à paraître et à disparaître comme les fleurs qu'un rayon fait éclore et qu'un rayon fait mourir, la main du sort n'a pas le temps de s'appesantir sur eux. Le combat de la vie n'est, pour ces êtres charmants, qu'une escarmouche, et dès lors ils n'ont pas besoin d'être armés de toutes pièces.

Si leurs mères ne mettaient tout en œuvre pour leur construire un nid doux et chaud, pour écarter d'eux la moindre intempérie, elles

manqueraient au premier de leurs devoirs. Nos mères, à nous, y manqueraient également, si elles nous rendaient, en naissant, difficiles et douillets. Pour atteindre des buts opposés, la nature a dû suivre des routes différentes. Voilà pourquoi nos berceaux sont rudes et rustiques.

Je n'étais pas seule au fond du nid, sur la poudre de bois. Un frère était né en même temps que moi. Je n'essayerai pas de vous dépeindre les soins que notre mère nous prodigua pendant les premiers mois de notre existence. Que tous ceux qui m'écoutent — à l'exception toutefois de Long-Nez — rentrent en eux-mêmes et se souviennent ! Leur mémoire leur retracera des scènes de famille qui font monter les larmes aux yeux.

— Comme c'est bien dit ! fit le crocodile en passant la patte sur son museau pour essuyer une larme... absente. C'est attendrissant...

— Nos plumes n'étaient pas encore poussées, un léger duvet garnissait à peine notre corps : ma mère nous abritait sous ses ailes pour nous garantir de la fraîcheur et de l'humidité des nuits. Pendant le jour, ni elle ni mon père ne pouvaient s'occuper beaucoup de nous : il fallait pourvoir à la nourriture de tous. Nos becs n'étaient pas encore assez forts pour couper les noyaux des fruits et en extraire l'amande succulente qu'ils renferment ; nos parents faisaient pour nous cette besogne.

Un beau jour je m'aperçus que mon corps s'était couvert de plumes blanches, que ma tête portait le diadème des rois. En même temps un sentiment nouveau envahissait mon esprit ; j'avais soif de voir, de connaître... quoi ?... Je n'en savais rien.

M'aidant des pattes et du bec, je gravis la paroi de ma prison et arrivai sur le rebord de la fenêtre. J'eus comme un éblouissement... Le grand air, la lumière, les profondeurs à demi voilées de la forêt, les rochers noirs, volcaniques, qui déchiraient le sol, les coins du ciel bleu se découpant à travers les feuilles, l'enchevêtrement des lianes balançant au vent leurs fleurs rouges, les insectes qui passaient en bruissant devant moi, tous ces objets dont je n'avais nulle idée m'ahurissaient. Muette, le bec entr'ouvert, l'œil fixe, l'aile déployée, je me perdais dans la stupeur qui m'envahissait...

Tout à coup j'entends un battement d'ailes non loin de moi ; un, deux cacatoès passent rapides comme des flèches.,.

C'était une révélation. Sans réfléchir, j'ouvre les ailes et me lance dans l'espace.

Je fus me reposer sur une branche voisine, haletante, mais bien joyeuse... L'émotion d'un premier pas, plus encore que la fatigue, accélérât les

battements de mon cœur.

Tout à coup une voix bien connue, celle de ma mère, retentit :

— Qui vous a permis de quitter le nid ?

— Grâce, maman ! m'écriai-je. C'est moi qui suis sortie la première... Je ne le ferai plus.

— Comment ! tu ne le feras plus ! mais, au contraire, tu recommenceras tous les jours.

— Quoi, maman, vous permettez ?...

— Je l'ordonne. Vous êtes assez forte maintenant, il ne me reste plus qu'à vous apprendre à manier les instruments que la nature vous a donnés.

Et, séance tenante, ma mère commença notre éducation, nous enseignant la manière de nous accrocher par les pattes, de nous pendre la tête en bas, d'exécuter tous les tours possibles de trapèze, et de passer d'une branche à l'autre en nous aidant de notre bec. Elle nous nomma les endroits où nous devions aller et les arbres que nous devions choisir pour trouver les fruits à noyaux siveux ; elle nous indiqua les sources claires et limpides, puis nous dénombra les ennemis que nous avions à redouter ; elle nous révéla la manière d'échapper à tous les regards et à toutes les atteintes. En un mot, elle nous arma d'expérience.

Au bout d'une semaine notre éducation était complète.

— Mes enfants, nous dit un jour mon père, le moment est venu de satisfaire au vœu de la nature et de nous séparer. Tant que vous avez été faibles et désarmés, je vous devais aide et protection, je vous les ai accordées de grand cœur. Aujourd'hui vous êtes grands et forts, séparons-nous, soyez libres. J'espère que le souvenir de notre dévouement ne sortira pas entièrement de vos cœurs.

— Mon père ! balbutiai-je, ne sachant que répondre et ravie au fond du cœur de posséder la liberté.

Mon père, continua mademoiselle Marianne, prit congé de nous. Les adieux furent vraiment touchants, et plus d'une fois, en fuyant à tire-d'aile, ma mère nous jeta un regard d'adieu... Enfin, tous deux disparurent dans l'épaisseur du bois.

Au premier moment nous restâmes un peu penauds, mon frère et moi.

— Allons, dis-je à mon compagnon, au revoir. Séparons-nous aussi, nous autres.

Une course insensée me conduisit vers une des parties les plus sauvages et les plus touffues de la forêt. Cet endroit me sembla désert : tous les

chants qui charmaient naguère mon oreille avaient cessé. Seuls, les feuillages, mollement balancés par le vent, mêlaient leur voix confuse aux murmures des sources jaillissant sous les rochers mousseux.

Tout à coup j'entends parler ma langue... je m'élançai et j'aperçois une vingtaine de cacatoès, qui criaient, se disputaient et prenaient leurs ébats parmi les branches. A cette vue, un nouveau sentiment envahit mon cœur. Je compris que le premier de tous les biens, c'est la société. Je n'eus plus qu'un désir, me faire admettre dans cette bande de joyeux compagnons.

— Messieurs et mesdames, dis-je en m'avançant, vous voyez devant vous une jeune étourdie qui a tout récemment quitté ses parents et qui, fatiguée de vivre solitaire, vient vous demander l'hospitalité. Ne me repoussez pas !

A ces mots, les jeux cessèrent comme par enchantement, et un conciliabule animé eut lieu sur les branches des arbres. Enfin un jeune orateur vint à moi :

— Mademoiselle... belle et douée comme vous paraissez l'être, nous ne pouvons que vous accueillir de tout cœur. Permettez-moi, s'il vous plaît, de devenir votre protecteur.

Comme bien vous pensez, mes chers amis, je n'eus garde de décliner une offre aussi obligeante et pris place modestement au milieu d'eux. Il y eut bien, les premiers jours, quelques grincheux qui me cherchèrent noise ; mais, suivant les conseils de mon père, je sus par le raisonnement d'abord, par les coups de bec ensuite, me faire aimer et respecter de tous.

A partir de ce moment, je ne fus plus seule au monde, car le surnois qui désirait si ardemment être mon défenseur n'était autre que. Gros-Pierre, ici présent...

Mais je suis lasse de tant parler. Que Gros-Pierre veuille donc continuer maintenant : il peut raconter notre histoire puisque désormais notre vie fut commune.

— Volontiers ; ma tâche est bien facile.

Le canton où la bande avait élu domicile était sur la lisière de la forêt, à proximité des champs de riz et des jardins, nous réunissions par cette tactique les avantages de la vie civilisée à la liberté de la vie sauvage. Le matin, avant la forte chaleur, et le soir, un peu avant le coucher du soleil, nous nous abattions, comme des écoliers échappés, sur ces terres cultivées qui nous fournissaient une abondante prébende. Ce fut là ce qui nous perdit...

Une colonie de cacatoès.



Le propriétaire — hélas ! il n'avait pas tort — se montrait fort mécontent de nos équipées. Se réunissant à ses voisins, il essaya de nous surprendre ; mais nous étions plus fins qu'eux ! Nous établissions un cordon de sentinelles incorruptibles et d'une vigilance à toute épreuve.

Or, un soir, nous revenions, vers le coucher du soleil, de chercher un endroit propice à l'établissement du berceau de notre famille à venir, quand nous vîmes un homme suivre le bord de la forêt. C'était un des propriétaires voisins. A peine nous eut-il aperçus à travers le feuillage, qu'il arma son fusil passé en bandoulière sur son épaule, nous ajusta et fit feu.

Un cri de douleur retentit... Marianne, ma douce Marianne était blessée ! Un grain de plomb l'avait atteinte à l'aile... Elle tomba lourdement de branche en branche sur le sol, incapable de s'envoler...

— Tiens ! elle n'est pas morte, fit l'homme ; tant mieux ! la blessure est peu de chose, et elle sera bien vite guérie... J'aurai un magnifique perroquet pour mon salon.

Et, sans plus de commentaires, il enfonça Marianne dans une sorte de carnassière qu'il portait au côté.

Éperdu de douleur, je fis retentir la forêt de mes plaintes... Je ne pouvais me résoudre à abandonner mon amie, et je suivis le ravisseur de branche en branche jusqu'à son habitation. Il essaya bien de me viser, mais je me tenais sur mes gardes, il ne put y parvenir.

Je passai cette nuit — nuit d'angoisses et de douleurs ! sur le toit de la maison.

Le lendemain, je regardais de tous les côtés, lorsque je vis s'ouvrir une fenêtre sur le jardin, et une voix plaintive s'éleva dans l'intérieur de la maison. O bonheur ! c'était la voix de Marianne !

Éperdu, la tête troublée par la joie, je m'élance à la fenêtre et j'aperçois ma malheureuse compagne sur un perchoir, au milieu d'une pièce richement meublée.

— Marianne ! m'écriai-je, je suis là ; viens. La liberté te réclame...

— Hélas ! mon ami, me répondit-elle en me jetant un triste regard, je suis blessée et ne puis plus voler. Adieu... oublie-moi...

— T'oublier ! jamais ! m'écriai-je, plutôt l'esclavage que la liberté sans toi !

Ayant dit ces mots, j'entrai dans l'appartement et me plaçai sur le perchoir à côté de Marianne.

J'étais prisonnier.

Au reste, je dois avouer, pour être vrai, que je n'eus pas grand'peine à m'accoutumer à l'esclavage. Notre maître était très bon, nous comblait de caresses et de friandises, et nous enseignait à parler. Dans les premiers temps de notre captivité il avait jugé prudent de nous enchaîner au perchoir, pour éteindre en nous toute velléité d'escapade ; mais bientôt cette précaution lui parut inutile. Nous lui étions, en effet, attachés par une chaîne autrement puissante que le fer et l'acier, la reconnaissance et l'amitié.

Nous vécûmes ainsi sept ans, dans un calme, une tranquillité charmante, notre bonheur ne fut troublé qu'en une seule occasion. Il est vrai que Marianne faillit y perdre la vie... Brrr !... j'en ai encore la chair de poule quand j'y pense.

Voici le fait.

Notre maître reçut un jour en cadeau d'un de ses fermiers un jeune ; singe très joli, mal foi, très pétulant, mais aussi très méchant.

— Tous les singes ne lui ressemblent pas, heureusement, s'écria mademoiselle Marianne. M. Simius est un exemple du...

— Oh ! oh ! la, la ! fit celui-ci en gambadant, voilà ce qui s'appelle laisser parler son cœur. Ah ! mademoiselle Marianne, vous êtes la charmante des charmantes !

— Dès son arrivée, ce jeune intrus sembla nous prendre en grippe. Il était jaloux, sans doute, des soins et des marques d'amitié qu'on nous prodiguait.

Quoi qu'il en soit, il ne manquait jamais une occasion de nous faire du mal. Tantôt il secouait notre perchoir jusqu'à nous faire tomber ; tantôt il enlevait et cachait nos mangeoires, tantôt il s'avancait sournoisement vers nous et essayait de nous arracher des plumes.

Nous nous défendions comme nous pouvions ; mais, lorsque les taquineries prenaient un caractère de méchanceté trop prononcé, nous appelions à l'aide, et alors le maître arrivait et essayait, à coups de fouet, de ramener notre ennemi aux sentiments d'une confraternité convenable.

Malheureusement ces corrections eurent un résultat tout opposé à celui que nous attendions. Loin de changer le caractère du singe, elles ne firent que lui donner un vice de plus : l'hypocrisie.

Une nuit, nous dormions paisiblement sur notre perchoir, lorsqu'un faible bruit me fait ouvrir les yeux... J'aperçois, à la clarté que la lune projetait dans la chambre, le méchant singe s'avancant, debout sur ses pattes de derrière et cachant ses mains derrière son dos.

Un grand scélérat.



Arrivé au pied du perchoir, et avant que j'eusse eu le temps de deviner ses intentions, il saisit Marianne d'une main et brandit de l'autre, au-dessus de sa tête, un énorme couteau de cuisine...

L'affreuse vérité m'apparut dans toute son horreur.

Pendant la journée, le singe avait vu égorger des poulets dans la basse-cour... Suffisamment instruit, il allait nous faire subir le même sort !...

Sans écouter la voix de la prudence, qui nous conseillait de fuir, je m'élançai sur la tête du singe, cherchant à délivrer Marianne et poussant des clameurs assourdissantes. Mes cris eussent réveillé un mort !... Aussi, au moment où le fatal couteau touchait déjà la gorge de Marianne, la porte de la chambre s'ouvrit et le maître parut, un bougeoir dans une main, le fouet dans l'autre.

Sa présence nous sauva d'une mort inévitable. Le lendemain, désireux de conserver la paix dans sa maison, il se débarrassa de notre ennemi, le cédant à un voisin qui le convoitait, je ne sais pourquoi, depuis longtemps. Grand bien lui fasse !

Notre vie calme et heureuse reprit son cours pendant encore quelques années, mais un beau jour notre maître, un peu fantasque, nous donna à un capitaine de navire auquel il avait de grandes obligations et qui, rentré en France, devait nous envoyer au Jardin d'acclimatation.

Lorsque je me vis à bord du vaisseau, respirant une atmosphère nauséabonde de goudron, de bois de Campêche et de riz fermenté, avec un sol mouvant sous les pattes, je crus ma dernière heure arrivée... J'étouffais...

Mais ce fut bien autre chose encore quand nous fûmes sous voile, quand je ne vis plus que le ciel bleu et les eaux vertes aux grandes vagues, qui nous berçaient bien plus que nous n'aurions voulu... En présence de la double immensité qui se déroulait devant moi, je me sentis si petit, si petit, que je tombai dans une tristesse profonde et ne pris presque pas de nourriture pendant les premiers jours du voyage. Cependant on s'habitue à tout...

Peu à peu la confiance me revint : j'oubliai mes terreurs et ne songeai plus qu'à observer les objets nouveaux qui frappaient ma vue. Cela me fut d'autant plus facile, qu'on nous permettait de circuler dans les cordages et sur le pont pendant toute la journée. Or je retrouvai, parmi quelques-uns de ces rudes marins, des soins aussi empressés que chez notre ancien maître. Le capitaine surtout ne pouvait se séparer de nous et nous bourrait de friandises... Brave homme ! je me sens pris de tristesse quand je pense à lui. Qu'est-il devenu ?

Bientôt, je fus au courant du jargon usité parmi les gens de mer. Je répétais les commandements du capitaine et les jurons des matelots. Quand le soir venait, presque tout le monde se groupait sur le pont autour de notre perchoir.

Nous étions depuis quelque temps enveloppés dans un calme plat qui rendait le navire complètement stationnaire, lorsqu'un jour, vers deux heures de l'après-midi, moment où tous les matelots et nous-mêmes, vaincus par la chaleur, faisions la sieste, j'aperçus deux hommes se dirigeant vers l'arrière, au pied du mât dans les cordages duquel nous étions perchés. Ces deux hommes étaient de ceux qui ne nous avaient jamais donné le moindre signe d'intérêt. Aussi je ne les aimais pas beaucoup ; d'ailleurs, ils avaient une figure qui ne me plaisait guère.

Leur air sournois, leur démarche cauteleuse, les regards soupçonneux qu'ils jetaient autour d'eux, tout me fit penser qu'ils avaient quelque chose d'important et de secret à se dire. Une fois ma curiosité éveillée, tout en

gardant ma tête repliée sous mon aile, j'écoutai attentivement et j'entendis le récit d'un complot pour la nuit même.

Dix des matelots, excités par les deux gredins, devaient se mettre en révolte sous prétexte de mauvaise nourriture, s'emparer du capitaine et du second pendant leur sommeil, et puis... on verrait.

NOUS ÉCOUTIONS ATTENTIVEMENT LE PROJET DU COMLOT.



Ce récit nous plongea, Marianne et moi, dans une véritable consternation : nous aimions beaucoup le capitaine, et nous résolûmes aussitôt de lui faire savoir ce qui se passait.

Mais comment ?

Vers quatre heures, il arriva sur le pont.

Aussitôt, prenant notre volée, nous allâmes nous percher sur son épaule, en lui faisant mille caresses pour attirer son attention.

— Bonjour, mes petits cocos, dit-il en nous passant la main sur le dos. Je vois ce que vous voulez... vous venez chercher du sucre, n'est-ce pas ? Allons, venez dans ma cabine et vous en aurez.

Et, joignant l'action aux paroles, il nous emporta dans sa cabine et nous posa sur sa table, en nous présentant à chacun un morceau de sucre. Mais nous avons bien autre chose en tête que de nous régaler d'une friandise. Il fallait prévenir le bon capitaine du danger qui le menaçait et lui désigner les coupables.

Pour cela, un seul moyen s'offrait à notre esprit : répéter mot pour mot la conversation que nous avions entendue.

— Comm'ça, dis-je en imitant la voix d'un homme qui craint d'être entendu, comm' ça, tu dis qu'tout est prêt !

— Oui, mon bonhomme, reprit Marianne sur le même ton, les bâbordais acceptent le coup.

— Dis donc, Cabestan ?

— Dé quoi ?

— T'es ben sûr que personne,

— As pas peur, Siméon. Connu... D'ailleurs, je ne leur zy ai pas caché le sort que nous gardions aux traîtres.

— Ainsi, c'est toujours pour ce soir ?

— Toujours... Au quart de minuit, nous pincerons le capitaine, le second et le contre-mâitre... fameuse canaille ! pendant que les autres se chargeront des cafards de tribordais.

— Ah ! faut-y !...

— Oui, faut-y qu' ces brigands-là ne veulent pas nous écouter ! Qué beau coup à faire, nom de nom !...

— Tais-toi, mille sabords ! v'là le vieux charpentier qui vient en grand sur nous... Faisons semblant de voir couler l'eau et filons.

Aux premiers mots de notre conversation simulée, le capitaine avait jeté sur nous des regards un peu effarés ; mais quand nous eûmes achevé de parler, il se prit le front à deux mains et réfléchit profondément.

Tout à coup il appela le second, le contre-mâitre, et devant eux nous fit répéter notre récit.

— Que concluez-vous de cela ?

— Commandant, pour que ces perroquets puissent dire les paroles qu'ils viennent de prononcer, il faut qu'ils les aient entendues quelque part.

— Ainsi, votre avis...

— C'est que Cabestan et Siméon sont parvenus à suborner nos dix bâbordais et que ce soir ils veulent nous jouer un vilain tour.

— C'est mon avis, fit le capitaine. Maintenant que vous êtes prévenus, attention au moindre signal...

— Soyez tranquille, commandant, nous ouvrirons l'œil.

J'attendis la nuit dans une anxiété fébrile. Je redoutais, je l'avoue, le dénouement de cette ténébreuse affaire, en même temps que j'aurais voulu la voir finir.

Au moment où les matelots allaient prendre leur premier quart de minuit, la voix retentissante du capitaine se fit entendre :

— Tout le monde sur le pont ! cria-t-il.

L'ordre fut immédiatement exécuté.

Le capitaine s'avança seul, un cigare à la bouche, vers les bâbordais :

— Matelots, leur dit-il, vous n'ignorez pas que la loi punit de mort toute tentative de révolte en mer. Je sais que deux gredins ont essayé, sous un frivole prétexte, de vous faire oublier vos devoirs, mais je sais aussi que vous êtes de braves gens. Matelots, garrottez les deux coupables et livrez-les aux tribordais !

— A mort ! hurlèrent Cabestan et Siméon, furieux de se voir découverts ; en avant, les amis !

Mais leur voix n'eut point d'écho.

— Vous m'avez entendu, n'est-ce pas ? répéta le capitaine.

A cette nouvelle injonction, les bâbordais se jetèrent sur les chefs de la révolte et les garrottèrent.

— Bien : maintenant, envoyez ces deux hommes aux fers, à fond de cale...

L'ordre fut exécuté immédiatement. Siméon et Cabestan purent réfléchir, pendant tout le voyage, sur le danger de trop causer devant des perroquets...

A partir de ce moment, les soins du capitaine à notre égard redoublèrent ; il voulait reconnaître le service que nous lui avions rendu.

Notre voyage s'acheva sans encombre, malgré une violente tempête qui nous assaillit à l'entrée du golfe de Gascogne, et, quarante jours après les événements que je viens de raconter, nous arrivions en vue du Havre.

Le capitaine fit comparaître les prisonniers devant lui.

— Vous savez, leur dit-il, le sort que vous avez mérité. Mais j'ai pitié de vos familles, sur lesquelles votre déshonneur rejaillirait. Je vous fais grâce et ne vous livrerai pas entre les mains de la justice... Aussitôt après avoir touché terre, vous disparaîtrez de mon bord... Allez vous faire pendre ailleurs !

Les deux marins se jetèrent aux pieds du capitaine, et à peine arrivés dans le port, s'empressèrent d'obéir.

Mais, hélas ! l'un d'eux, Cabestan, trouva moyen de nous emporter avec lui... Pauvre capitaine ! il nous aura crus perdus dans le va-et-vient qui accompagne toujours l'arrivée d'un navire...

Comme vous le pensez, Cabestan ne nous garda pas longtemps ; il ne nous avait pas volés pour son usage, mais bien pour faire argent de notre personne.

Il nous vendit à un marchand d'oiseaux, lequel nous revendit à l'incomparable Hercule de la Réole, chez lequel je compte bien finir mes jours à moins de circonstances que nul ne peut prévoir.

A quoi bon changer ? Je me trouve très heureux. N'ai-je pas Marianne à mes côtés ? Ne suis-je pas bien soigné et bien nourri ? Boire, manger, dormir sans travail et en compagnie de ce qu'on aime, que peut-on espérer de mieux ? Et, n'était le froid qui règne l'hiver dans ces contrées et auquel je ne m'habituerai jamais, je ne demande rien au ciel et m'estime le plus heureux des perroquets du nouveau et de l'ancien monde.

— Et moi de même, fit mademoiselle Marianne en dressant sa huppe d'un mouvement gracieux.

CHAPITRE VII

PATTE DE VELOURS ET BEL-ŒIL.

Depuis un bon quart d'heure, des ronflements sonores s'élevaient de la cage sombre où nous avons vu Simius indiquer mademoiselle La Grinche. Un sommeil si rapidement envahissant, chez un animal qui venait de s'éveiller, semblait au malin singe quelque chose d'insolite. A peine la gracieuse Marianne eut-elle clos son bec, que Simius, ramassant de petites pierres éparses autour de sa cage, commença à bombarder la dormeuse.

L'effet ne se fit pas attendre.

Un rauque soupir annonça le réveil de La Grinche, et le singe en profita pour l'interpeller :

— Quoi donc ? belle ténébreuse, vous dormez aujourd'hui, alors que tous les soirs nous vous voyons dans une excitation fébrile.

— Je suis malade !

— Pauvre La Grinche ! Avez-vous avalé de travers ?...

— Oui !

— Quoi donc ? un os ?...

— Non !

— Mais alors ?...

— Une histoire...

— Une histoire ! Pas celle de mademoiselle Marianne, je suppose ? Des amours... une vapeur... un velours !...

— C'est celle-là !

— Elle était trop douce pour vous ?

— Elle me tourne sur le cœur...

L'assemblée tout entière se mit à rire.

— Allons ! mère La Grinche, vous voulez nous narrer la vôtre, je le vois...

— Je n'ai point d'histoire.

— Cependant vous venez de quelque part ?

— Je viens de la nuit... et j'y retourne...

— Soit. Mais, La Grinche, ne vous fâchez pas...

Motus. La hyène était enfoncée dans l'ombre noire de sa cage.

— Mère La Grinche ?...

Pas de réponse.

— En vérité, un pareil caractère est insupportable, continua Simius ; on ne sait par où la prendre. La douceur, dit-elle, affadit son cœur ; la rudesse l'effarouche...

Madame La Grinche ronflait à nouveau.

— Je regrette l'incident, mes bons amis, reprit au bout d'un instant Patte de velours en se plaçant à son aise, en sphinx, les pattes en avant. Gardons-nous que la zizanie pénètre parmi nous ! La concorde entre voisins est le premier bonheur...

— Écoutez, rajah, interrompit Simius, vous prêchez comme un saint, c'est vrai ; mais pas n'est besoin de nous jouer la comédie. Nous vous savons par cœur. Vos instincts ne sont pas ceux de la belle Marianne et vous feriez triste régal à manger les fruits du tapang. Cependant, contez-nous votre histoire, c'est votre tour ; et surtout dites-nous pourquoi Fadasse vous appelle rajah...

— Rajah ! ignorant que vous êtes ! C'est le titre des princes de l'Inde, mon pays natal.

— Vraiment !

— L'ignoble Fadasse, préposé à nos besoins, rend hommage ainsi à la noblesse de notre origine.

— Vous êtes donc noble, Patte de velours ?

— Noble ?... noblissime même. Je descends du premier tigre du monde. C'est même là l'origine de notre titre...

— Ah ! bah !

— Écoutons, glapit M. Bel-Œil.

— Écoutez-moi donc, messieurs.

L'Inde est le berceau de la civilisation dans le monde. L'éloquence, la science, les lettres, y prirent naissance. Nous étions savants et civilisés, que vous n'étiez encore, ici, que des sauvages.

Ne vous y trompez pas ! Tel que vous me voyez, j'ai acquis une éducation des plus distinguées. J'ai beaucoup fréquenté les orateurs pendant ma jeunesse. J'ai même mangé quelques-uns d'eux, mes voisins, dans une lamaserie fameuse !

D'après leurs leçons, je dois vous rappeler que la clarté dans le discours est le premier point dont l'orateur sérieux et vraiment digne de ce nom doit

s'occuper. Sans clarté, pas d'attention ! L'auditeur, fatigué de suivre un récit qu'il ne comprend pas, détache bientôt son esprit de vous, pense à autre chose, et le narrateur se trouve dans la fâcheuse position de celui qui, au dire de l'Écriture juive, prêchait dans le désert. C'est pourquoi, si vous voulez bien le permettre, je ferai remonter mon récit à une certaine antiquité.

— Accordé ! interrompit Simius.

— Lorsqu'arriva le déluge.

— Oh ! oh ! camarade, dit Dur-à-cuire, modérez votre ardeur. Si vous commencez au déluge, il y a grande chance pour que la fin du monde arrive avant celle de votre histoire.

— Hou ! hou ! hou !... fit Bel-Œil ; laissez parler le rajah, et ne l'interrompez plus. Il n'est pas prudent d'arrêter quelqu'un qui a une si longue course à fournir...

— Messieurs, continua Patte de velours, vous avez tous entendu parler du déluge, et vous savez qu'à cette époque de bouleversement général un juste devant le Seigneur, un patriarche, nommé Noé, pour préserver le monde entier de la destruction, enferma dans l'arche qu'il avait construite un couple de tous les animaux vivants, conservant ainsi, au milieu de la ruine du passé, le germe et les promesses de l'avenir.

Mais il est un point que vous ignorez certainement, et que je veux vous apprendre, puisque vous êtes assez bons pour me prêter quelques instants d'attention.

A l'époque où les cataractes du ciel s'ouvrirent, où les fleuves sortirent de leurs lits, où la mer précipita comme des montagnes liquides ses vagues furieuses sur les rivages qui lui servaient de barrière, un tigre sans peur et sans reproches vivait, paisible et sans songer à mal, au milieu des jungles du Korisankar, une des plus hautes montagnes de l'Himalaya. Au moment de la débâcle, ce tigre, justement effrayé de l'énorme masse d'eau qu'il voyait s'abattre sur la terre, chercha un refuge dans une grotte située à mi-côte de la montagne, espérant y dormir en paix jusqu'au retour du beau temps. Mais, hélas ! il ignorait que Dieu, indigné des crimes des hommes, voulait anéantir l'œuvre qu'il avait créée, et que l'élément liquide était l'instrument de sa justice.

L'eau, brisant tous les obstacles qui s'opposaient à sa fureur, montait, montait sans relâche, poussant devant elle trois gazelles. Bientôt l'eau

atteignit la grotte, et le malheureux tigre dut fuir devant l'envahissement de sa demeure...

— Sacrebleu ! rajah ! vous êtes capable de parler trois heures sans respirer, dit Simius.

— Laissez-le aller, repartit Long-Nez. Chacun parle comme il peut. Ça me berce comme le vent dans les roseaux.

— Allez donc, rajah ! et que Dieu vous bénisse !

— Je reprends... Il monta jusqu'au faite de la montagne. Mais l'eau, inexorable comme la colère de Dieu, le poursuivait sans se lasser, poussant devant elle les trois gazelles et montant comme lui.

Affolé de terreur et comprenant que chaque moment qui s'écoulait avançait l'heure de sa mort, le tigre courait çà et là, cherchant un refuge, lorsqu'il aperçut, sur l'extrême pointe du mont, une roche gigantesque. Il y courut ; mais chemin faisant, il réfléchit qu'il avait faim ! il mangea une gazelle, en tua une autre et, la prenant en travers dans sa gueule, il la jeta sur son épaule.

En approchant du rocher, l'eau, qui montait toujours, lui mouillait les pattes... La dernière gazelle était auprès de lui, fuyant, elle aussi, la mort par l'eau.

Mon grand-père lui donna la mort par la dent ! On ne sait ce qui peut arriver, et il est toujours bon de se munir de provisions.

Mais l'eau montait toujours...

Le tigre prit les deux gazelles dans sa gueule immense et, chargé de ce fardeau, s'accrocha des griffes aux aspérités du roc, et monta...

Mais l'eau, aussi, montait toujours !...

Cependant le tigre montait plus vite qu'elle. Il arriva au sommet du roc, et, pendant une semaine, il y vécut de ses gazelles... Mais le neuvième jour, qu'il dormait en sécurité, l'eau vint et lui mouilla les pattes...

Le rajah se leva terrifié, et, d'un bond gigantesque, se trouva prêt à fuir, car il fallait fuir... mais, où fuir ?...

L'eau ! partout l'eau !...

Prenant sa course folle au hasard, le tigre fait le tour du roc et, sur son extrême pointe, au levant, il avise, ô bonheur ! un pin gigantesque qui, droit et presque immobile malgré les furieux assauts de la rafale, étend ses grands bras, comme s'il voulait protéger le monde et le sauver de l'inondation.

Le malheureux rajah s'élance sur cet abri inespéré, saisit l'arbre entre ses pattes et, avec une force et une agilité décuplées par la peur, il monte d'un

trait comme un chat, et s'établit solidement à califourchon sur l'extrême pointe du pin, au risque de faire casser la branche sous son poids. Se croyant sauvé, il jette alors un regard de défi à l'eau qu bouillonne à ses pieds... Mais, ô terreur ! l'eau le poursuit encore dans son dernier asile !...

Déjà elle avait atteint la moitié de la hauteur de l'arbre, et elle montait... elle montait toujours... Le tigre eut beau s'allonger, dresser la tête, comme s'il eût voulu prendre la lune avec ses dents, le liquide vengeur l'envahit, couvrant progressivement ses flancs, puis ses épaules... Alors...

LE MALHEUREUX TIGRE S'ÉTABLIT A CALIFOURCHON SUR
L'EXTRÉMITÉ DU PIN.



— Alors ! s'écria Dur-à-cuire d'une voix rauque.

— Alors, mon grand-père ragea d'être monté si haut et de se sentir perdu...

— Oh ! ragea !... exclama Simius.

— Hou, hou ! reprît Bel-Œil, ragea ! c'est rajah que vous voulez dire...

— Oui, ragea...

— Non ! rajah... reprit Simius

— Taisez-vous, bavard ! C'est de là que le nom lui en est resté, fit Long-Nez.

— Sans doute, reprit placidement Patte de velours. Entre ragea et rajah, il n'y a qu'une simple aspiration de différence. Or vous savez que l'aspiration...

— Assez, mon Dieu ! Revenez au déluge, cria Gros-Pierre.

— Messieurs, mettons un peu d'ordre dans nos discours, s'il vous plaît. Mon organe ne peut suffire à répondre à tous à la fois...

— C'est bon, rajah ! Votre grand-père avait donc de l'eau jusqu'au menton ?

— Oui. Mais, ayant sans doute atteint le niveau que la volonté de l'Éternel lui avait assigné, l'eau s'arrêta brusquement dans sa marche ascendante, devint stationnaire, et mon grand-père infortuné resta dans cette singulière position, à cheval sur le faite d'un arbre et complètement submergé, à l'exception de la tête, qui, dépassant le niveau de la mer immense, lui permettait encore de puiser dans l'atmosphère l'air nécessaire à l'entretien de sa vie ! Il avait mis vingt-cinq jours à monter devant l'eau jusqu'au sommet du pin, il demeura encore là-haut quinze jours et quinze nuits ! Tant que dura l'inondation, ce tigre, avec la patience dont notre race a seule le secret, demeura fidèle à son poste, sans faire le plus petit mouvement !...

Mais, au bout de ce temps, Dieu, dans sa bonté infinie, se sentit pris de pitié pour ce pauvre monde qu'il avait châtié. Il referma les cataractes du ciel, fit rentrer les fleuves et les mers dans leurs lits, et ordonna à son soleil de sécher et d'éclairer la terre émergeant des profondeurs de l'abîme. Dès que mon noble grand-père vit le danger passé, il pensa qu'il ne reviendrait plus désormais, il abandonna sa faction et prit pied sur la terre ferme, remerciant le ciel de la protection qu'il lui avait accordée.

Or, mes amis, il faut vous dire ce que j'ai oublié de faire remarquer en commençant, c'est que le rajah était une tigresse qui donna naissance quelque temps après à deux petits tigres qui grandirent promptement. Bientôt notre grand-mère, miraculeusement sauvée du déluge, se trouva au milieu de tout un peuple de tigres. Quand elle mourut, elle eut la consolation de croire que sa race prospérerait et couvrirait bientôt le pays entier.

Pauvre mère ! comme elle se trompait ! Le ciel, mécontent sans doute de ce qu'une simple tigresse se fût permis d'échapper à la ruine totale de tous

les êtres vivants, ne regarda pas ses descendants d'un œil très favorable. Sans leur être précisément hostile, il ne les entoura pas de cette protection toute-puissante dont les tigres, surtout, devraient être couverts. Aussi, après quelques siècles de bonheur et de puissance, où la nourriture était abondante et facile, des blancs sont venus qui nous ôtèrent la chair de la bouche. Il n'y a plus moyen de vivre ! Notre race tend à diminuer considérablement, et tout fait, hélas ! présager que bientôt elle aura disparu de la surface de la terre

— Quel malheur ! murmura Simius en grimaçant.

— Oh ! reprit Dur-à-cuire, vous aurez longtemps encore des refuges dans les montagnes.

— Dieu vous entende, cousin ! Je reprends...

— Ah ! mais non ! Assez de rajah comme cela !... cria Simius.

— C'est vrai, répondit mademoiselle Marianne ; il faut que tout le monde parle.

— Tout le monde, appuya Gros-Pierre.

— Mais...

— Taisez-vous un peu, maître Patte-de-velours, si vous le pouvez !

— Idiots, gronda le tigre, je vais dormir.

— Bonsoir ! A vous, monsieur Bel-Œil...

— Hou ! hou ! mes amis. Moi je suis Américain du Nord, et mon nom, que vous ne connaissez peut-être pas, est Harfang ou Hibou des neiges. Nous sommes bien munis sous notre robe blanche mouchetée de gris, car nous ne quittons jamais — sinon par la force, hélas ! — les régions polaires, même pendant les hivers les plus rigoureux.

— Brrrr ! ! !... firent les perroquets.

— Nous volons de la Terre maudite à la baie d'Hudson, c'est vrai ; mais la nature, toujours prévoyante, nous a vêtus d'une manière convenable pour supporter quarante degrés de froid... Voyez ! notre plumage épais et chaud nous couvre presque les yeux ; il me gêne affreusement dans ces voitures closes ; mes jambes sont si garnies de plumes, qu'elles paraissent aussi grosses que celles de mademoiselle La Grinche, là-bas, dans son coin. Mon bec, comme vous pouvez le reconnaître, est caché sous la masse de plumes qui couvre ma figure ; car, hélas ! il ne faut pas laisser à nu, à l'air, quelque partie de son corps que ce soit.

— Ah ça, Bel-Œil, dit Martin, je me suis souvent demandé comment vous faisiez, vous, pour avoir toujours l'œil ouvert, la nuit comme le jour.

Vous avez l'air d'y voir pas trop mal, tandis que, dans mon pays, les hiboux n'ouvrent les yeux que la nuit et n'y voient pas le jour.

— C'est que, chez vous, maître Martin, les hiboux sont des oiseaux de nuit, et que, sous les latitudes méridionales, il est bien rare qu'ils sortent le jour. Il en est tout autrement pour nous autres des régions boréales : nous chassons pendant le jour. et nous supportons aussi bien que vous la lumière. Il fallait bien qu'il en fût ainsi... Comment aurions-nous pu passer, sans cela, les étés des régions polaires, où le soleil ne quitte pas l'horizon pendant des mois entiers ?...

— Soit ! dit Gros-Pierre ; mais qu'est-ce que vous mangez là-bas ? De la neige ?

— Pas plus que vous ne mangez de l'eau dans vos forêts tropicales.

— Mais enfin...

— Nous chassons le ptarmigan ou perdrix des neiges, le lièvre blanc, les rats et les souris qui vivent aussi dans la neige. J'aime surtout le lièvre !... C'est ce qui m'a perdu...

— Écoutons cela ! claqueta Marianne.

— Un jour, trois jeunes hommes arrivèrent sur la montagne où j'avais élu domicile. Ils chassaient évidemment, portant des espèces de bâtons dont je ne comprenais pas alors l'usage. Je ne l'ai appris... qu'à mes dépens ! Voyez ce calus de mon aile... C'est ce qui me reste de la blessure qui m'a amené parmi vous !

Grâce à ma couleur — j'étais blotti sur une pointe de neige — les nouveaux venus ne m'apercevaient point, tandis que moi, je ne perdais point de vue un seul de leurs mouvements. Tout à coup l'un d'eux s'arrête et montre à ses compagnons un objet qui, placé au centre du plateau que je dominais, ressemblait, à première vue, à une pelote de neige. Cependant, en y regardant avec un peu plus d'attention — moi je ne m'y trompais point, — on remarquait sur cette boule deux petites taches rondes de nuance foncée et, au-dessus, deux minces lignes noires. Avec un peu de persistance, l'œil finissait par percevoir la silhouette d'un animal tapi sur la neige : les taches noires étaient ses yeux ; les lignes, le rebord de ses longues oreilles couchées...

C'était un magnifique lièvre polaire, et ces animaux-là ne pèsent pas moins de quinze livres, c'est-à-dire le double des lièvres de ces maigres pays-ci. Sa peau est blanche comme le duvet du cygne.

J'acquis immédiatement la certitude que nos chasseurs connaissaient leur affaire. D'eux d'entre eux s'arrêtèrent et s'accroupirent à cinquante pas l'un de l'autre : le troisième partit, son bâton sous le bras. Je le vis d'abord prendre une direction opposée à celle du lièvre, et j'étais content... mais c'était une manœuvre adroite pour ne pas effrayer l'animal. Peu à peu, le chasseur modifia sa marche et se mit à décrire un cercle dont le lièvre immobile était le centre, et qui embrassait à peu près tout le plateau, c'est-à-dire un diamètre de trois cents pas environ.

L'homme s'avavançait, les yeux fixés sur l'animal accroupi. Quand il eut décrit le premier cercle, il en continua un plus petit, puis un autre, puis un autre, toujours rétrécissant sa spirale et se rapprochant du gibier. L'animal, de son côté, suivait tous les mouvements du chasseur, évidemment partagé entre la crainte et la curiosité.

Je me demandais comment il pouvait se faire que le lièvre ne s'effrayât point ; mais je remarquai que, le soleil étant au plus haut du ciel, le chasseur ne produisait aucune ombre et, par conséquent, rien ne remuait autour de lui sur la neige. Il semblait une grande tache noire se promenant sans bruit autour du lièvre.

Tout à coup, le chasseur s'arrêta du côté opposé à ses deux compagnons et, approchant son bâton de sa tête, il le plaça horizontalement. A ce moment, j'intervins... Arrivant sur mes ailes muettes au-dessus du lièvre, je poussai un léger cri...

— Ah ! oui ! nous la connaissons votre chanson, fit Simius. Elle est jolie ! parlons-en.

— Et la vôtre, donc ! riposta Bel-Œil.

— La mienne ! mais elle est charmante. Quant à la vôtre on dirait une voix d'homme en détresse !

— C'est bon, mauvais plaisant ! Bref, à mon cri le lièvre bondit.

Je me laissai descendre et porter sur mes longues ailes : je le suivais facilement en volant et me rapprochais peu à peu de lui.

Nous arrivions vers les hommes accroupis dans la neige ; j'allais enfoncer mes serres dans le cou du lièvre, quand un grand bruit se fit entendre comme un coup de tonnerre... Je sentis une terrible douleur près du coude ; mon aile s'affaissa morte, inutile et flottante...

Je tombai sur le lièvre mort en roulant sur lui-même...

Cinq minutes après j'étais prisonnier !

Un mois plus tard j'étais guéri, mon aile me pouvait porter ; mais je partais pour ce pays-ci, où il fait vraiment trop chaud...

— Trop froid ! dirent Marianne et Gros-Pierre.

— Trop chaud ! gronda Martin. On étouffe !...

— On grelotte, glapit Simius.

— On n'y serait pas trop mal, conclut Dur-à-cuire, on y resterait même volontiers, si on y trouvait une nourriture plus vivante...

— Mes amis, dit Bel-Œil, j'ai fini !...

CHAPITRE VIII

SIMIUS ET SES BOTTES.

— Chers compagnons, dit Simius, lorsque son tour de parler fut arrivé, comme vous le savez par la déclaration que j'ai faite tout à l'heure à mademoiselle Marianne, je naquis dans une des immenses forêts qui couvrent la surface du Brésil.

De mes premiers mois, chers amis, je ne vous dirai rien, sinon que ma mère me témoignait une affection sans bornes, ce qui était tout naturel, puisque j'étais fils unique. Lorsque mes membres eurent acquis une certaine vigueur, ce fut elle qui me montra, en jouant, à grimper aux arbres, à m'accrocher par la queue, à sauter de branche en branche, à me suspendre la tête en bas, exercice que j'aimais par-dessus tout. C'était encore elle qui m'apprenait les fruits que je pouvais rechercher, ceux que je devais éviter, la manière de dénicher les nids d'oiseaux et d'en dévaliser les œufs.

Le seul souvenir précis que j'aie conservé de cette bien heureuse époque de ma vie est un souvenir de terreur. Un jour que je jouais à cache-cache avec ma mère au milieu des feuillages, je sentis tout à coup une sorte de malaise s'emparer de mon être. Un tremblement général m'agitait et, bien que je me cramponnasse aux branches de toute ma force, je me sentais attiré vers quelque chose que je ne voyais pas...

Soudain, les branches s'écartèrent et j'aperçus un horrible serpent, lequel, la gueule démesurément ouverte, fixait sur moi des yeux flambloyants. J'étais paralysé. Je voulais fuir, mais la terreur me clouait sur place... Bien plus, ce terrible danger me fascinait, m'attirait vers lui !

Incapable de résister à cette mystérieuse attraction, je poussai un faible cri, m'attendant à une mort certaine, lorsque ma mère, inquiète de mon absence, s'élança sur le lieu de la scène. Un coup d'œil lui suffit pour juger de la gravité de la situation !...

D'une main elle me saisit par le milieu du corps et m'attira vers elle, tandis que de l'autre, cassant une branche d'arbre, elle en asséna un si vigoureux coup sur la tête du serpent, que mon ennemi, brusquement arrêté

dans son élan, déroula ses anneaux et tomba lourdement sur le sol presque anéanti.

— Cher enfant, dit alors ma mère, que ceci t'apprenne à ne jamais trop t'écarter de moi ! Ne t'avais-je pas averti que partout, autour de nous, sont embusqués des milliers d'ennemis toujours prêts à profiter de nos moindres inadvertances ! Celui-ci est un des plus dangereux...

— Oh ! oui, maman ! m'écriai-je, d'autant plus dangereux que sa vue m'ôtait jusqu'au sentiment de la conservation.

— Ceci tient à un pouvoir particulier que le serpent possède d'attirer à lui, par une force mystérieuse, les victimes sur lesquelles il fixe ses regards. Nous n'avons qu'un moyen d'y échapper.

— Lequel, maman ?

— Lorsque tu te trouveras de nouveau en présence d'un serpent, ce qu'à Dieu ne plaise ! ferme immédiatement les yeux : alors tu échapperas à son action et tu pourras fuir...

— Tu as donc fermé les yeux tout à l'heure, maman ?

— Non. Si j'avais été seule, peut-être y aurais-je été forcée ; mais ayant à te défendre, je ne craignais rien ! Je possédais une armure plus forte que le pouvoir fascinateur du serpent.

— Laquelle, chère mère ?

— L'amour maternel, mon fils. Mes paroles te semblent peut-être étranges ; mais laisse venir le temps et, un jour, tu les comprendras.

Cette rencontre, qui avait failli me coûter la vie, eut cela de bon qu'elle exalta ma prudence et ma circonspection...

Chat échaudé craint l'eau froide, dit-on. A partir de ce moment, tout objet nouveau éveilla mes soupçons : les lianes grimpantes qui frappaient ma vue me faisaient l'effet d'une multitude de serpents entrelacés dans les branches.

Toujours sur le qui-vive, j'acquis bientôt une justesse de coup d'œil qui me sauva en maintes circonstances, et dont j'espère être bientôt à même de vous donner un exemple.

Cependant, à mesure que je grandissais, un changement s'opérait dans le caractère de ma mère. Elle ne me témoignait plus la même affection qu'auparavant, ses soins devenaient moins empressés : bientôt même ils cessèrent tout à fait. Il est vrai qu'ils furent remplacés par un déluge de calottes et de corrections qui tombaient sur moi à propos de tout et à propos de rien. Si je courais trop vite, v'lan, une calotte ; si je ralentissais mon

allure, paff ! un coup de dent... Si je grimpais à une branche, ma mère, me tirant par la queue, me forçait à redescendre ; si, au contraire, je descendais, toujours me tirant par la queue, elle me forçait à remonter. Rencontrait-elle un fruit, une amande : au lieu de me faire ma part comme par le passé, elle commençait par manger le meilleur, et même la totalité, et m'abandonnait le reste...

Cette manière de vivre devenait intolérable ; cependant je n'osais rien dire encore, mais je n'en pensais pas moins, et je formais dans ma cervelle un plan pour conquérir ma liberté et fuir les taquineries de mon tyran.

Ma mère vint d'elle-même au-devant de mes vœux.

— Ah ça, Simius, me dit-elle un jour : crois-tu vraiment que pour l'amour d'un vilain magot comme toi, je vais m'astreindre à vivre toujours solitaire comme un porc-épic dans sa tanière ?... Si tu as cette idée-là, il faut t'en débarrasser au plus tôt... Peste soit de la solitude ! je vais rejoindre mes amis. Si tu veux me suivre, je ne t'en empêche pas ; mais si tu refuses, eh bien, va-t'en au diable !

J'ÉTAIS DU COUP MAJEUR ET ÉMANCIPÉ.



— Vous suivre ? Merci bien ! J'en ai assez... j'en ai trop, de vos calottes. Je suis assez grand pour me suffire à moi-même. D'ailleurs, malgré tout le respect et toute la gratitude que je vous dois, je vous dirai que j'avais mon petit projet de déguerpir à la première occasion, et sans crier gare ! Votre proposition arrive donc très à propos.

— Eh bien, adieu !... dit ma mère en m'allongeant un beau coup de poing.

Mais, connaissant ses tics, je me tenais sur mes gardes... Le poing frappa dans le vide, et ma mère, ne trouvant pas la résistance qu'elle espérait, perdit l'équilibre et dégringola cinq ou six branches plus bas...

Craignant que, changeant d'avis, elle me rappelât, je m'enfuis à toutes jambes et disparus bientôt dans l'épaisseur de la forêt.

J'étais, du coup, majeur et émancipé !

Après avoir erré quelques jours à l'aventure, le nez au vent et sans penser à rien, j'aperçus une bande d'une quarantaine de singes de mon espèce auxquels je me mêlai. Après quelques calottes et quelques coups de dent distribués à droite et à gauche, j'acquis droit de cité et pus me joindre aux ébats de mes nouveaux compagnons.

— Holà ! hé ! arrivez, vous autres, nous cria un jour un des plus délurés ; je veux vous soumettre une idée qui m'est venue.

— Parlez ! parlez ! criâmes-nous en accourant.

— Personne ne peut nier que nous soyons tous des singes instruits et intelligents, n'est-ce pas ?

— C'est vrai !

— Cependant, mes amis, une chose m'attriste...

— Laquelle ? Parlez donc !

— Notre éducation est très incomplète. Nous n'avons aucune expérience des voyages.

— C'est, ma foi, vrai !

— Eh bien, qui nous empêche d'acquérir cette expérience ?

— Oui, au fait ; qui nous empêche ?

— Personne, n'est-ce pas ?

— Mais non, personne !

— Je viens donc vous proposer de nous mettre en route, et de parcourir le monde en touristes et en observateurs...

— Ça va ! vive l'orateur !

— Je demande la parole ! fit un autre gaillard en se levant et s'élançant sur la branche qui servait de tribune :

« Mes amis et chers camarades,

« Après les déclarations si fermes et si loyales de l'honorable préopinant, je me sens très à l'aise pour formuler les courtes observations que me suggère mon amour pour l'ordre et la prospérité de notre association. Oui ! les voyages forment l'esprit et adoucissent les mœurs ; personne ne les aime plus que moi, et je m'associe de grand cœur à la motion de l'éminent orateur qui m'a précédé. Je me permettrai cependant de faire une légère rectification. Il a dit : « Parcourons le monde en touristes et en observateurs... » Je crois qu'il aurait dû dire plutôt : en observateurs et en touristes. Effectivement, il demeure entendu que le but principal de notre voyage sera le désir de nous instruire, et non seulement celui de satisfaire une vaine curiosité.

— Évidemment ! Bravo ! Vive aussi le second orateur ! En route !

Et, sans plus de discussions, nous partîmes sous la conduite des deux orateurs, auxquels on avait confié la périlleuse mission de diriger notre marche.

Les premiers jours, tout alla bien. Le bois était touffu, nous n'avions pas besoin de descendre à terre et nous progressions en sautant de branche en branche. Mais, nous avons beau écarquiller les yeux et regarder de tous côtés, nous n'apercevions aucune de ces nouveautés dont on nous avait parlé et qui devaient nous donner de l'expérience. C'étaient toujours les mêmes arbres portant les mêmes fruits ; c'étaient toujours les mêmes herbes cachant les mêmes serpents...

Nous commençons à nous décourager et même à murmurer contre ceux qui nous avaient entraînés dans cette expédition, lorsque, vers le milieu du septième jour, en traversant un massif de cocotiers, des cris inconnus attirèrent notre attention.

— Halte ! s'écria un de nos chefs, regardez à terre ! voilà une espèce d'animal qui vous est certainement inconnue. C'est ce qu'on appelle des

hommes... A l'avenir, vous les reconnaîtrez sans peine à ce qu'ils nous ressemblent un peu, mais en laid !

Les gens que nous venions de rencontrer appartenaient à la race des Indiens des bois. C'étaient de solides gaillards, grands, robustes, bien faits... pour des hommes ! Ils avaient la peau rougeâtre. Leurs cheveux, ramenés en arrière, étaient réunis sur le sommet de la tête en une touffe épaisse et garnie de plumes. Une couverture de laine jetée sur les épaules, et des mocassins ou pantoufles en cuir aux pieds, composaient tout leur costume. Tous portaient l'arc et un long couteau retenu par une ceinture nouée autour des reins.

Ces Indiens ne tardèrent pas à nous apercevoir et à nous accueillir par des cris perçants auxquels nous répondîmes avec un avantage marqué ; puis, après s'être concertés pendant quelques instants, ils nous lancèrent une grêle de pierres qui, fort heureusement, n'arrivaient pas à la hauteur des branches de nos cocotiers.

Une semblable audace ne pouvait pas rester impunie. Nous devions nous venger, mais comment ?...

Rien de plus facile... D'abord, nous avions l'avantage de la position, puis les projectiles ne manquaient pas autour de nous. Avec un ensemble digne de la troupe militaire la mieux aguerrie, nous fîmes tomber sur nos adversaires une grêle de noix de coco, et bientôt la terre en fut jonchée.

Tout à coup un des Indiens poussa un grand cri. C'était un signal, car, au même instant, un de ses compagnons banda son arc et décocha une flèche qui passa en sifflant au-dessus de nos têtes.

— Oh ! oh ! ceci devient très sérieux, s'écrièrent les chefs, au large ! fuyons ! des flèches ne sont pas des pierres, et nous ne pouvons résister...

En un clin d'œil nous fûmes hors de portée...

Le secret de la manœuvre des Indiens nous apparut alors ! On dit malin comme un singe, c'est beaucoup d'honneur qu'on nous fait. On aurait bien raison de dire : rusé comme un homme !

Les Indiens convoitaient les fruits de nos cocotiers, mais ils étaient trop maladroits pour y atteindre. A cette hauteur les singes seuls sont capables de parvenir ! A peine nous eurent-ils signalés, qu'ils résolurent de faire faire la cueillette... par nous-mêmes ! C'est pour cela qu'ils nous avaient assaillis à coups de pierres, sachant très bien que nous riposterions avec les projectiles que nous avions sous la main, c'est-à-dire les noix de coco. Leur calcul était juste et leur réussit par notre bêtise, car bientôt nous les vîmes s'éloigner

portant sur leurs épaules de grands sacs remplis de fruits précieux que nous leur avions donnés... sans le vouloir.

Quant à nous, suffisamment édifiés et jurant, mais un peu tard, qu'on ne nous y prendrait plus, nous continuâmes notre instructif voyage.

Enfin ! nous avons appris quelque chose... à nos dépens !...

Le lendemain, une difficulté se dressa tout à coup devant nos yeux. Le massif de verdure que nous suivions se trouvait brusquement coupé par une longue clairière assez étroite, trop large néanmoins pour espérer la franchir d'un bond.

— Diable ! dit l'un des chefs, comment faire ? Descendre à terre ?... nenni !... Il y a bien un moyen, mais il est peu pratique et je crains que vous ne l'acceptiez pas.

— Lequel ?

— Celui de longer la clairière jusqu'à ce que nous en trouvions l'extrémité. Cela représente évidemment un détour de plusieurs lieues !...

— Repoussé à l'unanimité !

— J'en étais sûr... nous ne pouvons pourtant pas descendre à terre, les herbes sont trop hautes et nul ne peut savoir ce qu'il y a dessous !

— Hélas ! comment faire ?...

— Parbleu ! j'ai trouvé, fit le second chef en se frappant le front. C'est la chose la plus simple du monde quand on a une queue !...

— Parlez ! que faut-il faire ?...

— Patience ! que les vingt plus robustes d'entre vous sortent des rangs !... Bien ! maintenant écoutez-moi et comprenez bien mes paroles. Je vais me suspendre à cette branche, la tête en bas. L'un d'entre vous se suspendra de la même manière à mes épaules, puis un troisième aux épaules du second, et ainsi de suite jusqu'au vingtième. Allons ! je vous dirai ensuite ce qu'il restera à faire. Dépêchons !

La manœuvre indiquée fut exécutée par nos compagnons avec une merveilleuse agilité. Au bout de quelques minutes, une chaîne, formée de vingt anneaux vivants, pendait à la maîtresse branche.

— Attention ! dit alors le chef, voici le moment de nous livrer à l'exercice de la balançoire. Hé ! là-bas, celui du bout !... fais briller ton adresse et accroche-toi à l'arbre d'en face quand tu auras assez d'élan...

La chaîne animée commence alors à s'agiter et à prendre un mouvement d'oscillation de plus en plus marqué. Enfin le singe qui en formait le dernier anneau reçut un élan assez fort, atteignit l'une des branches des arbres

opposés et y resta fortement accroché par ses mains antérieures. L'ensemble des corps de nos amis formait un véritable pont suspendu sur lequel nous passâmes sans la moindre difficulté.

L'ESSAIM DES SINGES SE TROUVA SUSPENDU DE L'AUTRE CÔTÉ DE LA CLAIRIÈRE.



— A notre tour, cria le chef. Hé ! là-bas, tiens-toi bien ! car, moi, je vais tout lâcher de mon côté ?...

— Allez, je suis prêt !

Le chef exécuta le mouvement qu'il venait d'indiquer, et l'essaim des singes se trouva de nouveau suspendu, mais, cette fois, de l'autre côté de la clairière.

Grimper sur le dos les uns des autres pour atteindre les branches fut, pour ces susdits compagnons, l'affaire d'un clin d'œil ! Nous avons réussi ! Ah ! mais cette fois-ci, nous avons vu du nouveau !

— Vivent les voyages pour former la jeunesse ! nous écriâmes-nous dans un bel élan d'enthousiasme.

Hélas ! notre cri de triomphe se convertit brusquement en un cri de frayeur. Un énorme jaguar qui, caché dans les herbes de la clairière, avait vu notre équipée, s'élançait vers nous en bondissant à travers les branches.

A sa vue, un désordre indescriptible se mit dans nos rangs : le sauve-qui-peut se fit entendre et nous nous prîmes à fuir dans toutes les directions. Malheureusement pour moi... — c'est-à-dire non, pour lui — le jaguar parut s'acharner après moi et deux braves amis qui m'accompagnaient dans ma fuite accélérée. Pour éviter les crocs acérés que j'entendis claquer à nos trousses, il n'y avait qu'une chose à faire, se réfugier à la cime de l'arbre, tout en haut, sur les branches les plus minces. L'ennemi était trop lourd et trop maladroit pour nous suivre jusqu'à là !

Notre calcul était juste, mais il paraît que le jaguar avait une forte envie de goûter du singe ce jour-là, car, au lieu de se retirer, il s'assit tranquillement sur une grosse branche, les pattes étendues, nous guignant de ses yeux jaunes à demi fermés et passant sa langue rouge sur ses babines noires.

Nous étions assiégés dans notre forteresse !....

La position était critique, car les jaguars sont têtus, et, un jour ou l'autre, la famine devait nous forcer à descendre lorsqu'une inspiration soudaine se fit jour dans mon cerveau ! Me suspendant par la queue, la tête en bas, je saisis l'extrémité de la branche qui servait de siège à notre ennemi, et commençai à la secouer de toutes mes forces. Le jaguar, étonné, se cramponna de toute la puissance de ses griffes à l'écorce, mais, mes deux amis se joignant à moi, le mouvement d'oscillation de la branche devint si accentué que, perdant l'équilibre, l'affreuse bête tomba sur le sol et se cacha sous les herbes, honteuse comme un renard qu'une poule aurait pris !

Simius et le Jaguar.



Tout fiers de notre victoire, nous rejoignîmes, en gambadant, nos amis, qui, ayant vu de loin ce qui s'était passé, nous accueillirent avec enthousiasme en nous félicitant de notre présence d'esprit.

A force de marcher, nous arrivâmes un jour sur les bords d'un grand fleuve qui étalait sur le passage son immense nappe bleue aussi large qu'un bras de mer.

— Cette fois nous n'irons pas plus loin, dit l'un de nous.

— Pourquoi donc ?

— Dame ! vous n'avez pas, sans doute, la prétention de franchir cet obstacle comme la clairière.

— Non certes, pas de la même manière, mais il y a d'autres moyens.

— Vraiment ?

— Mais oui, vous avez vu des hommes, n'est-ce pas ?

— Sans doute, après ?

— Croyez-vous que ces animaux si laids et à l'air si lourd soient plus habiles et possèdent plus de ressources dans l'esprit que nous autres ?

— Vous n'êtes vraiment pas poli de nous mettre en comparaison !...

— Eh bien ! ces hommes, qui nous sont si inférieurs sous tous les rapports, savent marcher sur l'eau et traverser ainsi les fleuves.

— Pas possible !

— Mais certain.

— Si les hommes font cela, nous sommes capables de le faire aussi ! Comment ?...

— En suivant leur exemple, il suffit de se réfugier sur quelque objet flottant et de se laisser entraîner par les eaux. Voulez-vous essayer ?...

— Certes ! marchons...

— Alors nous n'avons qu'une chose à faire : guetter le premier tronc d'arbre qui passera à notre portée et sauter sur lui.

Ainsi dit, ainsi fait.

Une demi-heure après, navigateurs improvisés, nous voguions joyeusement bercés par le courant et poussés par un vent favorable..

Cette manière de voyager était si en dehors de nos habitudes, qu'au premier moment, je l'avoue sans honte, j'eus une peur affreuse. Mais le cours du fleuve était si calme et si majestueux, ses rives offraient des aspects si riches et si variés, que j'oubliai vite ma frayeur pour ne songer qu'à admirer.

Il était déjà nuit lorsque l'arbre qui nous portait s'échoua sur la rive opposée, parmi des roseaux énormes. Nous nous réfugiâmes dans un petit bois voisin en attendant que le jour nous permît de reconnaître où nous avions abordé.

Le lendemain, un peu avant le lever du soleil, nous fûmes brusquement réveillés par des chants et des éclats de voix qui venaient de l'extrémité du bois opposée à la rivière. Nous avançant avec prudence du côté du bruit, nous nous trouvâmes en présence d'un champ labouré, dans lequel une dizaine de jardiniers vaquaient à leurs travaux journaliers. Ce champ ou mieux ce jardin était la dépendance d'une riche habitation dont nous apercevions au loin la masse blanchâtre estompée par la brume du matin.

— Remerciez le ciel, mes amis, de nous avoir conduits en ces lieux, nous dit le chef, rien ne nous manquera plus désormais. Et, puisque vous voyagez pour vous instruire, observez avec soin les actions de ces hommes, vous pourrez en tirer profit un jour venu.

En effet, blottis sous le feuillage, et gardant le plus scrupuleux silence, nous prîmes, ce jour-là, une leçon complète de jardinage, leçon qui fut renouvelée les jours suivants.

— Pardieu, dit l'un de nous, un beau matin, je crois que nous n'avons plus rien à apprendre des soins à donner à la terre. Je propose de montrer aux hommes que si, sans le vouloir, ils ont été nos maîtres, en élèves intelligents, nous les avons surpassés !...

— D'accord !

— Les champs sont déserts à cette heure. A l'œuvre donc, et, quand les jardiniers viendront, ils trouveront la besogne faite et nous jouirons de leur surprise.

— Bravo !

Quittant alors nos arbres, nous faisons irruption dans les domaines de l'hacienda. Une fois là, nous nous partageons en plusieurs bandes et nous commençons à imiter ce que nous avons vu faire aux hommes les jours précédents. Les uns arrachent les légumes, les autres, grimpant aux arbres, font la cueillette des fruits ; ceux-ci coupent les fleurs pour en faire des bouquets, ceux-là se tiennent en sentinelles pour nous avertir au besoin. Il fallait voir comme nous travaillions ! Jamais laboureurs ni jardiniers ne mirent plus de cœur à la besogne...

En deux heures tout fut fini. Dans ce vaste terrain cultivé, il ne restait plus rien debout ! Les légumes arrachés s'élevaient en pyramides symétriquement disposées, les fruits jonchaient le sol : pour aller plus vite, nous avons même cassé la plupart des branches.

Ne voyant plus rien à arracher, cueillir ou couper, nous nous arrê tâmes satisfaits de notre œuvre.

— Si les jardiniers ne sont pas contents de nous, dit le chef, c'est qu'ils sont bien difficiles ! nous avons tout fait, ils n'ont plus qu'à se croiser les bras...

A peine achevait-il ces paroles, qu'une clameur épouvantable s'éleva derrière nous.

— Ah ! les brigands ! les scélérats ! s'écriaient les jardiniers, car c'étaient eux. Toute la récolte est perdue par la faute de ces vermines... Que va dire le maître ?...

— Qu'est-ce qu'ils chantent ? fit notre chef... la récolte perdue ?... Peut-être avons-nous travaillé trop vite ou trop tôt... mais, c'était dans une excellente intention. Sont-ils bêtes !..... Holà ! enfants, gagnons le bois quand même, et attendons-y les événements... Ces hommes sont ineptes ! on ne sait jamais ce qu'ils veulent ou ne veulent pas...

Quelques instants après, le maître de l'hacienda arrivait sur le théâtre de nos exploits.

Nous le vîmes, de loin, se livrer à une pantomime fort expressive et qui, pour moi, ne présageait rien de bon... Il levait les bras au ciel, frappait du pied la terre, s'arrachait les cheveux avec toutes les apparences du désespoir. Puis, tendant un poing menaçant vers le bois qui nous cachait, il se dirigea en courant vers son habitation.

Il revint bientôt, accompagné de tous ses domestiques armés de fusils. Holà ! quelles étaient leurs intentions ?... Nous ne le sûmes que trop tôt ! Ces monstres ingrats et sanguinaires cernèrent le bois qui nous cachait et la fusillade commença... Nos cris de douleur, nos supplications, nos mains tendues vers eux ne les attendrirent pas. Les coups de feu éclataient toujours, semant la mort parmi nous.

Oh ! si nous avions eu des fusils ?...

Presque tous mes compagnons étaient tués ou blessés. Les survivants, affolés, couraient de tous côtés, cherchant une issue pour fuir, mais toujours ils revenaient se heurter contre un cercle infranchissable d'ennemis qui les forçait à reculer.

Quant à moi, j'avais eu le bon esprit de me cacher au plus épais du feuillage et d'y rester immobile. Tremblant d'horreur, j'assistais au massacre de mes amis et la mort frappa souvent bien près de ma tête !... Tout à coup, j'aperçois un jour se former parmi les assaillants. M'élancer comme une flèche et fuir dans la direction de la rivière fut pour moi l'affaire d'un instant.

Deux coups de feu me saluèrent au passage, mais j'allais si vite, que je ne fus pas atteint et que je parvins à gagner la berge... Derrière moi, c'était une mort inévitable ; devant, c'était peut-être aussi la mort, mais peut-être la vie et la liberté... Je n'hésite pas : entre deux dangers je choisis le moins imminent, et je m'élance résolument à l'eau, cherchant à gagner l'autre rive.

Hélas ! la rivière était large ; mes forces s'épuisaient rapidement ; je voyais déjà avec effroi le moment où l'eau allait m'engloutir... lorsqu'un tronc d'arbre passa à ma portée. J'étais sauvé !... je n'avais plus, sur ce radeau improvisé, qu'à me laisser conduire par le courant. C'est ce que je fis ; mais l'émotion, la fatigue avaient épuisé mes forces, et je perdis connaissance...

Quand je revins à moi, l'arbre qui me portait était échoué sur la rive.

Je remerciai avec ferveur le ciel qui m'avait accordé une protection si éclatante, et, dégoûté des voyages, je n'eus plus qu'une idée : trouver un lieu convenable où je pusse vivre en paix... et surtout, loin des hommes, passer le reste de mes jours.

Ce n'était pas chose facile, car le pays où j'avais abordé se composait d'une immense plaine couverte de hautes herbes, sans un buisson, sans un arbre !... Il me fallait parcourir une longue route au travers de cette herbe et affronter les dangers qu'elle devait recéler pour notre espèce. Hors des arbres, nous ne valons rien ! Cependant il n'y avait pas à hésiter si je voulais vivre... M'armant de courage, j'entrepris ce périlleux voyage, et après trois longues journées de souffrances, les mains en sang, usées par la terre et les feuilles coupantes, j'arrivai sain et sauf à un grand massif dépendant de la forêt vierge.

Enfin ! quel ineffable bonheur de sentir une branche sous ses mains !

Nos fameux chefs avaient bien raison de nous dire : Les voyages forment la jeunesse ! Celui que je venais de terminer, et aux misères duquel j'avais échappé par miracle, m'avait donné de l'expérience et appris celle vérité incontestable : Le meilleur moyen de vivre heureux, c'est de rester tranquille !

C'est ce que je fis.

Deux années s'écoulèrent ainsi, et certes, je puis bien dire que, si jamais j'ai goûté le bonheur, c'est pendant cette période. Libre de tous soins, de toute inquiétude, me gardant bien de vouloir faire la besogne des hommes, trouvant amplement autour de moi de quoi satisfaire mes besoins, je n'avais qu'à me laisser vivre.

Mais il était écrit que l'ère des voyages n'était pas fermée pour moi... Hélas ! elle n'était même pas ouverte !

Un jour, à califourchon sur une branche, j'achevais tranquillement de déjeuner ; un léger bruit attira mon attention et, regardant à terre, j'aperçus un homme qui s'arrêtait précisément au pied de mon arbre.

Ma première idée fut de fuir. Depuis le massacre de mes compagnons, c'était le premier homme que j'apercevais et sa vue fit repasser devant mes yeux les horribles souvenirs que j'avais chassés de ma mémoire. Cependant celui-ci avait un tel air de bonté répandu sur le visage que j'eus honte de ma pusillanimité, et que je restai. Quelle faute de juger les gens sur la mine et combien j'aurais mieux fait d'obéir à mon premier mouvement !...

L'homme, de l'air le plus innocent du monde, s'assit sur l'herbe, tira d'un sac quelques provisions et déjeuna tranquillement.

Son repas achevé, je le vis ôter et remettre, à plusieurs reprises différentes, de grandes bottes qu'il portait, comme si quelque chose l'eût gêné, puis, se roulant dans une couverture, il s'endormit ou feignit de s'endormir.

— Décidément, pensai-je, les hommes sont plus intelligents que je ne le croyais. Ils ont trouvé le moyen de se garantir les pieds et les mains des atteintes des épines et des ronces... Ah ! si je possédais, moi, une paire de bottes, je ne me blesserais plus les mains de devant et de derrière dans les herbes ! Espérons qu'un jour viendra où les singes auront aussi des cordonniers...

Cependant, son somme achevé, l'homme se leva et, remettant son sac sur son dos, il s'éloigna en sifflotant.

O bonheur ! il avait oublié ses bottes !...

J'avoue que je n'eus pas un seul instant la pensée de le rappeler et de lui montrer son oubli. Je me dis au contraire que ce qui est bon à prendre est bon à garder, que les cordonniers ne viendraient sans doute pas de sitôt dans mon voisinage, et que la paire de bottes oubliée m'irait... comme un gant ! L'homme était loin... Je descendis en toute hâte et me chaussai...

Simius et ses bottes.



Vous dire que les bottes m'allaient bien, bien... serait un mensonge. Non ! elles étaient un peu grandes ; mais, bah !... à cheval donné on ne regarde pas à la dent ! voire même à cheval trouvé !

Tout fier de ma parure, je me mis à marcher avec la gravité que comporte un semblable ajustement... J'étais d'ailleurs un peu gêné...

— Bah ! pensai-je, c'est affaire d'habitude. On se fait à tout !

Soudain j'entends une course précipitée.

C'était l'homme qui, s'étant aperçu de son oubli, revenait pour le réparer...

— Au diable ! pensai-je, il faut déguerpir !...

Comme il n'est pas facile de grimper aux arbres avec des bottes, surtout quand on n'en a pas l'habitude dès l'enfance, je voulus les ôter...

Impossible !... les maudites bottes étaient collées à mes jambes !...

Cet homme, dont la figure annonçait la bonté, les avait remplies de poix et avait fait semblant de les oublier !...

C'était un piège qu'il m'avait tendu.. Aussi, comme un benêt, je m'y étais laissé prendre !...

Toute résistance était impossible. Je fus fait prisonnier, conduit à la ville, embarqué et envoyé en France... où je tombai au pouvoir de l'Hercule de la Réole, chez lequel, Messieurs, j'ai eu l'honneur de faire votre connaissance... forcée.

Maintenant, dites-moi, amis, n'est-il pas poignant devoir un singe aussi illustre que moi servir d'amusement aux militaires et aux bonnes d'enfants d'une petite ville ?...

O destin ! quand tu divagues !...

CHAPITRE IX

LE CHIEN SAVANT.

Capi n'avait écouté ces divers récits que d'une oreille distraite ; Capi, il est vrai, fait bande à part, c'est un chien, un chien savant même. Il couche sous la voiture, dans un panier, gardien fidèle de la maison de son maître. Personne ne fait attention à lui, il est trop peu de chose. Aussi avions-nous négligé de vous le présenter.

Du reste Capi vit en liberté, à la chaîne ou en laisse quelquefois ; il va et vient au nez, à la barbe des animaux en cage. Ce n'est, en un mot, qu'un animal domestique. Il eût été très mal venu de se mêler à la conversation des animaux sauvages.

Mais Capi aime son maître et les railleries de maître Simius l'ont piqué au vif.

Que le lion, le crocodile et l'éléphant se plaignent, passe encore, mais le singe ? A quoi serait-il bon sinon à faire des grimaces pour amuser des gens que ce destin qu'il accuse de divaguer l'a condamné à singer ?

Aussi Capi n'y tient plus, il relève sa tête intelligente et apostrophe maître Simius, en retroussant ses babines sous un sourire ironique :

— C'est dommage vraiment pour un animal si beau, si gracieux, si distingué, si noble surtout, d'amuser les bonnes d'enfants et les militaires.

Cette apostrophe eut un effet prodigieux. Simius s'arrêta la patte en l'air au milieu d'une gambade ; papa la Moustache entr'ouvrit un œil, le tigre agita la queue, les oiseaux hérissèrent leurs plumes de surprise. Enfin Boule-de-Neige sourit à Capi pour le féliciter de son audace.

C'est que Capi ne parlait jamais ou du moins bien rarement, et d'un autre côté personne n'était fâché de voir un peu houspillerle singe qui houspillait tout le monde.

Fleur-de-Mai, étonnée de la hardiesse de Capi, lui tendit la main que le chien lécha en murmurant :

— Bonne petite maîtresse ! moi aussi j'ai mon histoire tout comme les autres et je vous la raconterai bien si vous voulez.

— Hallo ! je vois ce que c'est, s'écria maître Simius, Capi a une histoire à placer ! qu'il la place à l'écurie ! Il y a là un vieux cheval, un mulet et en ânon. C'est bien assez bon pour un savant !

— Et pour un chien, ajouta Capi.

— Mais, comme tu n'es pas de notre société, mon petit, tu ne trouveras pas mauvais qu'on te dispense de parler ici.

Papa la Moustache leva sa grosse tête, et, fronçant le sourcil, il jeta un regard de travers au singe qui continuait sa gymnastique aux barreaux de la cage et croyait comme d'habitude que la ménagerie se conformerait à son avis sans protester.

— Parle, mon chien, parle, dit le lion entrecoupant ses mots d'un bâillement sonore, et tâche de nous distraire.

— Cependant, père Moustache, hasarda Simius.

— Assez ! Un singe aussi illustre que vous doit être indulgent.

— Oui, oui, hulula Bel-Œil, Capi doit parler. Chacun son tour.

Simius ne répondit rien, mais il continua l'inspection de sa cage pour un motif que nous connaissons bientôt. Capi se mit sur son séant et commença :

— D'abord j'aime l'homme. C'est l'ami du chien. L'homme est intelligent et, grâce à lui, les animaux deviennent intelligents.

Ce début fit une mauvaise impression. Papa la Moustache se redressa :

— Et comment nous communique-t-il son intelligence : à coups de pied, de bâton ou de fusil !

— Que serais-je sans l'homme ? reprit Capi. Libre, je vivrais avec les loups. Esclave, je suis arrivé à faire quelque chose.

— Oui, un chien !

— Un savant !

— Avocat, passez au déluge ! cria Simius qui savait parodier ses classiques.

— Je suis né à Paris. — Et Capi regarda fièrement les sauvages qui l'écoutaient comme s'ils eussent pu comprendre que cet acte de naissance l'ennoblissait. — J'ai vu le jour dans un fossé des fortifications, du côté de Montrouge ; ma mère faisait partie d'une de ces bandes de chiens errants qui vivent sur le pavé de la capitale et y règnent la nuit, affamés, sans asile mais libres et joyeux de leur sort.

— Tiens ! tiens ! comme à Tunis, dit la hyène, qui n'ayant pas d'histoire était bien aise de placer son mot.

— Ma mère mit bas, une nuit d'hiver, par un froid épouvantable, au fond du fossé, dans un trou bourré de vieux linge mais qui n'était guère abrité ; nous y aurions gelé, mes quatre frères et moi, car nous étions cinq, si ma mère en chienne intelligente n'y eût pourvu.

A Montmartre, c'est-à-dire au point opposé de Montrouge, dans le fond d'une carrière était une vieille cahute où tous les chiens sans asile se réunissaient souvent la nuit afin de se concerter pour la journée du lendemain. Là, en causant, on sait où sont les bons restaurants, les meilleures boucheries et les casernes où se font les distributions d'os et de soupe. Ma mère était, paraît-il, très adroite pour décrocher un rôti à l'étal d'un boucher ou happer les gamelles des soldats qui traînaient sur les bancs des corps de garde. Elle m'apprit bon nombre de tours dont je profitai et qui viendront à leur place.

Dès que nous ouvrîmes les yeux, ma mère craignant plutôt le froid pour nous que pour elle résolut de nous transporter à Montmartre. Ce n'était pas facile. Elle nous prit dans sa gueule les uns après les autres et fit cinq fois le voyage de Montrouge à Montmartre pour nous y mettre à l'abri dans la vieille cahute. Seulement, moi qui étais le dernier, je faillis bien ne pas y aller.

Nous devions traverser la barrière où se tiennent des employés très méfiants qui ne laissent entrer personne à Paris sans le fouiller. La contrebande est si adroite !

— Hallo ! voilà qu'on fouille les chiens à présent !

— Pourquoi pas ? Si vous n'étiez pas un sauvage vous sauriez qu'on emploie les chiens pour faire la contrebande. J'en connais un qui a passé plus de cent litres d'alcool et de vin. Il filait comme une anguille à travers les jambes des employés, bien heureux encore quand il ne les jetait pas par terre en se sauvant ! Ma mère avait sans doute fait ce trafic, car les employés la connaissaient et s'en méfiaient. Ils la virent passer tenant quelque chose à la gueule et lui tendirent un piège. Mais, plus fine qu'eux, ma mère ne repassa pas la même barrière. Ce ne fut que la cinquième fois, qu'étant trop fatiguée pour faire un grand détour, elle résolut de franchir la barrière la plus proche, celle où on lui avait tendu le piège.

Il faisait à peine jour. Je grelottais dans la gueule de ma mère dont l'haleine me réchauffait et qui, la tête haute, l'œil en éveil, la queue basse, filait comme une flèche. Arrivée à la barrière, elle s'arrête et voit le danger. Elle a l'air de laisser tomber ce qu'elle tient à la gueule et se sauve. Pendant

qu'on la poursuit, elle revient brusquement, passe dans les jambes de l'employé qui se baissait déjà pour me ramasser, le jette à terre, reprend son précieux fardeau et d'un bond passe par-dessus la tête de l'employé stupéfait.

Voilà comment je suis entré à Paris. De Montrouge à Montmartre la trotte est longue. J'aurais pu voir la capitale, mais je n'avais pas encore les yeux bien ouverts ni l'intelligence bien nette.

La vie est agréable dans les carrières, nous y vivions tranquilles et heureux. Un accident terrible qui arriva à ma mère, au moment où elle nous seyait, changea les phases de notre existence.

Je vous ai dit que ma mère était très adroite pour décrocher des rôtis à l'étal des bouchers. Par malheur elle en abusait et souvent ne travaillait que pour certains habitants des carrières, — chiens errants aussi ceux-là, mais plus dangereux que nous ! — qui la guettaient au retour et ne se gênaient pas de lui prendre la viande volée. Un jour elle revint avec un énorme morceau de mou de veau à la gueule et un non moins énorme couteau de boucher dans la cuisse. Ce jour-là, on lui prit le couteau et on lui laissa le mou. Une autre fois elle rentra avec une oreille de moins. Enfin elle ne revint plus. Voici ce qui s'était passé.

A la devanture des marchands d'abats, règne une longue traverse de fer, émaillée de distance en distance de crocs de fer ressemblant à une crémaillère, auxquels on suspend les mous de veau ou les foies de bœuf. Ma mère passait en courant, sautait après un mou ou un foie, le décrochait et se sauvait. L'affaire d'une seconde ! mais ce jour-là, elle avait mal pris son élan. En sautant, elle se prit comme une carpe à un hameçon et resta suspendue. Ses hurlements appelèrent le boucher qui, furieux, décrocha la chienne pour avoir la viande, mais ne lâcha pas la bête une fois décrochée. Il l'envoya, ce bourreau, dans une vilaine maison qu'on nomme la fourrière et ma mère y fut condamnée à être pendue.

Mes frères et moi nous fûmes forcés de nous disperser. N'étant bons à rien nous serions morts de faim ; moi je ne voulus pas rester dans la cahute et je partis.

Je m'en allais donc trottant menu à travers les rues de la capitale, le ventre vide. En passant devant la porte d'un marchand de vins, un gros chat me sauta dessus et m'administra une volée de coups de griffes...

A ces mots Boule-de-Neige fit le gros dot. On eût dit qu'il craignait que Capi ne voulût prendre sa revanche. Maître Simius s'écria :

— Chien et chat ne peuvent vivre ensemble ! mords-le, Capi !

Mais Capi allongea sa tête sur les genoux de Fleur-de-Mai et, fermant les yeux, se laissa caresser par Boule-de-Neige qui savait fermer ses griffes quand il le fallait. Ah ! si c'eût été le singe !...

— Mes cris attirèrent du monde, continua Capi. En face était une caserne, un soldat me tira des griffes du chat et m'emporta chez la cantinière ; me voilà devenu chien du régiment. Ah ! le bon temps ! J'eus une jeunesse dorée. Choyé, fêté, caressé, bien nourri, je reçus une instruction solide. Mon instinct aidant j'acquis de l'intelligence. Je devins savant sans le vouloir. On m'apprit l'exercice, on me fit fumer la pipe, jouer aux cartes, au loto, sauter pour l'Empereur, aboyer pour le colonel. J'étais de toutes les marches, de tous les exercices, de toutes les revues.

Je devins si intelligent qu'un capitaine me prit à son service. Bien que je sois d'une race indéfinie, moitié basset, un quart danois et un autre quart mouton, j'étais propre à tout, même à la chasse.

Mon nouveau maître compléta aussi mon éducation. Au fort d'Issy où nous étions alors casernés, je lui donnai plus d'une preuve de mon intelligence. Avait-il oublié sa pipe, sa clef, son mouchoir, son insigne, je courais les chercher et je trouvais sans jamais me tromper. Une fois les officiers réunirent toutes les clefs de leurs chambres et les mirent en un seul tas. Mon capitaine m'ordonna d'aller lui chercher la sienne et je la rapportai après l'avoir triée dans le tas.

Une autre fois il me prêta à un de ses amis pour aller à la chasse, mais cet ami était un gros maladroit. Il manqua trois pièces de suite et je les lui avais fait lever sous son nez. A la quatrième, indigné, je tournai la tête et, regardant mon maître improvisé, je lui lançai un aboiement de dédain. Puis, m'approchant de lui, je flairai sa guêtre de cuir et levant la patte...

— Assez ! assez ! s'écria Marianne, pendant que toute la ménagerie éclatait de rire, sauf maître Simius très occupé aux barreaux de sa cage.

— J'avais un vilain défaut, reprit Capi, j'étais gourmand...

— Comme une chatte, ronronna Boule-de-Neige.

— Aux cuisines, où j'étais toujours fourré, on se méfiait de cette gourmandise, car souvent j'avais happé plus d'une gamelle destinée aux hommes de garde. Un souvenir de ma mère ! Je me rappelais un de ses récits. Elle me disait en nous le faisant : « La soupe est le meilleur ordinaire des chiens. Je vous conduirai à un bon endroit. » Or cet endroit est fermé aujourd'hui. Il y avait là ce qu'on appelle un tour, c'est-à-dire une boîte

ronde où on met les petits enfants orphelins. Quand on tourne, on entend une sonnette. Cette sonnette appelle une bonne sœur qui vient et prend l'enfant. Le tour ayant été supprimé, on le faisait servir aux pauvres. Celui qui avait faim passant par là, sonnait ; le tour tournait et servait une écuelle de soupe chaude. Ma mère s'en était aperçue. Dès qu'elle avait faim, elle accourait, sautait après la sonnette, happait la soupe et se sauvait

Donc plus d'une fois les soldats, mécontents, avaient constaté que je volais leur soupe. J'étais condamné d'avance. Il fallait un prétexte pour me chasser ; on ne le trouva pas, mais on trouva une méchanceté.

Mon capitaine m'avait appris à rapporter de l'argent. Il faisait semblant de le perdre et me chargeait de le retrouver ; je réussissais presque toujours. Il avait mis un jour une pièce de cinq francs sous une pierre et il m'ordonna d'aller la lui chercher. J'y courus ; au moment où j'arrivais, un soldat prenait la pièce. Je ne le lâchai pas tant qu'il ne me l'eût rendue. Toutes les fois que je le rencontrais, j'aboyais. Ce fut ma perte.

Un beau matin j'entrai aux cuisines, à peine avais-je trempé ma langue dans une gamelle que je fus saisi par mes bourreaux. On m'attacha à la queue deux vieilles gamelles ; me voilà à courir affolé, poursuivi par ces gamelles qui faisaient un bruit infernal. Je quitte la caserne, tous les enfants me poursuivaient en criant, ce qui, doublant ma peur, doublait aussi ma fuite. Combien dura cette course échevelée ? je l'ignore, mais je serais probablement encore à courir si les gamelles ne s'étaient pas détachées toutes seules.

Je me retrouvai dans un champ de foire comme celui où nous sommes, un saltimbanque me recueillit, j'étais à moitié mort. Je songeais bien à revenir au régiment. J'aurais facilement retrouvé mon chemin, mais le souvenir des gamelles m'épouvantait. Ma foi, j'étais bien là, j'y restai. Issu d'une famille de chiens errants, j'avais tous les instincts de ma race, et je me disais que de là j'irais ailleurs, ainsi de suite. Mais j'étais très savant, comme je vous l'ai dit, et, puisque je me trouvais chez des saltimbanques, je résolus de payer mon hospitalité. Il s'agissait de m'annoncer.

Le lendemain on faisait la répétition dans le cirque. Un petit cheval tournait, et une enfant, comme notre chère Fleur-de-Mai, debout sur le cheval, sautait dans des cerceaux. On ne pouvait pas la décider à passer dans un cerceau en papier : elle avait peur. Son père la roua de coups. Rien n'y fit. Et le cheval tournait toujours. Je saute sur lui quand il passe et, debout sur mes pattes de derrière, je fais le tour du cirque. Après avoir

exécuté des sauts périlleux, je passe à travers le cerceau de papier. Mon nouveau maître est enchanté de moi, je vais lécher les larmes de ma gentille compagne que je pus remplacer en attendant qu'elle devînt plus forte. J'eus même un grand succès et fis gagner beaucoup d'argent aux saltimbanques, qui me gardèrent.

Mais la déveine s'en mêla. Le cheval mourut. Mon maître tomba malade. On nous refusa l'autorisation de faire nos exercices dans la ville où nous étions arrivés. Il fallut repartir dans un pays où on n'aime guère les saltimbanques et où on s'en méfie comme des voleurs.

Ah ! nous n'étions pas heureux. C'étaient la misère et la faim. Où étaient mes bonnes gamelles de soupe ?

Le malheur continuait à nous poursuivre. En passant dans un village, un gros chien aboie après nous. La petite fille effrayée se sauve, le chien court après elle, la renverse et va pour la mordre ; je m'élance et, bien que je ne sois pas fort, la colère me donne assez de force pour étrangler l'agresseur.

Qu'avais-je fait là ? On crie au chien enragé, et le maire du village force mon maître à me donner au maître du chien. Celui-ci me condamne à mort. On m'entraîne à la rivière, on me met une pierre au cou et on me jette à l'eau. Heureusement la corde casse et je reviens à la nage ; mais les enfants me reçoivent à coups de pierres et de bâtons. Je reste à l'eau et tâche de rejoindre l'autre rive, sous une pluie de cailloux : mais de l'autre côté aussi sont d'autres ennemis qui m'attendent. Je suis le fil de l'eau et rencontre une épave sur laquelle je monte pour me reposer, cette épave me conduit à un grand bateau de blanchisseuses ; à coups de battoir on me repousse. Mais je suis plus leste qu'elles, je saute par dessus leur linge et, une fois sur la terre ferme, le nez au vent, je reprends le chemin suivi par mes maîtres.

Je les retrouvai facilement, mais ils ne voulurent pas de moi et ma vie errante recommença, tantôt avec les braconniers, tantôt avec les contrebandiers, jusqu'au jour où un douanier m'étendit d'un coup de fusil dans une forêt du Jura.

C'est là que mon nouveau maître m'a trouvé. Il m'a guéri, et ma reconnaissance...

Capi ne put achever. Un grand bruit l'arrêta net. Tous les animaux de la ménagerie intrigués levèrent la tête. Un spectacle nouveau les récompensa de leur curiosité.

CHAPITRE X

LE COMLOT.

Tout en écoutant les souvenirs de la vie de Capi, maître Simius arpentait sa cage de long en large et inspectait minutieusement les barreaux qui formaient, pour lui, la ligne de démarcation entre l'esclavage et la liberté. Tout à coup il se baissa vivement et, saisissant de ses quatre mains un des barreaux près de la porte, il le secoua avec fureur.

Au bout de quelques minutes de travail, un véritable rugissement de triomphe jaillit de sa poitrine.

La barre de fer, mal scellée, venait de céder sous les efforts du singe !...

Passer par l'ouverture ainsi pratiquée et exécuter à travers la ménagerie une série de bonds et de gambades désordonnés fut l'affaire d'un instant pour le malicieux animal.

Fleur-de-Mai, interdite et tremblante de frayeur, se pelotonnait sur son escabeau et ne soufflait mot, de peur d'attirer l'attention du fugitif, qui d'ailleurs ne s'occupait point d'elle. Captif depuis si longtemps, Simius ne songeait, pour le moment, qu'à se dégourdir les membres et à leur rendre leur souplesse naturelle.

Ses compagnons d'esclavage, debout contre les barreaux de leurs cages, le regardaient d'un air ébahi.

Quand il eut bien sauté, gambadé, cabriolé, fait tous ses tours, l'heureux Simius s'arrêta un moment et se prit à examiner les objets répandus autour de lui.

Un chapeau, placé sur une chaise, attira bientôt ses regards. C'était la coiffure de cérémonie de Scipion l'Africain, un feutre de forme Louis XIII, orné d'un magnifique panache tricolore en plumes de coq. Simius le saisit, le tourna dans tous les sens, puis le plaça bravement sur sa tête.

Se dressant alors sur ses mains de derrière et, étendant les bras :

— Messieurs et Mesdames, dit-il, s'adressant à une foule absente, c'est moi qui suis le maître de céans, l'invincible et l'invaincu, hercule de la Réole... Applaudissez !...

Et, sans doute pour donner le signal des applaudissements, le singe se frappa de grands coups de poings sur le ventre.

Simius avait l'air si comique dans ce rôle, que ses compagnons partirent d'un grand éclat de rire et témoignèrent leur plaisir chacun à sa manière : le lion et le tigre fermèrent à demi les yeux et retroussèrent leurs babines ; Bel-Œil claqua du bec ; Long-Nez fouetta de sa queue les barreaux de sa cage ; Martin, les quatre pieds réunis, se renversa sur le dos ; les cacatoès firent entendre un cri strident en dressant leur huppe...

— Mon bon Simius, dit le tigre, lorsque le premier mouvement de gaieté fut passé, tu es très amusant... mais tu pourrais faire quelque chose de plus utile que de simuler une représentation et de copier les allures du maître...

— Peut-on savoir quelle est cette chose si utile ?

— Toi qui es si habile, tu dois être charitable...

— Je m'en vante. Et puis ?...

— Ouvre-moi la porte...

— Ouais !... rien que cela ?... Or figurez-vous, Monsieur Patte-de-Velours, que je vous trouve très bien où vous êtes ! Si vous saviez comme, derrière vos barreaux, vous avez bonne mine !...

— Mon bon Simius, délivre-nous !... dit le lion de sa voix la moins creuse.

— Vous aussi, papa la Moustache ?... Quel est donc ce subit accès de liberté qui vous prend ?...

— Le besoin de faire comme toi et de dégourdir mes membres... Ouvre-moi la porte, je t'en prie...

— Je sais. Cela se chante sur un air qui n'est pas nouveau, mais qui n'en est pas moins joli :

Ma chandelle est morte.
Je n'ai plus de feu,
Ouvre-moi ta porte
Pour l'amour de Dieu !...

— Charmant ! charmant. Ce farceur de Simius a toujours le mot pour rire !...

— Ah ! ah ! voyez comme la fortune fait varier les opinions. Tout à l'heure, prisonnier, je n'étais qu'un être désagréable, un impertinent, une tête sans cervelle, un ennuyeux interrupteur.. Maintenant, libre et en position de rendre service, je deviens un être charmant, plein d'esprit, un farceur ayant toujours le mot pour rire !...

— Simius, mon ami, fit Long-Nez, ne perdons pas en vaines paroles un temps précieux. Nous devons tous être solidaires les uns des autres. Le hasard... ou plutôt ton industrie, t'a rendu libre... eh bien ! délivre-nous à notre tour. Ce sera un bon tour joué à Scipion l'Africain.

— Hum ! fit Simius, le tour ne serait pas mauvais, j'en conviens ; mais je n'aimerais pas beaucoup à vous voir de si près, et à me trouver parmi vous, sans qu'une bonne barrière de fer vînt me mettre à l'abri de vos griffes, papa la Moustache ou vous Patte-de-Velours, et de vos dents pointues, vous, compère Long-Nez !... Comme on connaît les saints on les adore, voyez-vous !...

— Oh !... firent en chœur les trois prisonniers, comment peux-tu penser ?...

— Prudence est mère de sûreté ! J'estime qu'un singe jeune, doux et timide, sans défense, car je n'en ai aucune, ne doit jamais s'écarter de cette prudente maxime.

— Bannis toute crainte, Simius ; car, sur l'honneur de nos aïeux, nous jurons non seulement de ne te faire aucun mal, mais encore de te défendre en tout et contre tous !... Allons ! montre-toi charitable et tourne la clef dans nos serrures respectives. Fais voir que tu es aussi habile qu'un homme !...

Simius, vaincu par ces habiles incitations et flatté de montrer son adresse naturelle, allait céder aux vœux intéressés de ses compagnons, lorsqu'une idée lui traversa l'esprit.

— Non ! dit-il en se frappant le front. Ce n'est point cela qu'il faut faire. Le moment n'est pas encore venu de sortir.

— Que veux-tu dire ?

— Mes bons amis, écoutez-moi. Vous avez l'intention de jouer un bon tour à l'hercule de la Réole, n'est-ce pas ?

— Oui ! certes.

— Je n'y contredis pas ! cela me sourit beaucoup, au contraire. Eh bien ! je vais vous apprendre le moyen de rendre le tour meilleur que vous ne le supposez.

— Parle, mais dépêche-toi ! On peut venir d'un instant à l'autre...

— Voici. Il est évident pour moi, et pour vous aussi sans doute, que, grâce au barreau que je viens de desceller et que je puis tout aussi facilement remettre en place, je suis libre de rentrer dans ma cage et d'en sortir à ma fantaisie.

— C'est évident.

— Paix là ! Or, demain, Scipion l'Africain donne une grrrrrande représentation. Que diriez-vous, si je m'arrangeais de façon que les portes de vos habitations fussent ouvertes au moment où les curieux rempliront la ménagerie ? Hein ?... Vous auriez là, compère Long-Nez, une belle occasion de vous venger un peu de ces faces de crème qui vous ont vaincu !...

— J'ai pardonné, Simius...

— Crois cela, mon ami, et dors sur tes deux oreilles !...

— Je n'en crois pas un mot, père Long-Nez ; mais ça n'y fait rien : c'est votre affaire.

— Mais dit le lion, si l'on vient à s'apercevoir du dégât que tu as commis dans ta cage, Simius ?...

— Soyez sans inquiétude, papa la Moustache, on a ses petits talents...

— Alerte ! gronda Martin ; j'entends des pas !...

Simius jeta à terre son chapeau à plumes et rentra d'un bond dans sa cage : en un clin d'œil il eut ramené le barreau descellé dans sa position naturelle.

— Dormez sans inquiétude, mes amis : à demain la liberté !...

— La liberté et la vengeance ! fit Long-Nez.

— Vous oubliez tous une chose, s'écria le lion.

— Laquelle ?

— Fleur-de-Mai comprend notre langage... Elle est là... elle a tout entendu !...

— Si Fleur-de-Mai parle, dit le tigre d'une voix caverneuse, je la croquerai comme j'en ai croqué tant d'autres !... Mais si elle ne parle pas, il est bien entendu que nous ne lui ferons aucun mal... Nous nous acquitterons ainsi de la dette de reconnaissance que nous avons contractée envers elle...

— Entendu !... Mais, silence ! voici l'hercule de la Réole.

En effet le brave Scipion, ouvrant la porte, faisait son entrée dans la ménagerie.

Quanta Fleur-de-Mai, tremblante sur son escabeau, elle semblait anéantie. La frayeur paralysait sa voix.

CHAPITRE XI

LA REPRÉSENTATION.

Ce soir-là, Fleur-de-Mai dîna de fort mauvais appétit. Son pauvre petit cœur était partagé entre deux sentiments également puissants. D'un côté, l'amour filial l'engageait à parler et à révéler à son père ce qui se tramait contre lui et contre les spectateurs du lendemain ; de l'autre, la terreur paralysait sa voix...

Les dernières paroles du tigre bourdonnaient aux oreilles de la chère fillette comme un glas funèbre. Être mangée vivante pour la moindre indiscretion !... Cette idée la faisait frissonner. Elle croyait déjà sentir les formidables crocs de Patte-de-Velours lui labourer les chairs... Et pas de quartier à attendre !...

Cependant, vers la fin du dîner, l'amour filial sembla l'emporter sur la crainte. S'armant d'une résolution soudaine, elle quitta sa place et, malgré les regards farouches que lui jetaient les prisonniers, s'avança vers son père, décidée à lui tout révéler.

Mais l'hercule de la Réole n'était pas d'une humeur communicative ce soir-là.

— Bonsoir, fillette, fit-il en embrassant Fleur-de-Mai, va te coucher !... Demain, il faudra se lever de bonne heure, à cause des préparatifs de la représentation...

L'enfant hésita quelques secondes ; mais un regard jeté dans la cage des animaux la détermina à obéir. Tous ces yeux flamboyants, braqués sur elle, lui disaient trop éloquemment :

— Ne parle pas !...

— Bah ! pensa-t-elle, j'avertirai papa demain ! Malgré tous ses efforts pour s'endormir, Fleur-de-Mai resta éveillée la plus grande partie de la nuit. Des visions épouvantables passaient devant ses yeux. Tantôt c'était le crocodile qui, faisant claquer les plaques de son armure, sortait de sa cage en rampant, la gueule béante et cherchant une proie... Tantôt c'était Patte-de-Velours qui s'avançait vers elle, la regardant de ses gros yeux verts, tandis que Simius, gambadant, lui faisait dès pieds de nez !...

Les premières lueurs du matin blanchissaient déjà la tente de la ménagerie ambulante, lorsque la fillette, vaincue par la fatigue, parvint à s'endormir.

Quand elle se réveilla, tout le personnel, affairé, allait et venait dans l'établissement.

Le travail était en pleine activité.

Fadasse balayait et nettoyait l'intérieur, après avoir donné à manger aux animaux. Scipion l'Africain et sa douce moitié la Perle de la Dordogne s'occupaient des embellissements extérieurs, élevant l'estrade du haut de laquelle on devait parler au peuple pour l'attirer, posant sur les gradins de vieux tapis usés, aux couleurs ternes et effacées, plantant dès ifs ornés de l'écusson du souverain et surmontés de légères banderoles, suspendant la portière en velours jadis rouge qui cacherait au vulgaire l'accès du sanctuaire.

— Ah ! te voilà, petite paresseuse ! dit affectueusement l'hercule de la Réole en apercevant sa fille. Tu as dormi la grasse matinée, j'espère ! En voilà une ouvrière sur laquelle on peut compter dans les moments de presse !...

— Ne me gronde pas, petit père, je voudrais te dire quelque chose...

— Vraiment, fillette ! Il s'agit bien de bavarder ! nous avons, toi et moi, autre chose à faire. Va rejoindre ta maman...

— Mais, papa !...

Un rugissement sonore, semblable à un avertissement, coupa la parole sur les lèvres de Fleur-de-Mai...

— Silence ! cria Scipion de sa grosse voix en passant la tête par la portière. Le premier qui bouge aura affaire à moi !...

A la vue de leur maître, les animaux effrayés courbèrent la tête en signe de soumission.

— Ce n'est rien, dit flegmatiquement Fadasse c'est le vieux lion qui soupire... Il aura trop mangé !...

— Trop mangé !... pensa le père la Moustache... Ah ! si je te tenais seul à seul pendant deux minutes, figure de papier mâché, je te montrerais si j'ai trop mangé !...

Quant à Fleur-de-Mai, interdite et tremblante, elle se réfugia près de sa mère.

Midi avait déjà sonné quand les préparatifs furent terminés. Mais ce n'était pas tout. L'opération la plus importante restait encore à faire, celle de

la toilette de la famille.

— Tiens, fillette, mange, dit la Perle de la Dordogne en donnant à sa fille une grande tartine ; quant à nous, nous n'avons pas le temps de déjeuner aujourd'hui ! nous n'en dînerons que mieux ce soir !...

La toilette des différents acteurs fut longue et difficile. C'est que, dans le cours de sa vie errante, Scipion l'Africain, pour abrégé l'ennui et la monotonie des grandes routes, plus d'une fois s'était vu contraint de réfléchir — chose qui ne lui était jamais arrivée dans son premier état de tambour-major — et s'était assuré ainsi que la pompe et l'apparat sont les plus sûrs moyens de gagner la bienveillance du public. Les hommes sont comme les papillons, ils vont vers ce qui brille — diamant ou strass, peu importe ! — et Scipion voulait briller...

En vérité, il y réussissait à merveille. Les cheveux relevés et retenus par un large ruban rouge orné d'un panache de plumes tricolores, sa longue barbe noire tombant sur son maillot couleur de chair, une grande ceinture de cuir, véritable arsenal garni d'une foule de pistolets et de couteaux-poignards, ses énormes bras nus cerclés de bracelets de fer, les mains appuyées sur sa massue, on l'eût pris pour l'Hercule mythologique se préparant à combattre le lion de Némée.

Fadasse s'était mis en frais de toilette, et formait un contraste frappant avec son majestueux patron. Tout de blanc habillé, ses yeux ternes, sa blême figure, rendue plus blême encore par une épaisse couche de farine, son corps long et sec comme une perche, ses grands bras ballants, en faisaient un véritable fantôme destiné à servir de repoussoir à la Perle de la Dordogne.

Quant à celle-ci, elle brillait d'un éclat incomparable et aurait économisé les frais de lumière, si la représentation avait eu lieu le soir. Sa coiffure eût fait pâlir d'admiration le coiffeur le plus renommé des cinq parties du monde. C'était un assemblage volumineux de tous les genres usités depuis la plus haute antiquité. Cette merveille capillaire n'avait pas moins de trois étages, reliés par une foule de bandeaux, de nattes, de fleurs, de rubans et de diamants... en verre.

Tout le monde avait pris part à la confection de cette machine, chacun apportant son goût et son inspiration personnelle. Boule-de-Neige, le chat, s'était occupé des crêpes ; Scipion, des bandeaux ; Fadasse, des nattes, et Fleur-de-Mai, des ornements... A eux quatre, ils avaient réussi à édifier de ce chef-d'œuvre si beau... et si grand que l'incomparable Perle de la

Dordogne semblait avoir la figure au milieu de son corps. Son cou ployait sous le poids des colliers ; sa robe, d'un bleu tendre, à corsage cramoisi, disparaissait sous les franges et les paillettes de papier doré. La lune, lorsqu'elle se lève derrière un nuage, n'est pas plus rayonnante !

Or la sémillante dompteuse le savait bien ; car, après s'être donné un dernier coup d'œil complaisant dans son miroir, elle souleva la portière et fit son apparition sur l'estrade au milieu des murmures flatteurs des populations ébahies.

Fleur-de-Mai non plus n'avait pas été oubliée. Ses blonds cheveux frisés et ornés d'une couronne de fleurs en papier d'argent, les bras et les épaules nus, sa robe de gaze flottant autour de son corps, retenue par une ceinture rose, elle avait l'air d'un chérubin égaré dans la ménagerie.

Scipion, jetant un dernier coup d'œil autour de lui pour voir si chaque chose était à sa place, s'écria :

— Tout le monde en haut ! l'heure est arrivée. Allons ! mes enfants, que chacun fasse de son mieux et veille à la recette !...

Les trois derniers acteurs rejoignirent sur l'estrade la Perle de la Dordogne.

— Les voilà ! les voilà ! s'écrièrent les gamins massés en avant la ménagerie.

Tous les badauds qui garnissaient le champ de foire accoururent.

— C'est-y beau ! c'est-y beau ! s'écriaient les bonnes femmes avec admiration.

— Dites donc, Madame Pichet, faisait l'une d'elles, voyez tout d'même comme ça vous a un bel air, ces gens-là ! ne dirait-on pas des princes ?...

— C'en sont p't-être !... Est-elle jolie, c'te p'tite femme-là ! un vrai bijou, quoi !...

— Dame ! j'sais pas, moi. P't-être bien que tout n'est pas vrai et qu'y a d'l'imité parmi ! Mais, regardez donc celui-là qui s'appuie sur son gourdin... a-t-il une crâne barbe ! C'est ça qu'est un bel homme !

— Ah ! dame ! oui ; pour être un bel homme, c'est un bel homme, Madame Pichet. Il est pûs beau qu'défunt le vôtre ! Je suis sûre qu'il est encore pûs grand que celui à la Jacqueline...

Ah !... défunt Pichet n'y aurait pas été à la cuisse...

— Et c't autre qu'est tout blanc ! Est-il sec, est-il long ! On dirait une asperge...

Un mouvement de Scipion coupa court à toutes ces réflexions.

— Eh bien ! Paillasse, mon ami, est-ce que tu ne vois pas la société si distinguée qui te regarde ? cria-t-il à Fadasse en lui appliquant un formidable coup de pied... au bas des reins.

— Mesdames et Messieurs...

— Il a une drôle de façon de parler aux gens, mon patron, n'est-ce pas ?... N'y faites pas attention : c'est que je suis un peu sourd, mais, comme je suis bien sûr que vous ne l'êtes pas, vous, je n'emploierai pas le même moyen pour attirer votre attention. La douceur de mon caractère est connue, et je suis vraiment trop poli pour parler à quelqu'un d'aussi près...

Mesdames et Messieurs,

Lorsque hier nous avons fait notre entrée dans votre ville, précédés par le bruit sourd de nos trois carrosses, les hommes se grattant le menton, les dames plaçant leurs jolies mains sur leurs yeux encore plus jolis, se sont dit sans doute :

— Tiens ! qui vient là-bas, au milieu de ce nuage de poussière ? Sont-ce des princes, des ambassadeurs, des généraux ? Est-ce le préfet ? Ne serait-ce point l'évêque ?

Puis, lorsque la distance qui trop malheureusement nous séparait encore fut franchie, un cri de désapointement sortit de vos lèvres :

— Bah ! ce sont des montreurs d'ours ! des charlatans, quoi !

— Hein !... des charlatans, nous ?

Eh bien, oui ! nous sommes des charlatans... pour ma part, je m'en fais gloire... Et d'ailleurs pourquoi donc en rougirais-je ? Charlatan ! !... tout le monde ne l'est-il pas plus ou moins ? Et les plus grands sont-ils donc toujours ceux qui montent sur les planches ?...

Non, Mesdames, non, Messieurs ! regardez autour, devant, et par tout où vos regards rencontreront un visage humain, il verront un charlatan !...

Charlatan, le marchand qui vend sa marchandise à trente pour cent de perte !

Charlatan, le médecin qui a trouvé le remède merveilleux qui guérit à la fois les maux d'estomac, les engelures et les cors aux pieds !

Charlatan, l'ami qui vous assure de son affection inaltérable pour vous emprunter cent sous !

Et tenez !... là, sous vos yeux, voyez ce gentil petit enfant qui, les bras passés autour du cou de sa mère, la couvre de baisers... C'est blond, c'est rose, c'est frais comme une pomme d'api... charlatan ! charlatan déjà ! !... Écoutons-le...

— Maman, dit-il tout haut, je serai bien sage... puis, tout bas : Si tu veux me faire entrer dans la ménagerie !..

Ah ! le beau petit charlatan blond ! Il a bien raison, car on y voit des choses surprenantes.

Entrez, Messieurs et Dames, entrez ! suivez le monde !

Vous y verrez le lion du désert, si fort, qu'il renverse un homme rien qu'en le regardant !... Cet animal extraordinaire, qui dévastait les propriétés des montagnes les plus sauvages de l'Atlas, a été capturé par l'un de nos plus célèbres magnétiseurs, qui réussit à l'endormir après trente-six heures de tête-à-tête !... Ce lion effrayant a été surnommé à bon droit le roi des animaux.

Vous y verrez le grand tigre du Bengale, qu'un rajah indien envoya à S. A. le prince de Monaco pour ses étrennes, et qui nous a été confié pour lui faire son éducation.

Cet animal est très méchant. Il se défend, même quand on ne l'attaque pas ; aussi les personnes qui désireraient le voir sont priées de ne point entrer dans sa cage, sous peine d'amende. Cet animal sanguinaire, plus fort que le lion, par lequel il se laisse vaincre presque toujours, fait la terreur des Indiens et surtout des chasseurs, qui le poursuivent sans cesse par plaisir. Il mange jusqu'à six chevaux par jour !...

ENTREZ, MESSIEURS ET MESDAMES, ENTREZ ! SUIVEZ LE MONDE.



C'est un exemplaire unique que tout le monde voudra voir ! Nous en avons refusé cent cinquante mille francs de la reine de Malabar ! !

Vous y verrez aussi le grand crocodile du Nil, découvert récemment dans la tombe du roi Pharaon ! Ce lézard — le crocodile, pas Pharaon ! — a escorté, dans sa jeunesse, le berceau qui portait Moïse sur les eaux...

Enfin, Messieurs et Mesdames, vous verrez dans notre ménagerie une foule d'animaux plus surprenants les uns que les autres, et surtout l'illustre Scipion l'Africain, dit l'hercule de la Réole ou le roi des dompteurs, qui luttera sans muselière, avec l'ours brun des Asturies !

Entrez, Messieurs, Mesdames ! pour vous faire voir toutes ces merveilles, ce n'est pas cent francs, ce n'est même un franc !... Non, Messieurs, ce n'est que la modique somme de vingt centimes ! !... quatre sous ! !... Entrez, et ceux qui ne seront pas contents, on ne leur rendra pas leur argent... parce qu'ils auront l'esprit mal fait !....

La foule hésita un moment. Tous brûlaient de l'envie d'entrer dans la ménagerie où on leur promettait tant de belles choses ; mais nul n'osait monter le premier sur l'estrade.

Fleur-de-Mai, comprenant qu'un plus long retard de sa part devait amener une catastrophe, s'avança vers son père, bien résolue à tout lui dire, lorsqu'un nouveau rugissement fit encore expirer la parole sur ses lèvres... Tremblante de frayeur à cette voix qui lui rappelait la peine réservée aux délateurs, elle se réfugia derrière son père.

Quant à la foule, électrisée par ce rugissement, elle n'hésite plus. L'entrée est envahie, en un clin d'œil la ménagerie se remplit de curieux.

Scipion et Fadasse se réjouissaient intérieurement en entendant le son clair des gros sous tombant dans la sébille que la Perle de la Dordogne, préposée à la recette, tendait aux spectateurs.

Fleur-de-Mai suivit son père dans la ménagerie.

— Qui sait ? pensait-elle, peut-être le singe n'aura pas pu ouvrir la cage de ses compagnons.

Un coup d'œil jeté par elle sembla donner quelque force à cette idée. Tout était dans l'ordre accoutumé.

La première fournée est complète... s'écria tout à coup Scipion. Personne n'entrera plus d'ici à une demi-heure.

Messieurs et Mesdames ! je vais vous faire l'explication des animaux répandus sous vos yeux, et je commencerai, si vous le voulez bien, par le premier, le grand lion du désert... Comme vous pouvez le voir, cet animal possède une.....

Un concert de rugissements effroyables fit expirer la parole dans la gorge de Scipion, toutes les cages s'ouvrirent à la fois et les sauvages captifs s'élancèrent d'un bond sur cette foule affolée.

Pour échapper à cet affreux spectacle, Fleur-de-Mai, accroupie dans son coin, ferma les yeux...

Quand elle les rouvrit, le sol était jonché de cadavres...

Fadasse, terrassé par le tigre, agonisait sous ses griffes puissantes, tandis que le vieux lion s'élançait vers l'hercule de la Réole, qui, un couteau-poignard à la main, attendait le choc de pied ferme...

A cette vue, la fillette poussa un grand cri et.....
..... se réveilla....

Tandis que les animaux se racontaient mutuellement les souvenirs de leur vie passée, Fleur-de-Mai, accroupie sur son escabeau et envahie par l'obscurité sans cesse croissante, s'était insensiblement assoupie, puis endormie tout à fait, au moment où le tigre allait commencer son histoire.

La délivrance de Simius, le complot, la représentation, tout cela n'était qu'un rêve entrevu par son imagination impressionnée des récits qui venaient de la frapper vivement.

Encore frissonnante de la terrible vision qu'elle avait eue, l'enfant jeta les yeux autour d'elle... Tout était tranquille. Les animaux n'ayant plus rien à se dire, s'étaient recouchés.

Scipion et Fadasse revenaient de la mairie, leurs papiers en règle, et la Perle de la Dordogne apportait les provisions pour le souper.

— Ah ! papa !... que je suis donc contente de te voir, s'écria Fleur-de-Mai, se jetant au cou de son père.

— Vraiment, mignonne ? fit l'hercule en allumant la lumière... Mais, qu'as-tu donc ?... fillette, es-tu malade ?

— Non, papa ! mais écoute, je vais te dire quelque chose...

Et la fillette redit à son père toutes les conversations qu'elle avait entendues, puis la vision qui avait troublé son sommeil... Quelques jours après, la pauvre enfant tombait frappée d'une fièvre terrible, et fut longtemps en danger !

C'est son récit, répété devant moi une seconde fois par l'hercule de la Réole, mon intime ami, que j'ai transcrit ici pour mes lecteurs. Puisse-t-il les intéresser, comme il m'a intéressé moi-même, alors que je l'ai entendu, tenant sur mes genoux la gentille Fleur-de-Mai convalescente et passant la main dans ses cheveux blonds bouclés !

FIN

1 Pièce d'argent valant 25 fr. 26 cent..

2 . Le réal est une monnaie d'argent valant 26 centimes.

Histoire d'une ménagerie...

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6566405c>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent

entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter

utilisation.commerciale@bnf.fr